

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DE MÉDECINE

N° 25

Antoine GOUAN

Professeur botaniste montpelliérain
(1733-1821)

ESSAIS ET DOCUMENTS INÉDITS

THESE

présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

LE 17 DÉCEMBRE 1953

PAR

VINCENT CLAP

Elève de l'École du Service de Santé militaire
de Lyon

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs
de la Thèse

{ MM. HARANT, professeur, *Président*.
EUZIÈRE, professeur.
TURCHINI, professeur.
VIALLEFONT, prof. agrégé. }

Assesseurs.

MONTPELLIER
IMPRIMERIE PAUL DEHAN

1955

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DE MÉDECINE

N° 25

Antoine GOUAN

Professeur botaniste montpelliérain
(1733-1821)

ESSAIS ET DOCUMENTS INÉDITS

THÈSE

présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

LE 17 DÉCEMBRE 1953

PAR

VINCENT CLAP

Élève de l'École du Service de Santé militaire
de Lyon

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

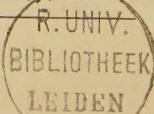
**Examineurs
de la Thèse**

MM. HARANT, professeur, *Président*.
EUZIÈRE, professeur.
TURCHINI, professeur.
VIALLEFONT, prof. agrégé.

Assesseurs.

MONTPELLIER
IMPRIMERIE PAUL DEHAN

1955



A MON PÈRE

ancien interne des hôpitaux de Montpellier et de Paris.

A MA MÈRE ET A MES SŒURS

MEIS ET AMICIS

A Monsieur le Professeur HARANT,
professeur d'histoire naturelle médicale,
de parasitologie et de médecine exotique
Directeur du Jardin des Plantes

« Eccui consecranda veniebat hæc thesis, nisi Horti ejusdem Praefecto vigilantissimo ».

A nos Juges :

Monsieur le Doyen EUZIÈRE,
professeur de clinique des maladies mentales et nerveuses

Monsieur le Professeur TURCHINI,
professeur d'histologie

Monsieur le Professeur agrégé VIALLEFONT,

Hommage respectueux.

A ceux qui nous ont aidé dans ce travail :

M^{lle} VIDAL,

conservateur de la bibliothèque
et des archives de la Faculté de médecine de Montpellier

M. JOUVE,

archiviste départemental de l'Hérault

M. VIDAL,

secrétaire de la Société d'Archéologie de Montpellier

M. GERMAND,

conservateur du Musée Requien à Avignon

« Superest ut publice testemur quantum nobiscum insudaverint honestissimi et indefessi viri, Marigo, Tendil, Payrière, Lafare, Gineste, medicinae studiosi ».

A NOS MAITRES

des hôpitaux et de la Faculté de Lyon et de Montpellier

A NOS SUPÉRIEURS HIÉRARCHIQUES

de l'Ecole du Service de Santé militaire de Lyon

AVANT-PROPOS

C'est à l'obligeance de M. le professeur HARANT que nous devons le sujet de cette thèse. Ce sujet se recommande doublement de son autorité puisque M. le professeur HARANT est à la fois l'actuel directeur du Jardin des Plantes de Montpellier et l'un des animateurs des études d'Histoire de la Médecine dans notre Université. Nous tenons à le remercier ici et de sa confiance et de sa patience que nos lenteurs n'ont que trop mise à l'épreuve.

Le métier d'historiographe s'apprend comme tous les autres. Faute de compétence technique, nous avons consacré peut-être une trop grande partie de notre temps à une documentation livresque. La connaissance de GOUAN et de ses contemporains qu'elle nous a procurée était à la fois lointaine, froide, inexacte. Mais quand dans un deuxième examen, nous avons abordé le terrain merveilleusement vivant des manuscrits et des correspondances, ce sont des êtres de chair, complexes, multiformes qui nous sont apparus. Le temps, les commodités nous ont manqué pour exploiter aussi complètement que nous l'eussions désiré ces sources incomparables. Aussi, au moment de la rédaction, selon notre premier projet d'écrire une biographie d'Antoine GOUAN, nous avons eu le déplaisir de constater qu'à des chapitres vivants dictés par GOUAN lui-même, succéderaient des chapitres de pure compilation et d'intérêt bien moindre. Cela nous a décidé à renoncer à un exposé chronologique et à adopter la formule des essais indépendants les uns des autres que nous avons consacrés aux points de la vie de notre homme sur lesquels nous pouvions jeter un jour nouveau.

Antoine GOUAN ne jouit pas, nous ne disons pas dans la mémoire des hommes, mais dans celle des historiens de Montpellier, d'un souvenir égal à celui dont on honore les BOISSIER

DE SAUVAGES, les AMOREUX, les CUSSON, ses contemporains. On ne saurait s'expliquer cette désaffection d'autant plus que GOUAN représente parmi eux le savant régional par excellence, celui qui s'était proposé d'écrire une histoire naturelle complète des environs de Montpellier. L'homme est très vivant, très combatif, très XVIII^{me} siècle. S'il fut impitoyable à ses adversaires, ses amis ont vanté les charmes de son amitié ; ceci compense cela.

Parmi les notes et documents que nous joignons à ce petit travail, on trouvera un tableau pittoresque des études à Montpellier autour de 1760. Il méritait d'être signalé à ceux qui s'intéressent à l'histoire des études et des étudiants montpelliérains. Enfin le texte d'un mémoire de GOUAN sur le rétablissement du Jardin des Plantes dont M. le professeur HARANT qui s'était trouvé, après la guerre, au Jardin, dans une situation identique, a apprécié la particulière justesse.



ANTONIUS GOUAN, AB ANNO 1707 IUDICII CONSILIARIUS ET
 MEDICUS, EQVES ORDINIS REGIÆ LEGIONIS HONORIS, UNIVERSITATIS
 MEDICÆ MONSPELIENSIS QUATERDECENNALI ANNORUM DECURSU
 MATHEMATICÆ ET BOTANICÆ PROFESSOR REGIUS, DEIN FACULTATIS
 MEDICÆ MONSPELIENSIS PROFESSOR HONORARIUS, HISTORIAM
 NATURALEM AVO RONDELETTI CULTAM ABHINC NEGLECTAM ET
 QUASI SOPSITAM ANNO DCCO AD PRISTINUM SPLENDOREM RESITUIT
 OBIT DIE PRIMÆ 7 JUNII ANNO ÆTATIS 88

UNE CHRONOLOGIE DE GOUAN

15 novembre 1733	Naissance d'Antoine GOUAN.
17 novembre 1733	Baptême.
Vers 1744	Départ de GOUAN pour le collège des jésuites de Toulouse.
21 octobre 1749	Immatriculation à l'Université de médecine de Montpellier.
19 février 1752	Baccalauréat.
16 mars 1752	1 ^{er} cours.
24 mars 1752	2 ^{me} cours.
30 mai 1752	1 ^{er} examen.
3 juin 1752	2 ^{me} examen.
6 juin 1752	3 ^{me} examen.
8 juin 1752	4 ^{me} examen.
26 juin 1752	matin : 1 ^{re} triduane. soir : 2 ^{me} triduane.
27 juin 1752	matin : 3 ^{me} triduane. soir : 4 ^{me} triduane.
28 juin 1752	matin : 5 ^{me} triduane. soir : 6 ^{me} triduane.
7 juillet 1752	Point rigoureux.
8 juillet 1752	Licence.
25 août 1752	Doctorat.
Vers 1754	Ichtyologie, insectologie, botanique.
4 août 1757	Le mémoire de GOUAN sur le <i>squalus cinereus</i> est lu à la Société Royale des Sciences de Montpellier.

- 7 septembre 1757 GOUAN est nommé à la place d'adjoint
pour la botanique à la Société
Royale des Sciences.
- 1758 Catalogue des insectes de Montpellier
(avec Batigne).
- 22 novembre 1759 1^{re} lettre de LINNÉ à GOUAN.
Mars 1760 1^{re} lettre de GOUAN à SÉGUIER.
1761 Rédaction de l'*Hortus*.
Mai 1762 Parution de l'*Hortus Regius Monspeliensis*.
Sept.-octobre 1762 *Lecons faites au Jardin Royal par M.*
Imbert.
- Janvier 1763 Début d'impression du *Flora*.
Juin-juillet 1764 1^{re} herborisation à l'Espérour.
Décembre 1764 Parution du *Flora monspeliaca*.
1765 Projet de voyage à Paris.
1^{er} août 1765 GOUAN est nommé à la place d'associé
botaniste à la Société Royale des
Sciences.
- 1766 GOUAN est docteur-juge au concours pour
la chaire de M. FIZES.
- Été 1766 et 1767 GOUAN fait le cours au Jardin Royal.
Avril 1767 GOUAN est installé solennellement en la
chaire de DE SAUVAGES.
- 1767 et 1768 Voyages aux Pyrénées.
Novembre 1769 Discours *De analogia, convenientia et*
discrimina plantarum cum anima
libus.
- 1770 *Histoire des poissons.*
1773 *Observationes et illustrationes botanicae.*
1^{er} août 1774 Début de l'affaire GOUAN père.
- Décembre-avril 1775 Voyage à Paris.
Avril-octobre 1775 Voyage à Toulouse.
Février 1776 Fin de l'affaire GOUAN père.
Novembre 1776 Discours *sur la nécessité de la botanique*
en médecine.
- 5 février 1777 Mariage d'Antoine GOUAN et de Anne-
Marie MOLY.
- 12 octobre 1778 Naissance d'Anne-Marthe-Honorée GOUAN.
15 octobre 1778 Baptême.

1779		
1780	été	Cours au Jardin Royal.
1781		
1787		<i>Explication du système du chevalier</i> Von LINNÉ.
1792		Dissolution de l'ancienne Faculté de médecine.
An II (1794)	ventose	Le Jardin des plantes et le Jardin de GOUAN sont préservés de la mise en culture.
19	floréal	<i>Deux mémoires de GOUAN sur le Jar-</i> <i>din des plantes.</i>
An III	14 frimaire	Création d'une Ecole de Santé.
	25 frimaire	GOUAN, professeur de botanique et de matières médicales.
An VI		<i>Nomenclateur botanique.</i>
An VI		Voyage à Barcelone et au Mont Serrat.
An X (1802)		<i>Discours sur les causes du mouvement</i> <i>de la sève dans les arbres.</i>
An XII (1804)		<i>Traité de botanique et de matière</i> <i>médicale.</i>
Brumaire		Mise à la retraite.
1807	Eté	Maladie d'Auguste BROUSSONET. GOUAN fait le cours de botanique.
À partir de 1807		Perte progressive de la vue.
20 décembre 1811		<i>Réponse à la lettre de M. DELEUZE.</i>
1812		<i>Description du Ginkgo biloba.</i>
1 ^{er} septembre 1821		Mort d'Antoine GOUAN.

PREMIÈRE PARTIE

ŒUVRES ET MANUSCRITS

I. — PRINCIPAUX OUVRAGES

1762 : *Hortus Regius monspeliensis*.

Titre : Antonii GOUAN, doctoris medici monspeliensis, Regiæ Societatis Scientiarum Socii, *Hortus Regius monspeliensis*, sistens plantas tum indigenas tum exoticas n° M.M.C.C. ad genera relatas cum nominibus specificibus, synonymis selectis, nominibus trivialibus, habitationibus indigenarum, hospitii exoticarum, secundum sexualem methodum digestas. In gratiam Philiatorum Monspeliensium. Lugduni, sumptibus fratrum de Tournes M.D. C. C. LXII in 8° de 548 pages avec quatre gravures.

Dédicace : « Illustrissimo nobilissimoque viro DD Joanni Emmanueli de Guignard equiti, vice-comiti de Saint-Priest, Regi a consiliis, libellorum magistro honorario, Rei Judiciaræ et Aeriariæ, necnon Disciplinæ Politicæ in Occitania et Horti Regii Monspeliensis praelecto ».

Voici comment GOUAN justifie cette dédicace : « Eccui consecranda veniebat Horti Regii monspeliensis descriptio, nisi Horti ejusdem *Praefecto vigilantissimo* qui benefico afflatu Floram nostratam languidam, marcescentem ab interitu pene vindicavit ? ».

Date et circonstances de composition (cf GOUAN et IMBERT) GOUAN n'avait théoriquement pas le droit d'écrire ce catalogue des plantes du jardin du roi puisqu'il n'y occupait aucune place officielle. Il tourna la difficulté en obtenant la permission de le faire, non du chancelier IMBERT, mais de l'intendant de Languedoc, son mécène qui administrant les fonds du jardin en était en quelque sorte le *praelectus vigilantissimus*. Machine de guerre contre IMBERT à l'insu duquel ce livre fut écrit,

l'Hortus Regius allait mettre GOUAN à la tête des jeunes botanistes montpelliérains et justifier ses prétentions à une place de démonstrateur des plantes. L'ouvrage fut écrit en 1761 et parut en mars 1762.

Analyse du praeium dédié aux Philiatris amantissimis. Il a suspendu ses travaux sur la faune montpelliéraine (insectes et poissons) pour entreprendre cet ouvrage sur leur sollicitation. Ses collaborateurs ont été LINNÉ et DE SAUVAGES, les Nîmois SÉGUIER et BAUX, les docteurs montpelliérains CUSSON et BATIGNE. Il cite enfin IMBERT qui fait figure de collaborateur malgré lui. Quelle méthode choisir ? Faire sous prétexte d'originalité une petite cuisine personnelle et marier les méthodes, comme par exemple inverser la méthode sexuelle ou la marier avec celle de TOURNEFORT, ou tirer une nouvelle méthode des autres parties de la fructification ? GOUAN est trop convaincu de la supériorité de la méthode linnéenne pour en choisir une autre « Itaque consilia in melius referens methodum Linnaeanam elegi utpote vobis dilectiorem, magis absolutam, pleniorẽ, nitidissimam, genera et species rigorosis, perfectius sistentem ». Le caractère générique des plantes sera primaire ou secondaire. Le calice, la corolle, les étamines, le pistil, le fruit donnent le caractère primaire. Le caractère secondaire est obtenu de la placentation, de la racine, de la tige, de la feuille, de l'inflorescence, des fulcres. Ce caractère secondaire, conçu par LINNÉ, est utilisé pour la première fois. Les noms spécifiques sont donnés d'après LINNÉ. Quelques espèces nouvelles de la flore montpelliéraine et quelques exotiques inconnues de LINNÉ ont été ajoutées. Les synonymes de TOURNEFORT, MAGNOL, SAUVAGES, BAUHIN, SÉGUIER sont donnés ainsi que les noms français et patois. Pour les plantes indigènes il précise le lieu d'origine et pour les exotiques comment il faut les cultiver. Quatre plantes : deux rares et deux nouvelles ont été gravées. Il fait le vœu de redonner cet ouvrage enrichi des caractères secondaires tirés de la placentation, de la faune des insectes de Montpellier et des vertus des plantes. Montpellier, le 9 janvier 1762.

L'originalité de cet ouvrage était double :

1^o *Le choix de la méthode linnéenne* était une nouveauté. AMOREUX écrivant la notice de GOUAN pour la Société Linnéenne n'hésite pas à déclarer : « Je crois pouvoir assurer que GOUAN fut le premier à la divulguer en France ».

2^o *Le caractère secondaire.* «Hunc a Linnaeo excogitatum, a nemine tentatum in hoc opere proponimus, omitta placentatione circa quam nondum nobis suppetit observationum sufficiens numerus». Voici ce que GOUAN en écrit à SÉGUIER : «C'est à tort que Linnaeus refuse les caractères secondaires des plantes et vous avouerez avec moi que le *facies propria* fait beaucoup, vous avouerez encore que dans ce siècle il faut donner du nouveau ou ne rien donner du tout ; or, pour ne pas faire comme ADANSON, c'est-à-dire un système par les pistils, j'ai cru qu'il valait mieux suivre la méthode linnéenne augmentée de l'*habitus plantae* que cet auteur avait proposé et qu'il n'a pas fait... Voilà, Monsieur, les caractères secondaires que je place à la tête de chaque plante, caractères qui m'ont paru aussi nécessaires que les premiers ; les approuvez-vous ? Je vous prie de ne me pas épargner et de m'honorer de votre sentiment tel quel. Si chacun aimait autant que moi de consulter les personnes consommées dans les sciences, on éviterait de donner des rapsodies et les sciences seraient peut-être plus avancées. J'espère que vous ne refuserez pas cette grâce à un jeune homme qui serait fâché de débiter par une sottise. Dès votre lettre reçue, je me déterminerai à donner ou à brûler les cahiers». (12 octobre 1761) (1). Ce caractère secondaire constituait un premier pas vers les ordres naturels. Aussi LINNÉ approuva-t-il GOUAN : «Egregie me Hercle tui characteres ex habitu adjecti fructificatione placent, cum pendant viam ad ordines naturales et explicent faciem plantarum» linnaei epist, 15 décembre 1761.

1765 : Flora Monspeliaca.

Titre : Antonii GOUAN, Doct. Med. Monsp. Societat. Scient. Socii et Reg. Scient. Human. Litter. et Inscript. Acad. Tolos. correspond. *Flora monspeliaca*, sistens plantas n^o 1850 ad sua genera relatas et hybrida methodo digestas ; adjectis nominibus specificis trivialibusque, synonymis selectis, habitationibus plurimum in agro monspeliensi, virtutibusque probatissimis. Lugduni, sumptibus Benedicti Duplan, bibliopolae in vico majori mercatorio, sub signo aquilae, MDCCLXV, in 8^o de 543 pages.

(1) Lettres de GOUAN à SÉGUIER. Bibliothèque Séguier, à Nîmes. Ms. 144.

Dédicace : « Viro summo DD Guignard de Saint-Priest, maecenati suo, in aeternum observantiae et grati animi specimen, humillime et secundum vovet, dedicat, consecrat, obsequiosus servus et cliens, Ant. GOUAN ».

Date et circonstance de composition. — « On me demande un flora monspeliaca, c'est-à-dire un catalogue simple des plantes de nos environs tel que la flora d'Allioni, de Oeder et quelques-unes de Linnaeus, espèce d'almanach botanique qui sert également aux voyageurs et aux botanistes qui veulent entretenir un commerce les uns avec les autres ». Au départ, il s'agit donc d'un simple travail d'inventaire, sans ambition. Mais GOUAN n'est pas homme à se contenter de dresser une liste alphabétique, il a déjà « un honneur » d'écrivain à soutenir. « Mais comme j'ai annoncé dans la préface de mon Hortus que j'aurai pu suivre ou combiner diverses méthodes, je crois que par honneur ou si vous voulez pour flatter les différents goûts, il serait plus à propos de rendre cette brochure plus importante qu'un simple alphabet. J'ai donc projeté de réunir la méthode des corolles avec celle des sexes à peu près comme l'a fait ALLION » (lettres à SÉGUIER, 26 déc. 1762). Dès la fin de l'année 1762, la rédaction était très avancée puisque GOUAN annonçait, le 8 janvier 1763, à SÉGUIER : « On imprime *actu* le flora... ». Des difficultés d'imprimerie retardèrent sa parution. Pendant ces négociations, GOUAN dut reprendre ses cahiers et les compléter. Au début de l'année 1764 : « Je suis tout entier dans l'impression du flora monspeliensis dont j'ai déjà envoyé des cahiers à Lyon ». Dans sa préface du 4 septembre 1764 « expectata diu ab amicis prodit tandem Flora monspeliaca, quam ab anno solido ad praelum missam nunc tantum cum publico communicare valet typographus negotiis multigenis impeditus ». Cet « ab anno solido » ramène la fin de la rédaction en septembre 1763. L'ouvrage paraît en décembre 1764.

Analyse du praemium. — Encouragé par le bon accueil reçu par l'Hortus, il a entrepris le catalogue des plantes de Montpellier qui paraît avec une année de retard. Ces plantes sont rangées d'après la méthode hybride de LUDWIG. Les classes sont tirées du système pétaloïde de RIVIN, les ordres des classes de LINNÉ. En effet, dans une fleur plutôt que par les attributs des sexes, nous sommes frappés par le nombre, la proportion, l'insertion, l'égalité des pétales. Suivant que la corolle

est monopétale ou polypétale, régulière ou irrégulière, on trouve 12 classes à établir. Puis viennent les fleurs composées aux corolles régulières ou irrégulières, ou les deux à la fois. A la fin sont les fleurs apétales et les *cryptanthemae* (cryptogames). Ce qui donne dix sept classes. Il définit ensuite ce qu'il entend par fleur régulière ou irrégulière, fleur composée et *cryptanthemae* qui sont les cryptogames de LINNÉ. Pour la description des plantes, il a ajouté succinctement à chaque genre les caractères qui se trouvent dans le tome 2 du *Systema naturae*, à la prière des étudiants qui regrettent de ne pas pouvoir posséder les dernières œuvres trop nombreuses de LINNÉ. Des notes secondaires leur ont été brièvement adjointes « ut in peregrinationibus botanicis librorum farcina in posterum ii non premerentur ». Ce problème du farcina à résoudre est une constante préoccupation de GOUAN botaniste de plein air. Toutes les plantes de MAGNOL, même beaucoup d'obscuras et de mal déterminées, ont été réduites à leurs genres et à leurs espèces avec les conseils de LINNÉ, SÉGUIER, SAUVAGES, GÉRARD, HALLER et d'autres. Et très peu qui n'avaient pu être identifiées ont été rejetées à la fin de l'ouvrage. Il a indiqué les lieux d'origine des plantes récemment trouvées et les synonymes de TOURNEFORT, des BAUHIN, de DALECHAMP, BOCCON et des contemporains LINNÉ, JACQUIN, SÉGUIER, HALLER, GÉRARD. Les vertus des plantes usuelles en médecine sont précisées. Quelques plantes exotiques naturalisées dans le pays ont été conservées. Un triple appendice se trouve à la fin : le premier contient les genres, les espèces et les synonymes des plantes oubliées dans le texte ou découvertes en cours d'impression. Le deuxième : les espèces découvertes par lui depuis 1762. Le troisième restitue au règne animal quelques prétendus végétaux de MAGNOL. Six index terminent l'ouvrage. A la fin du praemium sont énumérés les noms des collaborateurs « superest ut publice testemur quantum in inquirendis plantis nobiscum insudaverint honestissimi et indefessi viri *Amoureux, Lafosse, Clapiers, Arnaud, Vicari, Bonotti, Giraud*, olim medicinae studiosi, nunc vero doctores, diu botanicorum laborum participes qui montes, fluvia, praecipitiaque spreverunt, necnon eximii florae cultores DD *Soubri*, lugdunensis, galliae quaestorum Decanus et frater *Gabriel*, capucinus, quibus omnibus plures novas species debemus ». Montpellier, 14 septembre 1764.

Le Flora et le Botanicon. — La grande qualité de ce flora consiste dans le rajeunissement de MAGNOL. GOUAN négligea systématiquement, et cela lui fut aigrement reproché, le *methodus foliorum* de son maître et ne travailla qu'en fonction du *botanicon monspeliense*. Le problème était d'actualiser MAGNOL en rebaptisant ses espèces d'après la terminologie linnéenne. Cette entreprise fut très bien venue auprès des botanistes montpelliérains. « On ne saurait trop louer le soin qu'il a pris de rappeler aux genres établis par M. LINNÉ et par d'autres botanistes les espèces indiquées par MAGNOL dans son *Botanicon monspeliense* qui par là se trouve éclairci et rectifié en plusieurs endroits » et « espèces a Magnolio memoratas ad recentiorum genera et sub clariore luce refert... ». La conscience avec laquelle GOUAN étudia les espèces de MAGNOL mérite d'être soulignée. Ainsi quand SÉGUIER achète l'herbier d'un vieux médecin décédé, MATTHIEU, il y voit une chance unique de reconnaître les espèces de MAGNOL. « Je suis bien charmé que vous ayez pris son herbier, car il l'avait fait du temps de MAGNOL et cela pourrait nous servir à reconnaître une troupe d'espèces dont nous ignorons précisément les synonymes linnéens, peut-être peront-ce des variétés. Je crois vous avoir envoyé jadis la liste des choses obscures que je désirais de MAGNOL, vous les trouverez peut-être dans cet herbier » (8 janvier 1763). NISSOLE avait écrit un appendice au *Botanicon* : « Vous me ferez plaisir de me fournir un index manuscrit que vous avez de NISSOLE, appendice au *Botanicon*, le mien n'étant pas complet » (3 juin 1764). Cette prospection fut heureuse, peu de plantes de MAGNOL ne furent pas identifiées. Ce travail n'avait pas été inutile et GOUAN avait réellement contribué à l'illustration du grand MAGNOL « haec memoranda credidimus ut plenior foret botanici Magnoliani illustratio ».

Les faiblesses. — En dépit de cette heureuse exégèse de MAGNOL, le texte prêtait en plusieurs points le flanc à la critique et c'était un second ouvrage pour lequel l'auteur récidiviste n'a plus à compter sur l'indulgence qu'on accorde aux débutants.

1^o La première faiblesse c'était la méthode hybride. LINNÉ l'avait désapprouvée. Aussi le bruit courut qu'il était brouillé avec LINNÉ. Du moins c'est ce que l'on crut à Paris : « Nous ne sommes pas brouillés avec Linnaeus, comme le pense M. DE JUSSIEU, bien loin de là, vous n'ignorez pas que LINNÉ a

dit en plus d'un endroit que toute méthode était bonne et que dans une de ses lettres du mois de janvier 1763, il me disait : « *Laetor quod methodum hybridam ex Riviniano systemate et sexuali meo condidisti, cum Riviniana omnes superest* » ergo, nous sommes toujours bons amis » (19 juil. 1765) (1).

2° La deuxième consistait dans son système de références. Il renvoyait presque uniquement à MAGNOL et à l'Hortus Regius. JUSSIEU de son côté, SAUVAGES d'un autre s'en étaient plaints. Voici comment il répond au premier : « Quant à la façon dont je cite l'Hortus et Linnaeus elle n'a rien d'extraordinaire. Il ne s'agit que de nous entendre. N'est-il pas vrai que je n'ai pris des synonymes dans le Flora que des auteurs qui avaient travaillé à Montpellier ? Par conséquent, je ne devais citer Linnaeus que lorsque j'ai ajouté une espèce qui n'était pas dans l'Hortus. Tout comme dans l'Hortus j'ai toujours cité Linnaeus le premier et je devais naturellement renvoyer toujours à l'Hortus, à SAUVAGES, à MAGNOL et jamais à d'autres auteurs que lorsque l'espèce était nouvelle pour nous et non citée dans l'Hortus. Je suis surpris que M. DE JUSSIEU se soit abusé sur cet article-là. Je dois en un mot et je devais rapporter toutes les espèces du Flora à mon premier ouvrage, phrase par phrase, et Linnaeus lui-même a trouvé que j'avais bien fait ; vous en conviendrez avec moi d'après cette digression. Et vous verrez que je ne cite Linnaeus dans le Flora qu'à 140 ou 150 espèces nouvelles, n'ayant pas besoin de le citer aux autres puisque renvoyant à l'Hortus toutes les autres, on voit que Linnaeus est cité et que j'en ai adopté des phrases. Mais le reproche que me fait M. DE JUSSIEU et qui serait une espèce de vol... » (19 juillet 1765) (2). Et à SAUVAGES, il répond :

« a) Dans ce livre je n'ai cité presque que MAGNOL pour expliquer les endroits douteux

b) A toutes les espèces que MAGNOL n'a pas vues ici j'ai mis différents synonymes et les vôtres ne sont pas oubliés » (12 février 1765) (3).

(1) Lettres de GOUAN à AMOREUX. Bibliothèque Nationale. Ms. Fonds français nouvelles acquisitions, n° 6570.

(2) *Ibidem*.

(3) Lettres de GOUAN à SÉGUIER. Bibliothèque Séguier à Nîmes. Ms. 144.

3^o La troisième, la plus grave, se trouvait dans le second appendice, celui des 157 espèces nouvelles trouvées par GOUAN depuis 1762. Ces découvertes allaient lui être contestées par divers botanistes montpelliérains, surtout par SAUVAGES qui, au sujet de son Méthodus, écrivait de son côté : « l'on voit que j'ai ajouté près de 500 plantes au botanicum monspeliense de MAGNOL ce que GOUAN a dissimulé dans son flora monspeliaca pour s'en donner toute la gloire » (4) (cf GOUAN et BOISSIER DE SAUVAGES).

1770. *Histoire des poissons.*

Titre : Histoire des poissons. — Contenant la description anatomique de leurs parties externes et internes et le caractère des divers genres rangés par classes et par ordres, avec un vocabulaire complet, des tables raisonnées en latin et en français, des expériences sur le mouvement natatoire et musculaire, sur le mécanisme de la respiration, sur les organes de l'ouïe et de la génération et des estampes qui représentent les principales parties anatomiques et quelques genres nouveaux.

Par M. Antoine GOUAN, conseiller du roi et médecin ordinaire, professeur royal de médecine dans l'Université de Montpellier, associé de la Société Royale des Sciences de la même ville, correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse, associé honoraire de la Société Botanique de Florence.

A Strasbourg, chez Armand König, libraire, MDCCCLXX. In-4^o de 252 pages, en version bilingue, latine et française.

Date et circonstances de la composition. — 1. — Ce travail constitue le plus ancien projet littéraire de GOUAN. C'est sous l'impulsion directe de COMMERSON qu'il l'entreprend : « Je commençai, en 1754, par examiner les poissons décrits et gravés par le célèbre RONDELET, professeur de médecine dans l'Université de cette ville, me proposant principalement dans cet examen de déterminer les variétés et d'éclaircir les doutes que cet auteur a laissés » (préface). GOUAN, au début, se proposa de reprendre purement et simplement le travail sur les *poissons de la méditerranée* de COMMERSON (cf. essai GOUAN et COMMERSON).

(4) In GRASSET : le médecin de l'amour. Etude sur Boissier de Sauvages, page 204.

2. — La première version de l'ouvrage dut être directement inspirée d'ARTEDI. Cette version était achevée vers 1759, si l'on en croit ce qu'il écrivait à SÉGUIER : « Je l'aurais déjà fait imprimer il y a un an si Linnaeus ne m'eut engagé à attendre l'impression de son quatrième tome d'Amaenitates Academiae et de son nouveau Systema Naturae, édit. 10^{me}. Dès que je l'eus reçu ayant examiné sa nouvelle méthode pour les poissons, je la soumis tout de suite à la mienne de façon qu'elle n'en font qu'une qui devient beaucoup plus aisée... » (28 mars 1760).

3. — La deuxième version est donc un amalgame de la méthode d'ARTEDI et de celle de LINNÉ : « Je lui écrivis mon sentiment et la manière dont j'avais opéré. Il a été extrêmement surpris et enfin a avoué qu'elles allaient très bien ensemble... J'ai éprouvé déjà l'effet de mes deux méthodes réunies en une : un étudiant dans l'espace de quatre jours fut mis en état en travaillant dans mon cabinet de connaître tous les poissons qu'on lui présente » (28 mars 1760). Cette seconde version était prête pour l'impression en 1760 : « Le livre dont j'ai eu l'honneur de vous parler au sujet des poissons n'est autre chose que celui d'ARTEDI réduit en trois livres. Le premier est le *philosophia ichthyologica* précédé d'un lexicon de tous les mots scientifiques dérivés du grec, le deuxième est le *genera* et le *synonyma* réduits en un seul, j'y ai joint de nouveaux genres, de nouvelles espèces, nouveaux synonymes... Le troisième est le *species* que j'ai augmenté de 89 anatomies toutes à l'artédienne, j'ai même arrangé les artédiennes toutes dans le même sens » (28 mars 1760) et en avril, GOUAN s'entendait pour l'édition avec les frères DE TOURNES, imprimeurs lyonnais, qui éditeront l'Hortus. « Les MM. DE TOURNES ont voulu voir mes cahiers et m'ont quasi engagé avec eux ; ils se chargeront du graveur. Une lettre que j'ai reçue de Linneus le lendemain de Quasimodo m'a totalement déterminé à le donner au public : il me dit en propre terme « opus quod aggressus es summo opere placet, id efficere similiter in animam meam induxeram sed febris detentus truculente vires et animum aruisti, etc... » (21 avril 1760). Mais la publication successive de l'Hortus et du Flora en retardèrent la parution.

4. — Dès la terminaison du Flora, il recommence son travail. Il fonde de grands espoirs sur son voyage à Paris pour le perfectionner : « Je finirai moi-même à Paris les recherches

dont j'ai besoin » (1) (25 décembre 1764). Il dut renoncer à ce voyage (cf. essai GOUAN-IMBERT). Sa déception perce dans la préface : « Quelle perfection n'aurai-je pas pu donner à cet ouvrage si un éloignement forcé ne m'eût privé d'entendre ces oracles de l'histoire naturelle : DE BUFFON, JUSSIEU, LEMONNIER, D'AUBENTON, GEOFFROY, BRISSON, ADANSON ». La botanique le sollicitant de plus en plus, il se décide à livrer au public son ouvrage inachevé puisqu'il lui manque la troisième partie, celle du *species*, sous la devise désabusée de « non omnia possumus omnes » (de Virgile). C'est HERMANN, professeur de botanique à l'Université de Strasbourg, qui se charge de l'édition. Il en donnera une version allemande.

Analyse de la préface. — Il a travaillé à l'histoire des animaux et des plantes qui se trouvent aux environs de Montpellier. L'histoire des animaux (poissons et insectes) a été interrompue par la rédaction de ses deux ouvrages botaniques. Il nous donne enfin l'histoire des poissons et nous promet celle des insectes. L'histoire des poissons est mal connue : les modifications de couleurs, les mues, les espèces hybrides augmentent les difficultés de détermination des espèces. Le manque d'observations, d'autre part, est dû à la négligence et la cupidité des pêcheurs qui rejettent sans examen à la mer les espèces non comestibles. Il nous fait ensuite un rapide historique : « Sans OVIDE peut-être ne connaîtrions-nous pas ceux du Pont-Euxin ; sans OPIAN ceux de la mer Adriatique ; sans MANGOLT ceux du lac de Constance ; sans Benoit JOVE ceux du lac de Côme ; FIGULUS a décrit ceux de la Moselle ; SCHWENKFELD ceux de Silésie ; MARCGRAF et PISON ceux du Brésil ; Paul JOVE et SALVIAN ceux de la mer Thyrrène ; il est certain que ni RAY, ni ALDROVANDE, ni JOUSTON, ni CHARLETON, ni GESNER, ni RUYSCH, etc., n'auraient jamais donné une histoire générale des poissons sans les secours que leur ont fourni les ouvrages de GILLE, qui parle de la mer de Marseille, sans ceux de RONDELET et Guillaume PELLISSIER, évêque de Montpellier, qui avaient travaillé ensemble à l'histoire des poissons de la Méditerranée, sans ceux de SCHÖNEVELDE sur les poissons de Hambourg et sans le traité du comte de MARSIGLI sur ceux du Danube ».

(1) Lettres de GOUAN à AMOREUX. Bibliothèque Nationale. Ms. F.F.N.A. n° 6570.

Mais c'est ARTEDI « qui, le premier, l'a réduite en science par une méthode simple et ingénieuse, c'est à l'illustre chevalier LINNÉ et au célèbre GRONOV que nous sommes redevables de sa perfection ». Il énumère ensuite les aides qu'il a reçues de la part de LINNÉ et de M. BERGIUS, professeur de botanique à Stockholm, qui lui ont communiqué des genres, de la part de MM. LEGOUX DE JERLAN, à Dijon ; HUART, directeur des fermes du roi, à Montpellier ; VAUGELAS, major de la ville et forts à Sète ; LATOUR D'AIGUES, conseiller au Parlement de Provence, à Aix, qui lui ont donné généreusement tant d'espèces rares, dont ils avaient enrichi leur cabinet ; de la part de MM. LEROY, RENÉ, BROUSSONET, professeurs en médecine, TANDON, FITSMAURICE, CUSSON, LAFOSSE, médecins à Montpellier ; ROUSSEL fils, à Paris ; SÉGUIER, à Nîmes ; HALLER, à Berne, « qui ont répété avec lui les expériences, les dissections et les injections ». Le livre est divisé en trois parties : les deux premières constituent la philosophie ichthyologique : « La première partie comprend : l'anatomie extérieure des poissons et la synonymie ou vocabulaire le plus étendu des mots dont se sont servis ARTEDI, LINNÉ, GRONOV. La seconde renferme l'anatomie intérieure dont quelques estampes faciliteront l'entière connaissance. J'y ai joint plusieurs expériences tant sur le mouvement musculaire et natatoire que sur le mécanisme de la respiration : ces dernières ont été faites avec la machine pneumatique... Enfin j'ai suivi dans la troisième partie pour les classes et les genres, la méthode d'ARTEDI après l'avoir corrigée. J'ai augmenté ses classes de quatre ordres tirés du nouveau système de la nature de LINNÉ... On trouvera ici la figure de quelques genres nouveaux qui nous sont propres... ». GOUAN n'oublie pas que c'est une faune de Montpellier qu'il écrit et qu'il devrait signaler les poissons méditerranéens, indigènes. Mais ce n'est pas possible : « J'aurais pu, par des signes ou marques particulières, distinguer les poissons de nos mers d'avec les étrangers, ç'aurait été peut-être entraîner vers l'erreur ceux qui ne sont pas assez versés dans cette connaissance, soit parce que plusieurs espèces de passage pouvaient être prises pour indigènes, soit parce que dans un même genre, l'on voit des espèces du pays et des espèces étrangères ».

Enfin il précise que c'est volontairement qu'il n'a pas classé ses poissons selon un nouveau système « rien n'était plus facile que de former un nouveau système, différent de ceux d'ARTEDI

et de LINNÉ, en prenant pour attribut des classes le nombre ou le manque des ouïes » et rappelle un système de COMMERSON tiré du nombre et du manque des branchies elles-mêmes et des cardes dont elles sont bordées (Montpellier, le 1^{er} août 1769).

La clef des classes. — Pour expliquer la méthode suivie par GOUAN, nous nous contenterons de donner la clef des classes :

Les poissons ont :

— des ouïes complètes :

— 1^{re} classe : acanthoptérygiens (nageoires armées d'aiguillon) ;

— 2^{me} classe : malacoptérygiens (nageoires formées de rayons) ;

— des ouïes incomplètes :

— 3^{me} classe : les Branchiostèges.

Les classes sont elles-mêmes divisées d'après les nageoires du ventre qui peuvent être :

— nulles : 1^{er} ordre : apodes ;

— sous le col : 2^{me} ordre : jugulaires ;

— sous la poitrine : 3^{me} ordre : pectorales ;

— sous le ventre : 4^{me} ordre : abdominaux.

1773. *Illustrationes et Observationes Botanicae.*

Titre. — Antonii Gouan, Reg. consil. et medici, prof. Reg. in Ludovicaeo Mompeliensi, Societ. Reg. Scient. Monsp. Sodal. Reg. Scient. Humaniorum Litterar. et Inscript. Tolos. Correspondentis, Academiae Botanicae Florentinae Socii honorarii, *illustrationes et observationes botanicae* ad specierum historiam facientes seu rariorum plantarum indigenarum, pyrenaicarum, exoticarum adumbrationes, synonymorum reformationes, descriptionum castigationes, varietatum ad species genuinas redactarum determinationes, cum iconibus ex naturae typo et magnitudine naturali ab auctore delinéatis. Tiguri, apud Orell, Gessner, Fuesslin et Socios. MDCCLXXIII. In folio, de 83 pages et 26 planches.

Dédicace. — Illustrissimis atque celeberrimis viris, indefessis historiae naturalis indagatoribus, eximiis aevi nostri botanicis Carolo Linné, Bernado Jussieu, Alberto de Haller, Jo-Francisco Seguiet, Christiano Gottlieb Ludwig, Georgio Christiano Oeder,

Carolo Allioni, Nicolao Josepho Jacquin, Joanni Gesner, Ferdinando Bassi, salvo ordiné, salvis titulis, primum huncce observationum Botanicarum fasciculum in publicum observantiae et grati animi specimen sinceræque amicitiae pignus, consecrat auctor.

Date et circonstance de composition. — Cet ouvrage est le résultat d'une double commission :

1^o Le cours au jardin royal des années 1766 et 1767.

2^o L'établissement du Jardin botanique de Perpignan dont GOUAN fut chargé et qui l'emmena deux années de suite à Perpignan et aux Pyrénées. Ce double voyage à Perpignan pose un problème de date que nous n'avons pas résolu : GOUAN situe lui-même ces voyages en 1766 et 1767. Mais dans le texte de ses illustrations, il date toujours la récolte des plantes pyrénéennes de 1767 et 1768. Dès août 1771 cet ouvrage était pratiquement terminé. Il connut de grosses difficultés d'édition et ce serait HALLER qui en aurait assuré l'impression.

Les Observations. — « L'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter aujourd'hui est un premier cahier d'observations que j'ai eu l'occasion de faire aux environs de Montpellier, dans les Cévennes, aux Pyrénées et au Jardin Royal sur des plantes des quatre parties du monde. L'ordre que j'ai suivi est celui de M. le Chevalier LINNÉ. Les descriptions ont été faites d'après les plantes vivantes. J'ai désigné principalement les grandeurs absolues par pied, pousse et ligne ; caractères qui, quoique minutieux, deviennent souvent très nécessaires pour distinguer une espèce d'une autre... Mes propres fautes et celles d'autrui m'ayant appris qu'on ne pouvait être trop réservé à prononcer sur des plantes qui, au premier coup d'œil, nous paraissent nouvelles, je me suis fait une loi, lorsque j'ai eu des doutes sur certaines espèces ou sur leur synonymie, de consulter les principaux botanistes de l'Europe, tels que les célèbres Linnæus, Haller, Gesner, Séguier, etc..., et je n'ai prononcé que d'après leurs réponses ou leur aveu..., à l'aide d'une pareille correspondance aussi importante que nécessaire et par des comparaisons réciproques, je suis venu à bout de dissiper des doutes, de déterminer des variétés, d'assurer des espèces, de fixer leur synonymie et d'oser sans risque donner pour nouvelles des plantes qui ont paru telles aux savants que j'ai déjà nommés ».

Les Illustrations (GOUAN et le dessin). — GOUAN ne savait pas dessiner et il se défiait des dessinateurs professionnels. Pour l'illustration de l'Hortus il sollicite les dessins de SÉGUIER : « M. SAUVAGES m'a fait espérer que vous ne me refuseriez pas de me prêter les dessins dont je pourrais avoir besoin, bien entendu que je vous les rendrai dès qu'ils seraient gravés. Je serais d'autant plus flatté de cette faveur que les meilleurs graveurs ne rendront jamais bien ce qu'un botaniste peut faire lui-même et que les meilleurs dessinateurs ne me donneront pas des dessins aussi exacts que les vôtres » (12 octobre 1761). Cela lui manquait trop. Il se résolut à apprendre le dessin et il annonçait simultanément sa décision à AMOREUX et à SÉGUIER. A AMOREUX, le 20 octobre 1764 : « Actuellement que je suis libre je me suis mis entre les mains de l'abbé DE MONTESSUS et de VANDER qui me donnent deux heures de dessin chaque jour et me promettent de me mettre bientôt en état de dessiner d'après nature. La première petite plante que je copierai je vous la ferai passer », et à SÉGUIER, le 29 octobre : « Je viens de me mettre entre les mains de VANDER, fameux peintre, duquel je prend tous les jours des leçons de dessin. Il y avait longtemps que j'en avais fait le projet, mais je n'avais point encore le moment nécessaire ; il m'assure que d'ici au mois de mai je n'aurai besoin de personne pour dessiner d'après nature des plantes ou autres productions naturelles ». Ce peintre VANDER est en réalité VAN DER BURSCHÉ, professeur de dessin montpelliérain. Son projet était encore plus ambitieux. Il avait également l'intention d'apprendre la gravure à Paris : « J'apprendrai à y graver, car je suis entre les mains d'un bon dessinateur et je ne le quitterai qu'en partant pour Paris ou j'en prendrai un autre pour me perfectionner et par là me mettre en état de faire moi-même mon tripot en dessin et en gravure » (25 décembre 1764). S'il n'apprit pas la gravure, il était suffisamment expert, en 1769, pour dessiner lui-même ses poissons : « Convaincu par ma propre expérience combien les gravures sont utiles et ne m'en rapportant qu'à moi-même pour leur exactitude et leur précision, j'en ai dessiné quatre ». Mais c'est seulement avec ses *illustrationes et observationes* que l'illustration allait prendre l'ampleur dont GOUAN avait toujours rêvé pour chacun de ses ouvrages : « Quant aux estampes, j'ai cru devoir les dessiner moi-même plutôt que d'emprunter le secours

des dessinateurs de profession dont les yeux, peu habitués à observer la nature, ne sauraient en apercevoir les nuances et les marques caractéristiques et qui, croyant l'embellir, la défigurent au contraire et la rendent hideuse aux yeux de l'observateur. Par une suite de cette même délicatesse je me suis fait une loi de les dessiner servilement de grandeur naturelle, de crainte d'en altérer les formes en les réduisant à une moindre grandeur. C'est selon moi la meilleure méthode et la plus capable de fixer l'esprit incertain des observateurs. On ne verra dans la collection des estampes que des planches qui n'ont jamais été gravées ou qui méritaient de l'être à nouveau. J'ai voulu éviter les reproches qui ont été faits à tant d'autres d'avoir augmenté la cherté des livres en reproduisant des estampes que l'on trouve ailleurs». Il y a 26 planches et voici la liste des plantes qu'elles contiennent :

I. *veronica ponaë*, *veronica nummularia*, *agrostis bromoïdes*, *galium pyrenacum* ; II. *poa divaritica*, *gentiana pyrenaïca*, *buplevrum spinosum*, *statice echioïdes* ; III. *eryngium bourgati* ; IV. *buplevrum pyrenacum* ; fig. 2 *idem* sed *pygmaeum* ; V. *selinum pyrenacum* ; VI. *angelica razulii* ; VII. *buplevrum semicompositum*, *sextapars folii ligustici pyrenaïci* ; VIII. *seseli elatum* ; IX. *oenanthe globulosa* ; X. *thapsia garganica* ; XI. *folia radicalia varia pastinacae lucidae* ; XII. *folia ejusdem caulina et summitas* ; XIII. *folia radicalia varia pastinacae opopanax* ; XIV. *ejusdem summitas* ; XV. *pimpinella orientalis* ; XVI. *allium monspesulanum* ; XVII. *daphne dioica*, *ranunculus pyren. maj.*, *ran. pyren. minor* ; XVIII. *saxifraga retusa*, *saxifr. geranioides*, *saxifr. petraea* ; XIX. *aquilégia viscosa*, *rosa pyrenaïca* ; XX. *sisymbrium erucastrum* ; XX. a) *brassica tournefortii* ; b) *bunias balearica* ; XXI. *geranium petraeum*, *lavatera maritima* ; XXII. *leontodon pyrenaïcum*, *hieracium prunellaefolium*, *hieracium cerinthoïdes* ; XXIII. *carduus carnioïdes* ; XXIV. *carduus medius* ; XXV. *onopordon graecum* ; XXVI. *athamanta*, *libanotis major* *halleri*.

Au sujet de ces dessins dont AMOREUX trouve la gravure un peu rude parce qu'ils ont été dessinés d'après des spécimens desséchés, on ne peut que ratifier le jugement des MM. de la Société Royale des Sciences : « Ce jeudi 1^{er} août 1771, M. GOUAN a parlé aujourd'hui d'un ouvrage qu'il doit bientôt publier sur le titre d'*illustrationes botanicae*. Cet ouvrage sera enrichi de plusieurs planches où seront représentées un

assez grand nombre de plantes d'après les dessins de l'auteur lui-même. La compagnie a vu aujourd'hui quelques-uns de ces dessins qui lui ont paru réunir le double mérite du goût et de l'exactitude». Ce serait HALLER qui les aurait fait graver à ses frais.

Cet ouvrage marque le sommet de la création littéraire chez GOUAN. C'est en botaniste parfaitement informé de la pensée scientifique de l'époque qu'il le rédige. Jamais jusqu'ici il n'avait témoigné d'un tel équilibre, il est réellement l'égal des botanistes qu'il cite en tête de son ouvrage. Les illustrations elles-mêmes sont comme nous l'avons vu le résultat d'un long effort de sa part et dans ce domaine aussi, il a atteint la parfaite maîtrise. On se demande pourquoi ce magnifique moment créateur tourne court. Sont-ce les perturbations dues à l'affaire paternelle, son mariage, l'âge qu'il faut incriminer ? Dès lors GOUAN n'écrira plus que des ouvrages didactiques qui ne comptent pas pour les Sciences.

1787 : Explication du système botanique du Chevalier Von Linné.

Titre : Explication du système botanique du Chevalier Von Linné, pour servir d'introduction à l'étude de la botanique ; ouvrage dans lequel on donne :

- 1° Un précis des ouvrages élémentaires de cet auteur.
 - 2° On examine si son système est le plus solidement établi, si l'auteur a été fondé à rejeter toutes les parties de la fleur, et forcé de préférer les organes sexuels.
 - 3° On désigne les ouvrages élémentaires et nécessaires avec la meilleure manière de s'en servir.
 - 4° On donne une explication de plusieurs mots techniques.
- Par M. GOUAN, conseiller, médecin de roi, professeur royal de médecine au Ludovicée de Montpellier, associé ordinaire de la Société Royale des Sciences de cette ville, associé honoraire de celle de Florence, associé étranger de celle de Naples, membre des Académies de Toulouse, Liège et Boulogne.

A Montpellier de l'imprimerie de Jean-François PICOT, seul imprimeur du Roi et de la ville. MDCCLXXXVII, in 8° de 72 pages.

Avis au lecteur. — « Le lecteur doit être prévenu que mon intention n'était pas de donner cet ouvrage. Je l'avais cédé depuis six ans à un ami (Roussel) qui voulait l'insérer dans un *Traité général de Botanique*. A sa mort, j'ai réclamé ce manuscrit et d'autres que je lui avais envoyés, sur la continuation du *Pinax de Bauhin*, qu'il poursuivait avec le plus grand zèle. Ses héritiers ne m'ont rien rendu et j'ignore ce qu'ils ont fait des manuscrits de M. ROUSSEL. Il y a deux ans que MM. les étudiants en médecine voulaient faire imprimer celui-ci sous forme d'extrait de mes leçons. Aujourd'hui plusieurs personnes de l'un et l'autre sexe qui, par goût, se donnent à l'Histoire naturelle me sollicitent avec eux de leur livrer cette portion de mon travail et je crois devoir me rendre à leurs empressements.

1^o Parce que les ouvrages de LINNÉ deviennent malheureusement que trop rares.

2^o Parce qu'il a paru depuis quelques années plusieurs ouvrages dans lesquels il me semble que les auteurs se sont éloignés du vrai sens de LINNÉ.

3^o Parce que l'on a insinué que ses ouvrages sont difficiles à entendre et par là on a rebuté un grand nombre d'amateurs. Il est donc question de les détromper et il est d'une nécessité indispensable de reprendre tous ces détails pour le bien de la Science et l'avantage des personnes qui veulent s'y adonner. Une correspondance de 25 ans avec ce célèbre naturaliste m'ayant mis à portée de la consulter sans cesse, j'ai pu l'interpréter à propos... ».

An III. — Nomenclateur Botanique.

Titre : Nomenclateur Botanique contenant :

1^o L'explication et traduction française des noms et termes latins relatifs à toutes les parties de la plante.

2^o L'énumération méthodique des classes, ordres, genres et leurs caractères essentiels d'après le système de LINNÉ.

3^o La connaissance de ce système et la manière de s'en servir. A l'usage des élèves de l'Ecole de Santé de Montpellier.

Nisi utile est quod facinus, nulla est gloria, Phaedr.

A Montpellier, chez G. IZAR et A. RICARD, imprimeurs de l'Ecole de Santé, place d'Encivade, N° 208 ; III^{me} année républicaine, in 8° de 132 pages.

Avertissement. — « A peine l'Ecole de Santé a-t-elle été rétablie à Montpellier que réfléchissant sur l'impossibilité absolue où seraient nos élèves de se procurer des livres de botanique, j'ai cru qu'il était de mon devoir de leur donner au plus tôt une espèce de dictionnaire qui leur facilitât l'étude de cette science et remplaçât pour le moment les livres dont ils sont privés. En conséquence, j'ai extrait de la philosophie botanique et autres ouvrages de LINNÉ tout ce qui à rapport aux éléments de cette science et qui concerne les racines, les tiges, les feuilles, les fleurs, les fruits, les semences, les sexes. J'ai rapporté presque tous les genres européens avec leurs caractères essentiels parce que nos élèves pouvant les retrouver dans leurs divers départements, pourront les déterminer plus aisément. J'y en ai compris plusieurs exotiques qui sont cultivés dans les jardins. Ce petit ouvrage n'est donc qu'un abrégé précis de la philosophie botanique et du système de la nature de LINNÉ, à la faveur duquel on pourra étudier la botanique à la campagne et suivre les leçons publiques en attendant que des circonstances plus favorables permettent de se procurer des livres. Il m'a paru, en outre, nécessaire de reproduire ici quelques fragments de mon explication du système de LINNÉ, imprimé en 1787 (vieux style) ».

AN IV. — *Herborisations des environs de Montpellier.*

Titre : *Herborisations des environs de Montpellier* ou guide botanique à l'usage des élèves de l'Ecole de Santé, ouvrage destiné à servir de supplément au *Flora Mompeliaca* par Antoine GOUAN, professeur de botanique, associé de l'Institut national.

A Montpellier, chez G. IZAR et A. RICARD, imprimeurs des corps administratifs, place d'Encivade, n° 208, 4^{me} année républicaine, in 8° de 274 pages avec une carte.

Introduction. — Situation de Montpellier — Ses environs — La colline sur laquelle la ville est bâtie contient du mercure. — Montpellier, illustre université, a produit des botanistes célèbres : Rondelet, Pena, Lobel, Clusius, Gaspard et Jean Bauhin,

Pison, Rauwolf, Fuschius, Gesner, Bellon, Burser, Ruel, Dalechamp, Raj, et après eux Belleval, Tournefort, Magnol, Jussieu, Sauvages, auxquels il ajoute Séguier, Amoureux, Broussonnet, Dombey, Bruguière et Olivier, qui tous deux voyagent à présent aux ordres de la République, de même que Riche et La Billardière tous sortis de l'Ecole de Montpellier. Les étrangers attirés à Montpellier par les ouvrages de ces auteurs s'en retournent déçus, car ils ne savent où conduire leurs herborisations : « Ayant moi-même éprouvé de pareils obstacles, j'avais conçu dès mes premières études le projet de rendre un jour aux élèves de notre Ecole et aux étrangers le service que j'eusse voulu que d'autres m'eussent rendu. C'est donc dans la vue de leur épargner des courses pénibles, infructueuses, que je donne aujourd'hui mon itinéraire, c'est-à-dire la connaissance topographique de nos herborisations essentielles afin qu'ils puissent satisfaire leur goût, utiliser leur temps, et être exempts des peines que j'ai eues dans mes courses ». — Les environs de Montpellier ne produisent plus autant de plantes qu'autrefois : le bois de Grammont, l'hort de Diou, paradis des anciens botanistes ont bien perdu de leurs richesses. Les causes en sont :

- 1^o l'exploitation et le défrichement des bois ;
- 2^o l'insatiable avidité des botanistes.

Aussi à l'exemple de NISOLE, AMOREUX et GOUAN avaient-ils entrepris de repeupler la campagne par desensemencements systématiques. — Si l'étude des cryptogames avait été négligée jusqu'ici, c'est faute des ouvrages essentiels de GMELIN et de DILLENUS. GOUAN comble cette lacune dans son supplément. — A la fin de l'ouvrage se trouve une notice sur le Mont-Ventoux rédigée par GUÉRIN, avignonnais, élève national de l'Ecole de Santé de Montpellier.

L'ouvrage comprend :

- 1^o *Le supplément au Flora Monspelica* (133 pages), dont les cryptogames à eux seuls représentent une soixantaine.
- 2^o *Les herborisations* (avec une carte).
- 3^o *La notice sur le Mont-Ventoux.*
- 4^o *Les plantes semées dans les environs de Montpellier* les années 1767, 1768, 1769, 1771 et 1772.

An XII (1804). — *Traité de botanique et de matière médicale.*

Titre : Traité de botanique et de matière médicale contenant :

1^o L'explication du système de LINNÉ.

2^o Le nomenclateur botanique.

3^o L'énumération méthodique des caractères par classe, ordre, genre.

4^o L'exposition des vertus des plantes médicinales et économiques à l'usage des étudiants en médecine.

Par Antoine GOUAN, professeur de l'ancienne Université de Médecine de Montpellier, ex-professeur de botanique et de matière médicale, et professeur honoraire de l'Ecole Impériale de Médecine, correspondant de l'Institut national, associé honoraire des Académies de Florence, de Montpellier ; membre de la Société Linéenne de Londres, de Stokholm et de plusieurs Sociétés de Sciences, de Médecine et d'Agriculture.

A Montpellier de l'imprimerie de G. IZAR et A. RICARD, place des Capucins, maison d'Alco, n^o 195. An XII (1804), in 8^o, de 430 pages, avec un portrait gravé de l'auteur.

Dédicace. — « A MM. P.-J. BARTHEZ, chancelier de l'ancienne Université de Médecine de Montpellier, professeur honoraire de l'Ecole Impériale de la même ville, médecin du gouvernement, membre de la Légion d'honneur et correspondant de l'Institut national. G.-J. RENÉ, doyen et professeur de chimie de la même Université, directeur et professeur de médecine de l'Ecole Impériale. H. FOUQUET, professeur de ladite Université, ex-professeur de clinique et honoraire de l'Ecole Impériale, membre de la Légion d'honneur et correspondant de l'Institut national.

Mes chers et honorés collègues, vous qui, dès nos premières études, contractâtes avec moi une amitié dont vous n'avez cessé de me donner des preuves ; une amitié qui ne fut dirigée que par le besoin du cœur ; qu'aucune circonstance de la vie, aucune passion humaine n'ont pu troubler et dont la main du temps a respecté et resserré les nœuds ; vous avec qui j'ai supporté pendant une longue suite d'années l'honorable et pénible fardeau de l'enseignement public dans une Ecole antique dont vous avez augmenté la gloire et la célébrité ; recevez à la fin de notre carrière, le témoignage authentique d'un attachement réciproque et inviolable. A. GOUAN.

MM. RENÉ et GOUAN exercent leurs fonctions depuis 38 ans, sans interruption ».

Avertissement. — C'est un précis des vertus médicinales et économiques des plantes à l'usage des élèves de l'Ecole. Il fait la critique de l'enseignement traditionnellement associé de la botanique et de la matière médicale. Aujourd'hui la botanique est devenue davantage qu'une partie de l'art de guérir. « C'est une science exacte, très étendue, qui doit être enseignée séparément et isolée des parties de l'art de guérir ». Contre l'ancien usage prévalent les raisons tirées du climat, de la création d'une chaire destinée à la matière médicale, de l'exemple des grands hommes comme les JUSSIEU, qui n'enseignaient que la botanique. S'il est moderne dans la conception de l'enseignement de la botanique, GOUAN paraît plus traditionaliste dans le domaine de la matière médicale. « Dans l'exposition des vertus des plantes, nous devons nous en tenir au témoignage et à l'autorité des anciens, puisque c'est d'après eux, en adoptant jusqu'à un certain point leur opinion et en se conformant à ce qu'ils nous ont appris que les plus grands hommes ont eu du succès. On sera donc peu étonné de ce que je ne cite le plus souvent que des anciens auteurs... J'ai fait mention des propriétés de plusieurs plantes dont on a mal à propos abandonné l'usage, d'autant que telle espèce qui est inconnue dans un pays est employée fréquemment dans un autre. On trouvera quelques détails sur les productions économiques, vétérinaires, etc... Et pour ce qui concerne les odeurs, les saveurs dont il est fait mention dans l'introduction de la partie médicale, je ne parle que d'après les observations de ma propre expérience ». Il termine : « On doit être prévenu que c'est ici le sommaire, l'extrait des leçons que j'ai données publiquement dans le jardin pendant une longue suite d'années depuis 1766 ».

II. — OPUSCULES

An X (1802). — *Discours sur les causes du mouvement de la sève dans les plantes*, par Antoine GOUAN, président de l'Ecole de médecine, professeur de botanique et de matière médicale, associé de l'Institut national de France, associé honoraire de l'Académie de Florence, des Académies de Londres, de Stockholm, de Naples, de Bologne, de Madrid, de Montpellier, de Toulouse, des Sociétés médicales de Lyon, Toulouse, Bordeaux, Barcelone et de la Société Polytechnique de Paris.

Montpellier chez G. IZAR et A. RICARD, an X. — In-4° de 48 pages.

1812. — *Lettre de M. Gouan*, ancien professeur de botanique de l'Université de Montpellier, professeur honoraire de la Faculté de médecine de la même ville, correspondant de l'Institut de France, etc..., à M. Deleuze, en réponse à l'article *botanique* inséré dans *Le Moniteur* du 27 octobre 1811.

Montpellier, chez François BONNARICQ, plan d'Encivade, n° 209, 1812. — In-8° de 15 pages.

1812. — *Description du gingko biloba*, dit noyer du Japon, par Antoine GOUAN, professeur honoraire de la Faculté de médecine de Montpellier, correspondant de l'Institut national de France, membre de plusieurs Sociétés savantes et étrangères.

Montpellier, chez DELMAS, libraire, place St-Pierre, 1812. — In-8° de 11 pages avec une figure.

III. — MEMOIRES

Imprimés dans divers Recueils

Dans les Assemblées publiques de la Société Royale des Sciences de Montpellier :

— in Assemblée publique du 12 décembre 1772 : Projet d'un ouvrage botanique qui a pour titre : Antonii Gouan, professoris Medici Monspeliensis, observationes botanicae, in folio avec 28 estampes du même format, actuellement sous presse.

— in Assemblée publique du 28 décembre 1779 : Mémoire sur des leucomas ou taies des yeux avec aveuglement, guéris par l'application de l'huile de noix.

Dans les mémoires de l'Académie des Sciences de Paris (année 1778). — Mémoire sur la structure des organes de la génération du limaçon terrestre.

IV. — OUVRAGE ANONYME

Leçons de botanique faites au Jardin Royal de Montpellier par M. IMBERT, professeur et chancelier en l'Université de Médecine et recueillies par M. DUPUY DES ESQUILLES, maître des arts et ancien étudiant en chirurgie.

En Hollande, aux dépends des libraires, MDCCLXII, in-12°. 213 pages.

V. — MEMOIRES INEDITS

Mémoire présenté aux MM. de la Société Royale des Sciences de Montpellier, le 25 août 1757, observation d'anatomie et d'histoire naturelle sur un poisson, espèce de chien de mer, par M. GOUAN, docteur de l'Université de Montpellier, avec figure au lavis. *Archives départementales de l'Hérault. Société Royale des Sciences*, D. 164.

— Description de quelques nouvelles espèces du genre des scarabées, par M. GOUAN (lu le 7 février 1760). — *Idem.* D. 164.

— Observation sur des tubulites trouvées à Montferrier à une lieue de Montpellier, par M. GOUAN (septembre 1779). — *Idem.* D.

— Réflexion sur la dissertation de M. KLEIN intitulée de sono et au ditu piscium (9 décembre 1779). — *Idem.* D. 163.

VI. — MANUSCRITS

Nous les classerons d'après leur lieu d'origine.

1^o *Archives de la Faculté de Médecine de Montpellier.* — 1774, 9 août. Lettre de GOUAN à ses collègues (affaire paternelle), F. 59.

An XIII (1804), 2 frimaire. Lettre de GOUAN à ses collègues sur des questions bursales, F. 121.

2^o *Bibliothèque Municipale de Montpellier.* — Cours de matière médicale, par M. GOUAN, professeur royal au Ludovicee de Médecine de Montpellier (1785). Notes prises par un élève. Ms. 257.

In Recueil POITEVIN, tome V (1781), Ms n^o 53 : Semaines et plantations, etc... (1781).

3^o *Bibliothèque Universitaire de Montpellier.* — In Recueil POITEVIN, tome III (1779) :

— Observation sur des tubulites, etc..., p. 319 et 322.

— Observation sur la dissertation de M. KLEIN, p. 323 à 325.

— Mémoire sur la structure des organes de la génération du limaçon terrestre, p. 326 à 333.

— Observation sur des leucomas, etc...

4^o *Archives départementales de l'Hérault.* — Outre les quatre manuscrits signalés au paragraphe V, on trouve :

— Semaines et plantations, etc... D. 162.

— De nombreux rapports sur divers mémoires des autres membres de la Société.

— Mémoires du 19 floréal, an II, le premier relatif au Jardin de botanique, aux plantes rares du district et à la situation du district à cet égard, le deuxième relatif aux mesures les plus convenables pour la conservation des jardins de botanique et leur entretien provisoire. L. 3842.

5^o *Bibliothèque Séguier, Nîmes.* — 150 lettres de GOUAN à SÉGUIER, Ms 144.

6^o *Bibliothèque du musée Calvet, Avignon.*

— 4 lettres à CALVET (1779 et 1780) plus manuscrit du traitement des leucomas. Correspondance de CALVET, Ms 2358.

— 6 lettres à Requien (1807, 1808, 1811, 1818). Correspondants de Requien. Ms 7098-7103.

— Itinéraire que M. GOUAN a donné à un botaniste Allemand, M. ZIZ, en 1809, Ms 3121.

— 30 lettres à AUDIBERT (1807-1816) ;

plus une lettre à AMOREUX (de Paris, le 12 février 1775) ;
plus la *bombicis descriptio*.

Autographes de la collection Requien, n° 4306-4336.

7° *Bibliothèque nationale.*

— 11 lettres de GOUAN à AMOREUX fils.

9 en 1764 et 1765.

2 en 1775.

Fonds Français. Nouvelles acquisitions, Ms. 6570.

— 30 lettres de GOUAN à BOUCHET (an V, 1820).

F.F., N.A., Ms. 6572.

— 1 lettre de GOUAN à PANCIN

Pièce de vers dédiée à GOUAN.

3 lettres de GOUAN à AMOREUX père.

F.F., N.A., Ms. 6573.

8° *Muséum.*

— 85 lettres ou billets de GOUAN, presque tous à THOUIN et à LEMONNIER (14 mai 1762 à 4 mai 1814). Ms. 1887, n° 503 à 585.

— 40 lettres de GOUAN à Philippe PICOT, baron de Lapeyrouse (18 janvier 1776, 23 avril 1818). Ms. 1992, n° 423 à 462.

9° *Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Stockholm.* — Bergianska Avskriftsammlingen : 15 lettres de GOUAN à BERGIUS de 1766 à 1779. 10 lettres de BERGIUS à GOUAN.

10° *British Muséum, Blomsbury :*

— Lettres de LINNÉ à Antoine GOUAN, 1758-1771 (ADD. MSS. 22935, ff. 171117).

— Lettre de LINNÉ fils à GOUAN, 1778-1779. Brit. Mus. Add. MSS. 22935, ff. 233-238.

VII. — OUVRAGES
perdus, non retrouvés — Projets

- Thèse de baccalauréat.
 - Catalogue des insectes qui naissent dans les environs de Montpellier, en collaboration avec BATIGNE.
 - *Critica botanica* de DE SAUVAGES.
 - *Nomenclator extemporaneus*.
 - Thèse de *geraniis*.
 - Explication des planches de RICHER DE BELLEVAL.
 - Projet de Flore des Alpes.
 - *Species piscium*.
 - Second cahier d'observations et d'illustrations (peut-être un projet de flore des Pyrénées).
 - Un manuscrit sur la continuation du Pinax de BAUHIN, envoyé à ROUSSEL.
 - manuscrits des deux discours de 1769 et de 1776 ;
 - « l'écrit que GOUAN a laissé le concernant personnellement » (AMOREUX).
-

DEUXIÈME PARTIE

LES ESSAIS

Une vocation de naturaliste

Si Antoine GOUAN laisse après lui le souvenir d'un botaniste, il faut au début de sa vie lui reconnaître une vocation plus vaste, embrassant toutes les parties de l'histoire naturelle. Il naît naturaliste et les circonstances feront de lui un botaniste. Selon J. ROUBIEU, auteur d'un éloge d'Antoine GOUAN, et un des derniers disciples du maître « ses premiers goûts furent pour les plantes qu'il recherchait, qu'il examinait encore enfant » (1). De son côté, GOUAN écrivait à CALVET : « Tout cela m'intéresse peu en raison des plantes auxquelles depuis l'enfance j'ai voué la plus grande constance » (2). Il faut peut-être expliquer ce goût précoce pour la botanique par l'existence d'un jardin familial situé hors de la ville, sur le versant nord du Peyrou, un peu au-dessus du Jardin Royal, où le jeune Antoine GOUAN, ses deux frères, Jean-Baptiste et Jean-Jacques, et sa sœur Claudine, durent passer la majeure partie de leur enfance. C'est dans ce jardin qu'Antoine GOUAN viendra par la suite habiter et terminer ses jours. Ce jardin existe toujours, il est la propriété du professeur TRUC, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier. A l'âge de 11 ans, GOUAN quitte Montpellier avec ses deux frères pour aller faire ses études secondaires au célèbre collège des Jésuites de Toulouse. La vocation de naturaliste éveillée dans le jardin se manifeste toujours : « Dans les moments de récréation, il élevait des oiseaux, recueillait les insectes et cultivait des plantes » (DESGETTES) (3). Ses maîtres eurent vite fait de

(1) J. ROUBIEU. — Eloge de M. A. GOUAN.

(2) Lettres de GOUAN à CALVET. — Bibliothèque du Musée Calvet, Avignon. Correspondance de CALVET, Ms. 2.358.

(3) DESGETTES. — Article Gouan in Biographie médicale.

remarquer ses goûts. « Ceux-ci surent démêler dans ses inclinations son penchant pour observer de près les productions de la nature dans les plantes et les petits animaux ; ils prédiront avec une sorte de certitude qu'il en deviendrait un des plus assidus scrutateurs » (AMOREUX) (4). Il revint à Montpellier, en 1749, avec le diplôme de maître ès art. Le cours naturel de ses goûts allait l'orienter vers l'école de médecine. Il y était entraîné non par une vocation médicale, mais par une vocation naturaliste et l'étude de la médecine avec ses parties d'anatomie, de botanique, de matière médicale, de chimie permettait seule de la satisfaire. Mais peut-être pour entrer dans la vénérable Ecole eut-il à lutter contre le préjugé. N'oublions pas que l'office de son père avait honoré sa famille de la noblesse. « On se croirait déshonoré dans le premier état (la noblesse) de faire prendre aux cadets de maison des professions utiles qui, en leur donnant une occupation réelle, leur procureraient le moyen de gagner honorablement leur vie. C'est une erreur de préjugé qu'un président, un conseiller, un correcteur, un auditeur, un trésorier de France, même un officier du présidial crût ses enfants cadets déshonorés s'ils prenaient des professions d'avocat, de médecin, procureur, notaire, marchand et autres semblables pour lesquelles ils ont beaucoup de mépris et dont la plupart pourtant est sortie » (5). Antoine GOUAN, fils cadet d'un conseiller noble, tombait sous le coup de ce préjugé. Mais la vocation que nous avons vu se manifester dès l'enfance, se confirmer pendant l'adolescence, parla plus haut que les impératifs sociaux. Néanmoins, on devine que GOUAN s'engageait tacitement auprès des siens à la plus haute réussite dans la carrière médicale : le professorat. La situation de professeur en médecine était sensiblement égale, fors la noblesse, à celle de conseiller et à cette époque une campagne était menée pour que l'accès aux chaires de médecine conférât automatiquement la noblesse.

Au cours de ses études, il se distingue, comme il fallait s'y attendre, en anatomie et en botanique. Mais les autres branches des sciences de la nature ne lui demeurent pas étrangères. Dans les herborisations de Montpellier, il nous rappelle

(4) AMOREUX. — Notice historique sur Antoine GOUAN.

(5) Anonyme. — « Montpellier en 1768, d'après un manuscrit anonyme inédit ».

qu'il ramassa du mercure dans les fondations de l'Hôtel de Girone « avec ceux qui étudiaient la médecine avec lui ». Un de ses condisciples, Philibert COMMERSON, naturaliste forcené, allait prendre sur lui un ascendant irrésistible et l'engager plus avant que jamais dans le chemin des sciences. Au départ de COMMERSON, il se retrouve ichtyologiste et botaniste. Les insectes, d'autre part, le séduisent. A cette époque, les naturalistes ne se spécialisaient pas. Il projette d'écrire un ouvrage sur les insectes et une histoire des poissons. Au Jardin royal, qu'il fréquente avec assiduité, il a noué des relations précieuses, l'une avec le professeur de botanique François LACROIX, BOISSIER DE SAUVAGES, l'autre avec l'intendant du Languedoc, Emmanuel GUIGNARD DE SAINT-PRIEST et son fils. L'occasion se présente vers 1760 de faire parler de lui en écrivant des ouvrages de botanique. Son professeur et son mécène l'y engagent. Il n'hésite pas et le voilà botaniste. Désormais, les dés sont jetés. Il aura toutes les peines du monde à terminer son histoire des poissons. Tous ses autres ouvrages concerneront la botanique. Naturaliste par goût et plus particulièrement botaniste à cause des circonstances, il fut médecin par surcroît.

Gouan et Commerson

Nous avons assisté chez l'écolier à l'irrésistible développement d'une vocation de naturaliste. Encore reste-t-il à découvrir parmi ses condisciples et ses maîtres ceux qui contribueront à son épanouissement. Trois hommes s'imposent qui ont influencé de façon éminente le destin du jeune GOUAN. D'abord son condisciple Philibert COMMERSON, puis son maître BOISSIER DE SAUVAGES, enfin Emmanuel GUIGNARD DE SAINT-PRIEST, intendant du Languedoc, son mécène.

COMMERSON, par l'influence plus directe dont il disposait, doit venir en tête. C'est vraiment lui qui cristallise les goûts d'Antoine GOUAN. Son aîné de cinq ans, déjà dévoué corps et âme aux Sciences Naturelles pour lesquelles il néglige tous ses autres devoirs — ses études de médecine dureront cinq ans — d'un tempérament excessif qui s'impose par la violence, il avait toutes les qualités requises pour entraîner un jeune homme qui ne demandait qu'à suivre ses traces.

Il est botaniste avant tout et avec quelle passion ! Il ne se contente pas d'assister aux démonstrations de BOISSIER DE SAUVAGES ou d'herboriser au Jardin Royal. Il est vrai qu'il y recueillait sans scrupules tout ce qui lui paraissait susceptible d'enrichir son herbier et de préférence les plantes rares, les spécimens uniques, si bien que DE SAUVAGES avait dû lui en faire interdire l'accès par le jardinier Malassagne (et non Banal comme le rapporte MARTINS) (1). La proche campagne ne lui suffisait plus. Il entreprit toutes les grandes herborisations de l'Espérou, l'Hort de Dieu, la Sérane, les Capouladoux. Le jeune GOUAN, retenu par sa famille ou les molles habitudes montpelliéraines, ne l'y accompagnait pas. Il n'abordera l'Espérou que douze ans plus tard par exemple. Et au cours de

(1) Martins : Le Jardin des plantes de Montpellier.

toute une vie consacrée à l'exploration du territoire de la flore montpelliéraine, il ne parviendra pas à refaire toutes les herborisations de COMMERSON. « Le bois de Cornon s'étend au loin jusque vers Saint-Paul et je ne le connais que par le rapport avantageux que m'en avait fait COMMERSON..., je n'ai jamais eu le temps ni l'occasion de faire une herborisation dans un lieu voisin de St-Martin et de St-Loup nommé Les Arcs... COMMERSON y alla, il en apporta le *ligusticum péloponésiacum* et d'autres plantes curieuses » (Herborisations des environs de Montpellier). Ceci donne une idée de la densité des recherches de COMMERSON. La collection des autographes de Requien contient un billet écrit de l'Espérou par COMMERSON à sa logeuse que nous ne pouvons nous empêcher de citer. « Comme je vous avais dit en partant que je ne resterais ici que quatre ou cinq jours, je vous écris afin que vous ne soyez point en peine de me voir demeurer plus longtemps. J'ai perdu trois jours pendant lesquels il a fait ici un temps affreux et un froid tel que l'on était obligé de tenir le feu au foyer et au four en même temps pour échauffer la maison. S'il m'est venu quelque lettre ouvrez là pour savoir s'il y a dedans une de change. Dans ce cas, je vous donne pouvoir par celle-ci ou à quiconque il vous plaira de mener avec vous, d'en aller toucher le montant et d'en passer acquit valable comme fondée de procuration approuvant tout ce que vous ferez et priant le marchand de ne faire aucune difficulté à cet égard puisque vous êtes ma première créancière. Je compte aller demain à Meyrueis et être de retour lundi. Je suis cependant votre très humble et très obéissant serviteur. COMMERSON, étudiant en médecine, de l'Espérou, le 19 juillet 1753. Faites boire, s'il vous plaît, le porteur » (2). Les Herborisations des environs de Montpellier mentionnent une course commune de GOUAN et de COMMERSON le long de la Mosson et de ses affluents, en particulier, la rivière de Fabrègues où ils trouvèrent le *cachrys*.

Conscient de sa propre valeur, brutal, sans diplomatie et sans scrupules, COMMERSON n'allait pas tarder à se heurter contre son maître DE SAUVAGES. Nous avons vu que ses dégradations l'avaient fait chasser du Jardin du Roi. Le *méthodus foliorum* de son maître allait permettre à l'écolier de se

(2) Bibl. du Musée Calvet, Avignon Ms. Autographes de Requien 2348 à 2361.

venger avec usure. En effet, ce Méthodus, paru en 1751, contenait non seulement la très contestable méthode des feuilles, c'est-à-dire la connaissance des espèces d'après les caractères et la disposition des feuilles, mais encore les plantes de la flore de Montpellier distribuées d'après cette méthode. Et c'est là surtout que la critique de COMMERSON pouvait s'exercer. L'ayant sillonné en tous sens, il connaissait mieux que SAUVAGES l'ager monspessulanus et sa flore. Aussi la même collection d'autographes contient-elle le titre manuscrit d'un projet d'ouvrage ainsi libellé : « Philiberti COMMERSON d. M., Florilegium agri et Horti Monspelienensis in quo I. Plantae omnes indigenae ad examen revocantur. II. rariores describuntur. III. synonymia debita his adnectitur. IV. hallucinationes, errores, commenta fabulae, contumeliae coeterae-que sordes flora monspeliensi a Sauvagesis inductae sufflaminantur et laus cuique debita restituitur..., ann. 175 » (3). SAUVAGES prit très mal la chose et s'en plaignit à LINNÉ à qui il avait dédié son ouvrage. Aussi lorsque COMMERSON essaiera d'amorcer une correspondance avec le grand botaniste par un envoi de belles plantes, celui-ci averti par SAUVAGES lui répondra froidement : « Misit ad me COMMERSON centuriam plantarum exsiccatarum, absque nominibus, absque litteris ; hodie ad eum scribo et grates ago sed frigidus, caveo ab intimiori familiaritate, a te monitus » (22 août 1754) (4).

Déjà dans ce projet d'ouvrage de COMMERSON, nous pouvons voir la préfiguration des ouvrages futurs de GOUAN : Il a fait le Florilège de l'Hortus et celui de la campagne Montpelliéraine, il n'est pas jusqu'au quatrième paragraphe qu'il n'ait écrit à sa manière, car sa correspondance avec SÉGUIER nous révèle qu'il avait commis contre SAUVAGES un *Critica botanica*, malheureusement perdu. Et il entra pareillement en conflit avec SAUVAGES au sujet du Méthodus et une fois de plus le débat fut porté devant LINNÉ. Il y a presque un phénomène de mimétisme dans ce cas.

Dans un tout autre domaine également nous pouvons surprendre Antoine GOUAN en flagrante imitation de COMMERSON. C'est en ichthyologie. Tous les historiens de COMMERSON ont rapporté qu'il avait été chargé par LINNÉ de recueillir et de

(3) *Ibidem*.

(4) Lettres inédites de LINNÉ à BOISSIER DE SAUVAGES, recueillies par M. le Baron d'HOMBRES-FIRMAS.

dessiner pour la reine Christine de Suède tous les poissons de la Méditerranée. La chose s'est passée peut-être plus simplement selon GOUAN : « Il y a une douzaine d'ans que M. BALGUERIE fut chargé par quelque cour étrangère de faire pêcher dans la Méditerranée. Ce négociant chargea notre homme de cette entreprise ; celui-ci y répondit très bien, mais il garda pour lui ce que M. BALGUERIE avait ordre d'acheter pour l'étranger. Cette affaire faillit coûter cher à COMMERSON ; bref, il s'en tira... » (5). L'histoire est trop vraie psychologiquement quand on connaît le collectionneur aux mains avides qu'était COMMERSON pour ne pas être vraie tout court. Un manuscrit de COMMERSON au Museum porte ce titre : « Observationes, recognitiones, descriptiones piscium Galliae meridionalis qui nobis in conspectu vénérent ex itinere ichtyologiae causa suscepto novembri et decembri mense 1753 » (6), et par une coïncidence absolument étonnante de son côté, GOUAN déclare : « Je commençai dès 1754 par examiner les poissons décrits et gravés par le célèbre RONDELET, professeur en médecine à l'Université, me proposant principalement dans cet examen de déterminer les variétés et d'éclaircir les doutes que cet auteur a laissés. » (Histoire des poissons). Ces deux textes confrontés sont sans équivoque et l'attitude ambiguë de GOUAN lorsque plus tard, à Paris, COMMERSON manifestera quelque curiosité au sujet de ses travaux ichtyologiques, confirme bien la dette qu'il avait contractée envers lui. Enfin, dans son histoire des poissons, GOUAN rappellera une méthode tirée des branchies imaginée par COMMERSON.

Ainsi donc, il ne paraît pas paradoxal d'affirmer que c'est un condisciple de GOUAN à la personnalité extraordinaire qui fut son plus fécond initiateur. Un dernier trait, tout psychologique celui-là va dans ce sens. GOUAN gardera toute sa vie une inimitié violente pour COMMERSON, comme s'il ne lui pardonnait pas de lui avoir fait subir autrefois sa dictature intellectuelle.

(5) Lettres de GOUAN à AMOREUX. Bibl. Nationale. F. F. N. A., Ms. 6570.

(6) Museum. Ms. n° 680.

Gouan et Boissier de Sauvages

Ce paragraphe est conçu dans un esprit opposé à celui du paragraphe précédent. Dans le premier, nous avons voulu démontrer le rôle prépondérant que peut jouer un camarade de génie dans l'orientation d'une carrière. Dans celui-ci nous ne nous attarderons pas à établir l'influence du professeur sur l'élève. Notée partout, elle va de soi. Bien plus intéressantes à relever sont les résistances qu'il fait à son autorité, l'indépendance, la hardiesse pour reprendre ses propres termes qu'il affecte vis-à-vis de cette homme célèbre. L'esprit de COMMERSON, si je puis dire, n'est pas mort. Il revit chez GOUAN, et nous pourrions nous demander si notre botaniste méritait réellement les titres d'héritier spirituel, de disciple d'élection, que lui ont décerné peut-être un peu à la légère ses historio-graphes.

Dès 1755 pourtant, GOUAN était bien placé pour les mériter ; la brillante pléiade de jeunes naturalistes qu'on relevait à l'Université autour des années cinquante venait de se défaire. GÉRARD a regagné Cotignac et exerce avec son père ; COMMERSON vient de quitter Montpellier et va commencer ses errances avant le grand départ ; CUSSON, après son malheureux voyage aux Baléares et en Espagne, doit gagner sa vie à Sauve. GOUAN demeure seul à Montpellier. Il a décidé, après un coup d'essai, de renoncer à la médecine pratique et théorique pour s'adonner entièrement aux sciences naturelles. Il ne devra donc rien au BOISSIER DE SAUVAGES, prince des médecins. Il ne devra guère plus au botaniste avant 1760. C'est, en effet, l'ichtyologie et l'insectologie qu'il cultive d'abord, la botanique ne vient qu'au troisième rang. Il la pratique certes, mais mollement. Son herbier est mal tenu, ses herborisations sont nulles. Il se contente de cultiver des plantes rares dans

son jardin : c'est un curieux, un amateur, tout au plus. S'il entre à la Société Royale en 1757, c'est un travail d'ichtyologie qui décide de son admission, s'il noue des relations épistolaires avec LINNÉ, c'est à propos d'un envoi d'insectes de la province. Ses projets littéraires ne concernent pas la botanique. Ce sont un travail sur les insectes du Languedoc en collaboration avec le docteur BATIGNE et son histoire des poisons, ouvrage de Pénélope, qu'il mettra presque vingt ans à mener à bien. Leurs relations sont étroites et amicales certes, mais il n'est pas difficile de se rendre compte que BOISSIER DE SAUVAGES en entretient de plus affectueuses avec un CUSSON par exemple qui collabore à sa Nosologie, avec le docteur PECH, de Narbonne, grand botaniste, qui est son correspondant et son hôte, avec même GILIBERT, de Lyon, dont le premier geste littéraire fut de publier *les chefs-d'œuvre de M. DE SAUVAGES*. Après 1760, les circonstances ayant rabattu GOUAN sur la botanique, leurs liens se resserrèrent devant IMBERT leur commun ennemi et prirent même une allure de collaboration quand il s'agit d'écrire *L'Hortus*. GOUAN avait besoin de l'expérience de son maître et celui-ci tenait à ce que le livre paraisse.

C'est à cette occasion, puis à l'occasion du *Flora*, que GOUAN va pouvoir exercer son sens critique et vérifier les connaissances de son maître en botanique. Il ne s'en prive pas. La correspondance à SÉGUIER (1) est émaillée de ses remarques. Nous nous contenterons d'en relever quelques-unes : « Vous trouverez dans cette collection deux plantes, au n° 1 et 2, pour lesquelles nous sommes en litige avec M. DE SAUVAGES, faites-nous l'amitié de nous dire votre sentiment. Un est un gramen alopecuroïdes ; SAUVAGES prétend que c'est *l'alopecurus monspeliensis* et je prétend que Linnaeus ne l'a pas connu ou mal nommé..., le n° 2 est, selon M. DE SAUVAGES, *thioseris minima* de Linnaeus et je crois : 1° que jamais elle n'a été un thioseris ; 2° que c'est plutôt la variété pet. 8 du *leontodon hispidum* de Linnaeus. Je vous prie d'être juge entre nous deux. Je suis devenu un peu hardi au vis-à-vis de lui depuis que je l'ai convaincu que certaines plantes qu'il avait connues pendant vingt ans sous un nom n'étaient pas celles qu'il avait crues... (21 août 1761) ». « M. DE SAUVAGES a démontré

(1) Lettres de GOUAN à SÉGUIER. Bbl. Séguier, Nîmes, Ms. 144.

pendant longtemps une plante sous le nom d'*atropa physalodes* qui est un *atropa* inconnu de LINNÉ et l'*atropa physalodes* de Linnaeus il le donnait pour le *physalis angulata*, mais je lui ai fait voir les différences génériques de l'une et de l'autre (4 septembre 1761) ». « Je suis d'accord que M. DE SAUVAGES s'est trompé sur notre *seseli massiliense*. Cette plante n'a point le caractère des *aenanthès* ni par les fleurs, ni par les involucre, ni par les semences. Or, ce sont les caractères de cette classe, mais il est bon de vous avertir que M. DE SAUVAGES se fiait au tiers et au quart pour examiner les plantes qu'il n'avait pas vues et que, par conséquent, sans le vouloir, il était dans l'erreur. Je vous enverrai quelques jours mon *critica botanica* sur lui, mais que j'ai fait en ami pour mon usage et non pour un autre motif (15 octobre 1761) ». Nous arrêterons les citations là, car nous sommes arrivés à la perle. La phrase sougnée peint notre homme. Le *critica botanica* a été perdu et c'est dommage. Mais il nous est difficile de ne pas songer aux *hallucinationes, errores*, etc..., de COMMERSON. En ce siècle voltairien, l'esprit de critique était très développé et GOUAN en était imprégné. Son tempérament de polémiste s'épanouira dans un chef-d'œuvre, les admirables leçons de botanique de M. IMBERT. Mais la perfection de cet ouvrage peut faire songer à des modèles et à des essais antérieurs, le pamphlet de COMMERSON, ce *critica botanica* peuvent en tenir lieu. Mais l'admirable, le trait de caractère, c'est cet « en ami ». Car c'est là un deuxième aspect de son personnage, il griffe, mais il ne croit pas faire de victime. On dirait qu'il joue. Il faut le voir enlever de haute lutte le cours de botanique à son cher ami AMOREUX, cependant qu'il l'accable de manières charmantes.

Les relations BOISSIER DE SAUVAGES - GOUAN allaient s'aggraver à l'apparition du *Flora*. On sait l'histoire. GOUAN dans un appendice énumère 150 plantes nouvelles, trouvées par lui depuis l'*Hortus*. Beaucoup d'entre elles avaient déjà été vues par ses prédécesseurs, en particulier, par BOISSIER DE SAUVAGES qui les avait colligées dans son *methodus foliorum*. Cette désinvolture fit pousser les hauts cris au maître et à ses partisans. Écoutons les uns et les autres.

SAUVAGES s'en plaignit à LINNÉ, comme il l'avait fait pour COMMERSON. Le 3 mai 1765, celui-ci lui répondait : « Doleo magnopere quod D. GOUAN fuit contra te iniquus. Sed sapientes

botanici observabunt facile quis primun plantas inquisivit, quod non tendet in ejus gloriam» (2). PECH, de Narbonne, disciple plus fidèle parle de partir en guerre contre GOUAN : « J'avais écrit à GOUAN pour le remercier de sa *Flora*, je ne pus m'empêcher de lui témoigner combien j'étais surpris de ce qu'à votre préjudice il avait voulu se donner les gants de beaucoup de plantes de votre pays ; je lui mandais encore que ma surprise était d'autant plus grande que vous ayant cité dans son *Hortus*, il eut affecté et assez maladroitement pris soin de vous mettre à l'écart dans sa seconde édition, imaginant sans doute qu'on ne ferait point attention qu'il vous avait cité dans son premier ouvrage et que les plantes qu'il avait en vue de s'attribuer lui resteraient sans dispute : il me répond qu'il me semble que je me sois donné le mot avec vous, j'avais fait ces observations et j'en fis apercevoir M. COULAS avant que j'eusse reçu votre lettre. Il prétend qu'il a satisfait à toutes vos objections et que vous n'avez rien réclamé dans son ouvrage parce que, quoique il soit vrai que vous ayez connu et fait connaître au public les plantes de Montpellier, il est en droit de s'attribuer la découverte de celles que vous n'avez pas indiquées. Cette raison est pitoyable, votre candeur est connue de tout l'univers, personne ne vous croira en état d'annoncer des plantes que vous n'aurez pas vues, vous êtes persuadé qu'un pays n'a que ses plantes, *non omnis fert omnia tellus*, vous avez publié ce que vous avez vu et tout vous appartient, le but de vos recherches n'a jamais tendu à grossir les volumes, vous n'aviez pas besoin de trouver beaucoup des espèces, il vous était plus facile de les remplir de choses savantes utiles, curieuses et de les rendre par là toujours trop courts. Vos plaintes sont très justes. Tout ce qui est versé dans la botanique fera les réflexions que j'ai faites et découvrira l'adresse de M. GOUAN. Vous seriez bientôt publiquement vengé si d'autres occupations ne me distraient trop souvent de mon projet. Vous savez que lorsque j'étais à Montpellier, j'avais connu par *herborisations* toutes les plantes citées par MAGNOL et celles que vous aviez découvertes. Vous m'aviez proposé de faire paraître ce petit ouvrage en forme de *thèse*. Le manque de sujet qui voulut la faire imprimer fit que je laissai mes *herbationes monspelienses*. C'est une occasion

(2) Lettres inédites de LINNÉ à BOISSIER DE SAUVAGES, recueillies par M. le Baron d'HOMBRES-FIRMAS.

des plus favorables pour les faire paraître et pour donner à MAGNOL, à vous et à GOUAN ce qui est de droit et fixer d'une manière invariable et juste l'époque de la découverte. Je parcours votre *Flora*. Je réduis vos plantes à celles de Linnaeus pour être plus court et ne voulant me servir que du nom générique suivi du trivial. Je me dépêcherai autant qu'il sera possible... » (26 mars 1765) (3). La parole est maintenant à l'accusé : « Vous avez dû voir à la fin du *Flora* un appendice qui contient les espèces que j'ai trouvées ici depuis 1762. A ce sujet, mon ami SAUVAGES est venu me faire une querelle, en disant qu'il en avait vu plusieurs et que mes ennemis seraient portés à croire que je lui avais voulu faire un vol. Troisièmement que ces espèces étaient insérées dans un *flora monspeliensis Linnaei 6 vol. Amaenit.* et qu'il ne les tenait que de lui. Voici comment je lui ai répondu :

1° Dans ce livre je n'ai cité presque que MAGNOL pour éclaircir les endroits douteux.

2° A toutes les espèces que MAGNOL n'a pas vues ici, j'ai mis différents synonymes et les vôtres ne sont pas oubliés.

3° Dans *l'Hortus*, j'ai affecté de parler de vous et de mes amis et dans la préface de ce second livre, j'explique que j'ai principalement eu les yeux sur MAGNOL, *ad dilucidationem*.

4° Vous m'avez dit que vous aviez désavoué publiquement et privatim, per scripta, le livre qui est sous votre nom à cause de nombre de fautes, ergo, j'aurais cru faire tort à un de mes amis que de le citer à des plantes auxquelles il aurait fallu ajouter une note fâcheuse...

5° Que Linnaeus dit bien partout que vous lui avez envoyé beaucoup de plantes qui avaient échappé à MAGNOL, mais il n'a pas noté celles qui vous étaient propres ni par des chiffres, astérisques, etc...

6° J'avoue que depuis votre reproche, j'ai vu que plusieurs étaient réellement dans votre méthode des feuilles, mais que vous y avez une foule d'espèces exotiques et que n'ayant pas cité les lieux où vous aviez trouvé les autres que vous réclamez aujourd'hui, je ne pouvais deviner si réellement vous les aviez vues ici avant moi « nec constat in actis academicis

(3) Lettre de PECH à BOISSIER DE SAUVAGES. Bibl. Nationale, F. F. N. A., n° 6573.

ipsas Sauvagesis innotuisse » et par conséquent moi et tout l'univers n'auraient jamais pensé qu'elles se trouvaient ici. J'avoue pourtant que si votre livre intitulé *méthode des feuilles ou flora monspeliensis* n'avait pas été lardé de beaucoup d'exotiques, vous auriez raison aujourd'hui de réclamer les autres, ergo ou vous avez voulu grossir aux yeux du public vos découvertes et le livre ou vous avez abusé du titre. Mais on aurait toujours à vous reprocher de n'avoir pas spécifié le lieu où vous les avez trouvées, ce que j'ai fait.

Ces petites altercations se sont passées *amicalement* et je lui ai dit que puisqu'il savait que je travaillais à cet ouvrage, il devait faire part à l'Académie de ses découvertes ou m'exhiber ses manuscrits, pour lors j'aurais cité SAUVAGES *acta academica* ou *herbarium*, pour faire voir au public que je suis de bonne foi. Cela fait voir qu'il faut toujours se presser de dire le peu qu'on a découvert. Tu judex inter amicos et vous avouerez que j'ai raison d'autant mieux que j'ai dit de lui, dans *l'Hortus*, tout ce que l'amitié et la vérité me forçaient à dire de lui et que le plan de synonymie du *flora* est différent de celui de *l'Hortus...* » (12 février 1765) (4). Dans cette justification qui nous restitue presque le ton du dialogue, il est une phrase qui mérite d'être soulignée : « Ces petites altercations se sont passées amicalement ». Elle répond à cet étonnant « en ami » souligné plus haut.

De perfidie en amitié, d'amitié en perfidie, nous avons mené GOUAN et BOISSIER DE SAUVAGES à l'extrême pointe de leurs relations. Deux ans après, exactement en février, BOISSIER DE SAUVAGES décédait et GOUAN lui succédait. Il est peut-être permis de penser qu'il avait moins de droit à cette chaire que CUSSON, victime d'un concours systématiquement faussé. Ce dernier, outre l'amitié plus profonde qui le liait au disparu et son titre d'ancien collaborateur de la Nosologie, était plus qualifié par ses connaissances multiples embrassant la médecine et les sciences naturelles à succéder à un savant d'un génie si varié.

(4) Lettres de GOUAN à SÉGUIER. *Ibid.*

Gouan et Imbert

Notre propos est d'évoquer maintenant les phases principales du duel que vont se livrer de 1759 à 1765, le jeune et maigre GOUAN et « l'ample et rubicond » chancelier IMBERT.

Ce sont l'un et l'autre des combattants de grande classe. La lutte est plaisante et vivement menée de part et d'autre. Chacun marque des points à son tour. Finalement GOUAN l'emporte sur le chancelier affaibli par la maladie et que sollicitent d'autres soucis.

Avant 1759, l'Université de Médecine offrait de piètres débouchés aux médecins botanistes. La fonction de professeur de botanique et d'intendant-directeur du Jardin des Plantes était, en effet, liée au poste de chancelier de l'Université. Cette situation de fait et non de droit était consécutive à des abus perpétrés par le premier CHICOYNEAU. Après avoir violemment réagi, les professeurs en avaient pris leur parti et depuis, près de 100 ans, les CHICOYNEAU, de père en fils, régentaient l'Université et la botanique. Mais la dynastie donnait des signes de décrépitude. L'avant-dernier titulaire Aymé-François CHICOYNEAU ou CHICOYNEAU III mourait tuberculeux, en 1740, âgé d'une quarantaine d'années à peine. Il laissait un fils âgé de trois ans, auquel son grand-père encore vivant et premier médecin du roi fit obtenir la survivance. De 1740 à 1758, le cours de botanique et la direction du Jardin des Plantes furent d'abord assurés simultanément par BOISSIER DE SAUVAGES et FITZ-GÉRALD, puis par BOISSIER DE SAUVAGES seul, après la mort de son collaborateur. L'administration des fonds du jardin fut confiée par lettre patente de 1753 à l'Intendant de Languedoc Jean-Emmanuel GUIGNARD DE SAINT-PRIEST. Cette dernière clause allait avoir d'énormes répercussions sur la carrière de GOUAN. Celui-ci, en effet, sut très habilement

se ménager l'amitié et la faveur de cet important personnage et de son fils qui lui était associé dans son administration. Nous le verrons disposer dans sa lutte contre IMBERT de cette puissante alliance. Cependant le jeune Jean-François CHICOYNEAU grandissait, faisait ses études de médecine à Paris, apprenait la botanique avec Bernard DE JUSSIEU et était reçu docteur de Montpellier, en 1758. Le 20 octobre de la même année, il était installé solennellement comme chancelier, présidait aux travaux académiques de l'année scolaire 58-59, menait à bien ses deux cours d'anatomie en hiver et de botanique en été et mourait subitement à l'âge de 22 ans. Avec lui s'éteignait la dynastie des CHICOYNEAU.

La place jusqu'ici inaccessible de chancelier retombait dans le domaine public. Tous les professeurs la briguaient, mais comme c'était la faveur du premier médecin qui décidait en dernier ressort et que le premier médecin SÉNAC comptait son gendre IMBERT parmi les professeurs, le choix royal ne pouvait faire de doute. IMBERT n'était pas en odeur de sainteté parmi ses confrères. Parvenu au professorat par le jeu des survivances et non celui du concours (encore que ce fut très fréquent), cette deuxième faveur déchaina contre lui et sa famille tout le corps professoral. Écoutons d'abord les contemporains en leur laissant comme il convient la responsabilité posthume de leurs opinions. FOUQUET, futur professeur de clinique médicale rappelait encore à DESGENETTES, en 1789, la honteuse cupidité de SÉNAC (1). De son côté, LE NAIN, maître des requêtes, campait pour Henri HAGUENOT, le doyen de l'Université, le vigoureux portrait suivant : « Je ne suis point étonné, Monsieur, des mécontentements que vous donne IMBERT. Vous n'êtes pas encore au bout et vous approuverez de plus en plus combien il est fâcheux que ce vil reptile se soit glissé dans votre corps ; je vous proteste que bien loin d'avoir contribué en rien à sa fortune, je le connais depuis longtemps pour l'âme la plus basse et la plus fausse, pour l'escroc coupable des plus lâches infamies, enfin pour trancher le mot, pour un coquin dans toutes les formes. C'est l'être de l'univers que j'ai dans la plus grande exécution, retenez bien ce portrait, il est d'après nature et vous ne le trouverez chargé en rien... » (8 juin 1751)

(1) Extrait dactylographié des mémoires de R. D. G. (DESGENETTES).
Bibl. municipale, Montpellier.

(2). La dame SÉNAC-IMBERT n'était pas mieux traitée : « Vous vous êtes étonné avec raison, Monsieur, de la fortune d'IMBERT, mais vous savez sans doute aussi ce que c'est que la dame. La femme est digne du mari, c'est tout dire en un mot... » (8 juin 1753)

(3). Par dessus le marché, la dame ridicoculisait son mari, si l'on en croit le couplet tiré d'une pièce satirique : « Vers contre les MM. les professeurs en médecine ». « Plus bête qu'un dindon en cage — D'abord paraît le chancelier — qu'il vive en paix du cocuage : — un chacun vit de son métier, etc... » (4). On nous accusera peut-être de donner une trop large place à une satire aussi gratuite. C'est pourtant rester fidèle à l'esprit d'Antoine GOUAN qui allait, de son côté, porter la plus rude estocade à la réputation du chancelier. Nous-mêmes ne souscrivons pas aussi complètement aux jugements trop partiiaux des contemporains. IMBERT, et c'est le mérite de Louis THOMAS de l'avoir mis en évidence (5), s'il ne fut pas un savant ni même un professeur illustre, fut un bon administrateur. Il gouverna sagement l'Université dans une des périodes les plus troublées de son histoire et sut toujours tenir la balance égale entre les partis qui la déchiraient. Il y a, d'autre part, chez lui un tempérament de lutteur qui force l'admiration. N'oublions pas que sa lutte avec GOUAN n'avait pas trouvé un terme, qu'il en entreprenait une autre bien plus rude avec Paul-Joseph BARTHEZ, son survivancier.

Si les CHICOYNEAU n'ont pas illustré la botanique, ils lui fournirent cependant d'honorables professeurs. Car, au cours de leurs études, en prévision de la haute place qu'ils étaient appelés à remplir, on leur faisait perfectionner tout spécialement les parties qu'ils enseigneraient. C'est ainsi que nous avons vu le quatrième CHICOYNEAU apprendre la botanique sous Bernard DE JUSSIEU, ce qui avait fait murmurer le chauvinisme montpelliérain, partisan de BOISSIER DE SAUVAGES. IMBERT, au contraire, chancelier à l'improviste, ne s'était pas préparé

(2) et (3) Archives départementales de l'Hérault. Archives des Hospices de Montpellier. Correspondance d'Haguenot, B. 87.

Lettres citées par IRISOU (les portefeuilles du Professeur Haguenot) et par LEENHARDT (Montpelliérains, médecins des rois).

(4) Bibliothèque municipale, Montpellier, Ms. 283.

(5) L. J. THOMAS. — La vie universitaire à Montpellier au XVIII^e siècle.

à l'avance aux doubles fonctions du Cancelariat. Il connaissait à peu près l'anatomie comme tous les docteurs de son temps et la physiologie, mais il ignorait tout de la botanique et n'avait pas la prodigieuse facilité de BARTHEZ qui, nommé son survivancier en 1773, apprit tout seul cette science en deux mois. Aussi parut-il vraisemblable qu'il chargerait, comme il en avait le droit, quelque jeune docteur botaniste de faire la démonstration des plantes à sa place. Entre tous les remplaçants possible au premier rang venait GOUAN que sa position auprès de SAUVAGES et des MM. DE SAINT-PRIEST désignait presque d'office au chancelier. Il y eut entre eux des conversations dès 1759... « Ce dernier (IMBERT) n'a encore rien décidé pour la botanique. Je vous dirai sous le secret qu'il m'a parlé à ce sujet, soupçonnant bien que la première année je n'exigerai aucun honoraire, mais vu quelques petites demandes que je lui ai faites, nous ne sommes pas encore d'accord ; le rôle est avantageux et je ne veux point m'exposer une année sans savoir à quoi m'en tenir pour les autres. Il s'imagine que c'est une affaire de mémoire, mais au Jardin du Roi, un après-dîner, je lui fis le plan des leçons et vous pensez bien que je lui rendis la besogne aussi difficile que longue et lui fis apercevoir que de six ans, il ne serait pas en état de connaître les plantes qu'on lui présenterait. Il s'imagine en apprenant par cœur sur un catalogue qu'il pourra faire la démonstration cette année, mais il voit cela de loin, mais au mois de mai, il sera bien embarrassé et c'est là que je l'attends... » (6). Les exigences financières ou autres de GOUAN, l'avarice ou la méfiance du chancelier craignant d'introduire un dangereux rival dans la place firent échouer les pourparlers. Le chancelier préféra se mettre à l'école du jardinier qui était encore Malassagne. Les leçons de celui-ci, moins perfides que celles de GOUAN, le remplirent de douces illusions sur ses compétences botaniques. Bref, au printemps 1760, le chancelier vient habiter au Jardin du Roi. Cependant que sa femme médite de créer un verger dans le Jardin de la Reine, IMBERT se prépare à affronter les étudiants : « Je suis fort aise que vous vous trouviez bien au Jardin du Roi et ne doute pas que vous vous acquittiez à merveille de la démonstration des plantes quand il en sera

(6) Lettres de GOUAN à AMOREUX père. Bibl. Nat., F. F. N. A., Ms. 6573.

temps » (7), lui écrit de Paris l'intendant de Languedoc, non sans ironie, les DE SAINT-PRIEST informés par GOUAN ne laissant pas d'être au fait de l'exacte science du chancelier. Ce premier cours tint tout ce qu'on était en droit de craindre : Il fut catastrophique.

En dépit de ces résultats, IMBERT réitérera l'année suivante ; il venait de s'assurer un allié précieux dans la personne de Guillaume Banal, le nouveau jardinier qui remplace Malasagne, chassé du jardin pour divers motifs, entre autres coups et blessures contre Coulomb, le cousin du Chancelier, vol caractérisé et même remariage jugé indécent par la disproportion des âges. Banal père était un jardinier-botaniste d'un grand savoir botanique « homme très capable et reconnu pour le meilleur botaniste de ce pays-ci » (8) selon IMBERT, ce qui n'était pas tout à fait l'avis de GOUAN : « Vous savez que Banal ne connaît point le quart des plantes de notre botanicum », écrira-t-il à SÉGUIER (28 février 1764). Banal avait été autrefois jardinier royal, sous le troisième CHICOYNEAU, mais une malheureuse affaire de marchandises prohibées entreposées au Jardin du Roi, l'en avait fait renvoyer en 1740. Il n'avait pas renoncé à y revenir pendant ces trente années d'exil, aussi la reconnaissance allait-elle en faire un second diligent auquel le chancelier serait redevable du plus clair de sa science. Si GOUAN avait espéré qu'un essai malheureux dégouterait le chancelier de la botanique, il dut déchanter. IMBERT, fort des compétences de Banal, parut plus décidé que jamais à l'enseigner. Ce fut donc au seuil de l'année 1761, quand les preuves de l'entêtement d'IMBERT furent administrées, qu'il décida de passer à l'offensive.

*
**

Si nous voulons déterminer les éléments d'une cabale contre le chancelier, il faut d'abord les chercher dans les foyers d'enseignement parallèle qui se sont organisés pour pallier à la carence du cours officiel. Nous en discernons trois que nous trouverons toujours en lutte contre le chancelier ; ce sont, dans l'ordre d'agressivité croissante, celui de BOISSIER DE SAUVAGES, celui de CUSSON et celui de GOUAN.

(7) Archives Faculté de médecine, Montpellier, Q. 6.

(8) Archives Faculté de médecine, Montpellier, D. 78.

GILIBERT, dans la préface de ses *Exercitia Phytologica*, nous parle d'un cours privé de SAUVAGES, en 1761 : « Immortalis nominis Sauvagesius, in hac alma universitate tanquam acutus Botanicus ubique celebratur ; magna mea felicitate, anno 1761, elementa Botanices in privato collegio curiosis alumnis concessit. Hae occasione potitus, ab ore tanti magistri nodos omnes Philosophiae Botanicae principis botanicorum Linnaei, summa facundia enodatos obtinui ; vivas fere omnes plantas aut dessicatas tractus monspeliensis prima vice sub oculis attentis habui. Has omnes Sauvagesius rigoroze demonstravit characteribus essentialibus tum genericis tum specificis facillima methodo enucleatis ». Ce cours paraît avoir été très complet, à la fois théorique et pratique.

Un second foyer d'enseignement botanique se trouve à la pension CUSSON. AMOREUX, qui fut un des pensionnaires commensaux du gros botaniste, nous en a gardé le souvenir dans ses *mémoires* : « Je ne pus suivre en même temps tous les cours, mais je trouvais un grand avantage dans l'instruction familière et les répétitions que nous faisaient CUSSON par manière de conversation pendant et après les repas, nous proposant même, à tour de rôle, des sujets à discuter sous forme de thèse. Nous étions six pensionnaires qu'il piquait d'émulation... M. IMBERT commençait en ce temps là son premier cours de botanique et le fit comme il put ou comme il sut ; mais M. CUSSON, qui était véritablement botaniste, nous réparait ce déficit. Il nous inculqua comme je l'ai dit la philosophie botanique de LINNÉ et ces principes solides ne se sont jamais effacés de ma mémoire. Ils me donnèrent la clef de la science que j'ai toujours cultivée par goût... » (9). Nous n'insisterons pas sur le charme de cet enseignement que la gaieté légendaire de CUSSON et l'euphorie de la table devaient encore animer. Son efficacité est incontestable puisque AMOREUX, CLAPIERS de Grenoble, PANCIN de l'Isle, près d'Avignon, qui furent ses pensionnaires, se sont faits un nom dans la botanique. Mais c'était un enseignement sédentaire. Et l'obésité de CUSSON lui interdisait les courses à la campagne.

Aussi, de tous ces enseignements privés, c'est encore celui de GOUAN qui reste le plus efficace et le plus couru. Celui-là n'est pas un enseignement de cabinet, il se fait tout à la

(9) et (10) Mémoires d'AMOREUX. Bibl. Musée Calvet, Avignon.

campagne, supériorité inégalable sur les cours du vieux SAUVAGES ou de CUSSON l'impotent. GOUAN est maigre, actif, marcheur infatigable. Sa gaieté plus piquante peut-être que celle de CUSSON et sa jeunesse qui facilite la liaison avec les élèves lui gagnent de nombreux amateurs. Il fait figure de chef des jeunes botanistes montpelliérains. AMOREUX s'est lié tout particulièrement avec lui : « Cependant je me liais plus étroitement avec M. GOUAN, simple docteur et le plus jeune de tous ceux à qui j'avais été présenté. Nous fîmes bien des excursions botaniques ensemble, mon attachement pour lui était sincère, j'avais besoin de recevoir de lui l'instruction quoique M. CUSSON dont j'étais pensionnaire commensal nous initiât dans les principes de la philosophie botanique de LINNÉ » (10) et un peu plus loin : « J'allais en même temps faire des herborisations fréquentes avec M. GOUAN, nous étions très liés ensemble ; d'autres botanophiles suivaient aussi M. GOUAN travaillant alors à son *Hortus mospeliensis* quoiqu'il ne tint point par l'enseignement au Jardin des Plantes ; bien loin de là, M. IMBERT le redoutait et lui jalousait M. IMBERT... ». GILIBERT également s'enorgueillit d'avoir compté parmi les premiers disciples de GOUAN : « Sequenti anno 1762, celeberrimus Gouan, tunc florens aetate et ardore famae propulsus, excursiones botanicas circa Mospeliensium proposuit, quas toto vernali tempore et aestivali prosecutus est. Ex primis in omnibus fidelis comes summum virum in campis sub dio repertas plantas rigoroze juxta leges artis demonstrantem audiui ». Écoutons encore l'opinion d'un autre élève, un certain MASSIÉ, qui écrivait de Paris, le 24 juin 1763, à son camarade AMOREUX cette lettre qui montre que Montpellier n'était pas seule à avoir l'apanage d'un cours officiel détestable : « On a commencé ici le cours de botanique depuis quelques jours, je ne saurais mieux vous faire sentir ce qu'est ce cours qu'en vous le comparant à ceux que fait à Montpellier l'illustre M. IMBERT ; on démontre ici plus de plantes et le Jardin du Roi est entretenu plus royalement. Mais je ne puis m'empêcher de jeter un coup d'œil d'envie sur votre sort ; vous suivez sans doute M. GOUAN, je regrette beaucoup ses leçons et s'il m'était permis d'en profiter, vous me verriez quitter Paris pour ce séjour dont on se plaint souvent mal à propos. On ne sent, cher ami, le prix des

pertes que quand on les a faites...» (11). Mais GOUAN est récompensé de ses efforts. Les élèves qui l'entourent sont d'une rare qualité. Il prendra soin de nous donner le nom de ceux qui l'aidèrent dans le proemium du *flora*. « Superest ut publice testemur quantum in inquirendis plantis nobiscum insudaverint honestissimi et indefessi viri Amoureux, Lafosse, Clapiers, Arnaud, Vicari, Bonotti, Giraud, olim medicinae studiosi, nunc vero doctores, diu botanicorum laborum participes qui montes, fluvia, praecipitiaque spreverunt ». Parmi eux, LAFOSSE s'illustra à propos de l'affaire Calas et fut l'hôte de Voltaire, CLAPIERS mérita d'être comparé à COMMERSON par son ardeur botanique, VICARI fut professeur de botanique avec PANCIN à la Faculté de médecine d'Avignon, GILBERT, de son côté, fut professeur de botanique à Lyon et à l'Université de Grodno, en Lithuanie et restera toute sa vie l'ami fidèle de GOUAN. Ainsi GOUAN avait démontré qu'il réussissait parfaitement dans l'enseignement de la botanique. Il ne lui restait plus qu'à donner un tour plus officiel à ses revendications en obtenant la consécration littéraire. L'Hortus allait lui en fournir l'occasion.

*
**

Forts du concours des élèves et de la scandaleuse faiblesse du cours d'IMBERT, les vrais botanistes veulent obliger IMBERT à abandonner la démonstration des plantes et à désigner un professeur suppléant. C'est GOUAN qui mène l'attaque. La protection de l'intendant lui assure l'impunité. C'est, en effet, M. DE SAINT-PRIEST qui continue d'administrer les finances du Jardin du Roi et le chancelier doit lui rendre des comptes. IMBERT souffre impatiemment cette limitation de ses pouvoirs. Les points de friction sont fréquents entre les deux hommes. La cabale contre IMBERT s'organise. Elle est patronnée par les DE SAINT-PRIEST, encouragée par BOISSIER DE SAUVAGES. GOUAN épaulé par ses camarades CUSSON et BATIGNE est l'homme de choc. La première machine de guerre qu'elle met sur pied, c'est l'Hortus. Le rôle de l'Hortus est de mettre en évidence la compétence d'un GOUAN, simple docteur et l'incapacité du titulaire de la chaire. Et, par conséquent, de forcer la main

(11) Lettre de MASSIÉ à AMOUREUX. Bibl. Nat. F.F.N.A. Ms.
6.571.

au chancelier. Mais alors se pose un problème de droit : comme le fait remarquer AMOREUX, GOUAN n'avait pas le droit de faire paraître le catalogue du Jardin de Montpellier puisqu'il n'y détient aucun poste officiel. Mais le problème est habilement tourné. Il n'est pas question évidemment de demander l'autorisation au chancelier qui la refuserait, mais l'intendant du Languedoc puisqu'il administre les fonds du jardin, n'est-il pas lui aussi, en quelque manière, l'intendant du Jardin, son « praefectus vigilantissimus » comme le nomme GOUAN dans sa dédicace ? C'est lui qui donnera non seulement la permission, mais l'ordre d'écrire l'ouvrage, secrètement, cela va de soi, pour mieux jouer l'infortuné IMBERT. GOUAN dut commencer à écrire son livre au printemps de 1761. Nous avons un moyen précieux pour l'assurer. Il est, en effet, curieux de noter que la correspondance brillamment amorcée avec SÉGUIER, en 1760, tourne court dès la troisième lettre. Après un hiatus d'un an, les relations reprennent le 10 août 1761 par ces mots : « Je ne m'excuserai pas sur mon silence, il a été trop considérable. Cependant, depuis longtemps, j'aurais eu l'honneur de vous donner quelques signes de vie, si je ne m'étais proposé de rentrer en grâce avec vous et de mériter l'honneur de votre correspondance, par un petit envoi de plantes étrangères »... Un peu plus loin, GOUAN annonce son nouveau travail : « J'ai été obligé d'interrompre mes recherches sur l'ichthyologie pour travailler au petit ouvrage botanique dont on m'a chargé très mal à propos. Je suis persuadé que vous ne me refuserez pas les petits secours dont je pourrai avoir besoin parce qu'il faudra que j'envoie vraisemblablement des échantillons bien conservés de chaque plante étrangère au Seigneur, à qui je le dédierai. Mais c'est encore un secret pour quelques mois ». S'il renoue avec SÉGUIER, c'est qu'il a besoin de lui pour mener à bien sa nouvelle tâche, comme il a besoin de BOISSIER DE SAUVAGES. La responsabilité de l'intendant est encore plus patente dans la lettre du 12 octobre 1761 : « J'ai été obligé d'interrompre mon ouvrage sur les poissons pour travailler à un Hortus monspeliensis, on a fort mal choisi son homme, cependant, je n'ai pas pu reculer aux ordres que j'ai reçus »...

Pour rédiger son ouvrage, il lui faut travailler sur place au Jardin du Roi. Il doit donc garder de bonnes relations apparentes avec le chancelier. Nous trouvons deux échos sur la

nature de ces rapports dans la correspondance avec SÉGUIER et BAUX : « Dès votre lettre reçue, je me suis transporté chez M. IMBERT pour lui rappeler les promesses qu'il vous avait faites. Voici sa réponse : il m'a chargé d'avoir l'honneur d'établir entre vous et le Jardin du Roi un commerce botanique et quoiqu'il nous convienne peu de faire des conditions à des personnages comme vous et M. BAUX, cependant je pense que vous acquiescerez aux suivantes :

1^o J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un catalogue des plantes complet et vous demanderez hardiment plantes ou graines enfin tout ce qui vous conviendra et à lettre vue nous vous ferons l'envoi que vous aurez fait l'honneur de nous demander.

2^o Vous nous rendrez un bien grand service de nous envoyer des plantes grasses, nous sommes bien pauvres et afin que vous ne fassiez pas un envoi infructueux ou superflu, voici la liste de nos tristes restes... Voilà l'état de nos misères... ». Cette façon de manier le *nous* en parlant du Jardin du Roi paraît montrer que GOUAN y a non seulement ses entrées, mais ses coudées franches et qu'il bénéficie de la confiance entière d'IMBERT. Le second écho datant du 14 septembre 1761 est un peu différent. « Banal porté de meilleure volonté du monde n'a pu trouver le vase des antholyza ; ils sont, lui et son maître, trop grands botanistes pour numérotter les vases et par là sont embarrassés pour savoir où est telle ou telle espèce, à moins qu'elle n'ait des jets, aussi lorsqu'elle paraîtra de terre vous l'aurez tout de suite, s'ils m'eussent laissé fouiller je n'eusse pas été embarrassé de la trouver ». Commencerait-on à se défier de lui, le chancelier soupçonne-t-il quelque chose ? A-t-il remarqué qu'il prenait des notes et s'intéressait décidément par trop à la botanique pour un homme en train d'écrire une histoire de poissons ? En fait, GOUAN paraît avoir eu tout loisir d'achever tranquillement son Hortus et le chancelier a bien mérité le compliment ironique du proemium : « *Memorietiam animo prosequar Imberti, universitatis monspeliacae cancellarii amplissimi, humanitatem quo annuente plantas in Horto Regio hospites nulla hora, nullo tempore examinare non licuit* ». Cet éloge n'était pas de nature à calmer la colère d'IMBERT, ni les allusions un peu trop répétées à une Flore morte ou mourante par sa faute, en particulier, celle faite brutalement par les docteurs ordinaires, CHAPTAL, CUSSON,

GOUTAUDIER et RENÉ : (GOUAN) « frugem botanicam medicinae studiosis ab aliquot annis denegatam laute porrigit et floram nostratam squalidam, marcescentem, intermortuam imminenti Letho eripit ».

*
**

La parution de l'Hortus fut suivie d'une manœuvre à l'Université. Les étudiants en médecine firent une députation à M. DE SAINT-PRIEST « à l'effet d'obtenir de lui une personne capable de leur expliquer un livre de botanique qui venait de paraître ». Ce livre et cette personne sont connus comme le souligne un certain DUPUY DES ESQUILLES avec qui nous allons bientôt faire plus ample connaissance : « Ce livre qu'on affecte de ne point nommer est l'Hortus Régius de M. GOUAN. Je confesse qu'il a grandement besoin d'explications. Mais j'aime à voir que d'un côté on suspecte la suffisance de M. IMBERT pour expliquer un ouvrage aussi médiocre et que de l'autre on s'adresse pour le remplacer à l'homme du monde qui connaît le mieux ce qu'il vaut ». La délégation frappait à la bonne porte. Nous ne connaissons pas le nom de ceux qui la composaient, mais ils devaient s'être recrutés parmi les élèves de GOUAN et de CUSSON. Il y avait déjà eu une manœuvre similaire en 1761 sous les espèces d'une lettre trouvée dans le Conclave et que les étudiants en médecine avaient adressée à MM. les professeurs. DUPUY DES ESQUILLES nous en a conservé le texte : « Messieurs, personne n'ignore que le brevet ne mit jamais en état de remplir dignement la place qu'il confère. Nous devons donc nous attendre et nous l'avons fait que le premier cours de M. IMBERT serait faible, peu instructif, mauvais. Nous avons cependant souffert qu'il le fit dans l'espérance que par son application il s'efforcerait de nous le faire oublier la seconde année. *Probavimus sub spe futuri studii*. Nous voyons avec douleur que nous avons été trompés dans notre attente et que le second cours que M. IMBERT fait actuellement est aussi mauvais que le premier. Ce qui nous oblige, Messieurs, d'avoir recours à vous pour vous prier de vouloir bien nommer une personne capable. Nous sommes avec respect, etc... ». Cette lettre impertinente se doublait, car tout se faisait spirituellement à cette époque, d'un trait heureux. C'était, en effet, IMBERT qui avait imaginé de graduer

la réception des candidats. Au lieu de recevoir purement et simplement comme autrefois, on recevait les bacheliers particulièrement faibles *sub spe futuri studii*.

Mais le chancelier préparait sa parade. Il commençait par rédiger un règlement sur l'enseignement de la botanique qui fut affiché « tant aux portes extérieures dudit Jardin et de la Faculté et partout où besoin sera » (le 30 avril 1762) (12). Dans ce règlement, l'innovation importante était que le jardinier en chef du Jardin Royal ferait fonction de sous-démonstrateur, participerait à l'enseignement en tant que répétiteur et dirigerait les herborisations du mercredi à la campagne. Ce rôle était précisément celui auquel GOUAN aspirait. Cette habile décision l'éliminait sans retour. Cette élévation de BANAL fit murmurer et GOUAN, par le truchement des DE SAINT-PRIEST, décida de se plaindre en haut-lieu. Le chancelier eut vent de la chose et nous le voyons prendre les devant par la lettre suivante adressée au vice-chancelier, M. DE LAMOIGNON : « Monseigneur, il m'est revenu qu'un jeune docteur de cette ville se proposait de faire représenter à votre grandeur qu'il serait utile d'établir dans le Jardin Royal de Montpellier, une place de démonstrateur de botanique et d'obliger celui qui en serait pourvu d'aller faire des courses à la campagne, afin d'y ramasser des plantes pour ledit Jardin. Dans le doute, si le projet arrivera jusqu'à vous, Monseigneur, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en prévenir votre Grandeur et de prendre la liberté de lui mettre sous les yeux quelques réflexions.

La première que je présente c'est que par ma place de professeur de botanique, je suis obligé d'enseigner aux étudiants de l'Université les plantes et leurs vertus, ce que je fais avec toute l'application dont je suis capable et que ce serait pour moi un tort marqué si quelqu'un allait être chargé de cette fonction que le roi a bien voulu me confier.

Une seconde réflexion qui paraîtrait d'abord favoriser le projet dont il est question c'est que dans le jardin médical de Paris, il y a, outre le professeur de botanique, un démonstrateur qui fait la répétition des plantes que le professeur a démontrées et qui mène les étudiants à la campagne une fois la semaine pour y voir les plantes. C'est pour suivre un si bon exemple que dans le règlement que je viens de faire et que

(12) Archives Faculté de médecine, Montpellier, 9.9.

j'ai eu l'honneur d'adresser en dernier lieu à votre Grandeur, il est porté que le jardinier en chef du Jardin Royal de Montpellier, homme très capable et reconnu comme le meilleur botaniste de ce pays-ci, fera aux étudiants, après chaque leçon, une répétition des plantes que je leur aurai démontrées et qu'il sera exact à les mener à la campagne chaque mercredi pour y herboriser. Voilà donc le Jardin Royal de Montpellier monté en professeur et sous-démonstrateur comme l'est celui de Paris, avec cette différence qu'en chargeant le jardinier en chef des fonctions de sous-démonstrateur qu'il remplit à la satisfaction de tous les étudiants, j'épargne au roi les gages d'une place dont l'établissement serait on ne peut pas plus inutile.

Quant aux voyages pour ramasser les plantes afin d'en peupler de plus en plus le Jardin, j'envoyais l'année dernière sur la montagne de l'Espérou mon jardinier en chef et il en rapporta de très belles plantes. Je le ferai courir de même chaque année, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre... Il suit aussi de ce détail que non seulement il n'est pas nécessaire, mais qu'il serait même nuisible de faire dans le Jardin du Roi de Montpellier quelque nouvel établissement qui n'aboutirait qu'à y jeter le désordre et la confusion. Par l'observation des seuls articles du règlement, l'instruction pour la botanique sera à Montpellier aussi complète qu'elle puisse l'être dans aucun autre endroit de l'Europe » (7 mai 1762) (13). L'argument financier est toujours agréable aux hommes de Gouvernement. M. DE LAMOIGNON répondit de Versailles, le 9 mai 1762 : « Je n'ai reçu jusqu'à présent aucun mémoire tendant à établir dans le Jardin du Roi de Montpellier une place de démonstrateur de botanique comme vous me le mandez par votre lettre du 7 de ce mois. Lorsque j'en recevrai, je ne déciderai rien sans vous l'avoir communiqué auparavant et sans vous avoir demandé l'avis de la Faculté » (14). On se demande comment M. THOMAS, en citant ces deux documents, a pu en déduire qu'IMBERT « entreprit aussitôt des démarches pour faire créer l'emploi nouveau de démonstrateur de botanique ».

Cette fois, c'est le chancelier qui gagne. L'Hortus Regius, réussite scientifique incontestable, n'a eu aucune portée pratique. GOUAN n'aura pas cette place pour laquelle il était tout

(13) et (14) Archives Faculté de médecine, Montpellier, D. 78.

particulièrement fait. Les deux hommes étaient définitivement brouillés. Dès le 9 août 1762, GOUAN écrivait à SÉGUIER : « Je cesse d'aller au Jardin Royal, crainte d'y trouver sur mes pas un homme qui aujourd'hui est fâché du livre que j'ai publié »... Aussi pendant les vacances universitaires de cette même année, met-il au point avec deux collègues une vengeance raffinée.

*
**

Vers septembre 1762, commença à circuler dans les milieux cultivés de la ville, un petit in-12 de 213 pages qui portait le titre anodin de « Leçons de botanique faites au Jardin Royal de Montpellier, par M. IMBERT, professeur et chancelier en l'Université de Médecine et recueillies par M. DUPUY DES ESQUILLES, maître ès arts et ancien étudiant en chirurgie. Hic meret aera liber sosiis, hic et mare transit et longum noto scriptori prorogat aevum (Horat. Art. Poetic.). En Hollande, au dépens des libraires MDCCLXII ».

Cette Hollande, patrie de la contrebande littéraire, débordait largement la contrée géographique, et cela ne détournait même plus les soupçons. Quand le chancelier eut fait son enquête, il découvrit la presse hollandaise à Montpellier même, chez les libraires Simon et Tournel. Une autre version prétend que l'ouvrage aurait été imprimé à Avignon. Bref, les auteurs furent dénoncés, l'édition presque entièrement détruite, ce qui fait de ce petit in-12 une rareté bibliophilique.

Les co-auteurs, qui se cachaient sous le pseudonyme de DUPUY DES ESQUILLES, nom de rue montpelliéraine et nom bien sonnante pour un apprenti chirurgien, étaient au nombre de trois : GOUAN, CUSSON, le souvenir du troisième a varié : on a nommé COMMERSON (Pritzel) ce qui laisse supposer que sa réputation de pamphlétaire exercée autrefois aux dépens de BOISSIER DE SAUVAGES était bien assise, RENÉ ou CRASSOUS tous les deux condisciples de GOUAN. AMOREUX qui fut un des témoins de la machination penche pour CRASSOUS. Pierre CRASSOUS avait peut-être des raisons que nous ne connaissons pas pour en vouloir au chancelier. A la dispute de 1759-1760, pour la chaire quittée par IMBERT et que remporta BARTHEZ, il ne fut pas parmi les trois meilleurs que l'on présentait au roi et ils n'étaient que quatre candidats. On ne connaît de

lui que sa thèse de baccalauréat sur la génération de l'homme et les 12 questions imprimées qui lui furent posées au concours. Il participait étroitement à la vie universitaire puisqu'il faisait des suppléances. En 1761, par exemple, il avait remplacé HAGUENOT.

S'il s'agissait de fixer les parts respectives des différents auteurs à l'ouvrage, il suffirait de consulter la colère du chancelier. Elle se borna au seul GOUAN. Il est vrai qu'« il y eut la majeure part » comme le rapporte AMOREUX. C'est avec un plaisir non dissimulé que nous inscrivons ce petit ouvrage parmi les œuvres de GOUAN. C'est, en effet, une manière de chef-d'œuvre dont la lecture est très savoureuse, si l'on possède un rudiment d'information. Il présente, d'autre part, un intérêt historique certain : il nous restitue de façon très vivante, l'ambiance de la démonstration des plantes à cette époque.

La partie satirique de l'ouvrage comprend une préface et les leçons proprement dites. La préface est dédiée aux étudiants en chirurgie. En voici l'argument : Les cours de M. IMBERT sont excellents, c'est pourquoi je les publie. Mais avant de commencer, je veux réfuter toutes les fâcheuses histoires qui courent sur son compte et dont on veut tirer des preuves contre la bonté de ces cours. D'ailleurs, même si elles étaient vraies, la bonté des cours de M. IMBERT n'en serait pas altérée. Et une comparaison de ses leçons avec celles de M. DE SAUVAGES, CHAPTAL et CHICOYNEAU démontre sans réplique leur supériorité. A la fin DUPUY DES ESQUILLES s'excuse d'avoir publié ces leçons avant leur auteur, mais il ne doute pas que celui-ci les fasse paraître un jour lui-même.

Voyons d'abord comment le fidèle DUPUY DES ESQUILLES s'y prend pour laver le chancelier des soupçons d'ignorance que pourraient justifier de mauvaises histoires. Il va nous jouer au naturel la fable de l'Ours et de l'amateur des jardins : « Je veux rapporter fidèlement les histoires que l'on a fait courir sur le compte de M. IMBERT ; convaincu que quand même mes réponses ne détruiraient pas entièrement (ce que j'ai peine à croire) l'impression que pourrait avoir faite la tournure ridicule qu'on leur a donnée, cet illustre chancelier est trop élevé pour que de pareils traits puissent l'atteindre ». Nous ne pouvons rapporter que la première de ces histoires qui se présentent toutes sur le même patron, en forme d'apologue avec l'anecdote et la morale ou justification qu'en tire DUPUY DES

ESQUILLES : « M. FORSKOEL, botaniste suédois allant en Arabie par les ordres du roi de Danemark et passant par Montpellier, vint au Jardin Royal accompagné par M. DE SAUVAGES. Le jardinier voyant avancer ces deux messieurs demanda 'à un étudiant en médecine qui était l'étranger. L'étudiant répondit que c'était un botaniste suédois. Le jardinier s'imaginant que ce Suédois était M. Linnaeus, vint tout hors d'haleine l'annoncer à M. le chancelier qui était pour lors dans la pépinière. A ce nom de Linnaeus, M. IMBERT oubliant la personne avec qui il était se déroba à toutes jambes par la petite porte recommandant en courant au jardinier d'assurer ces deux messieurs qu'il n'était pas dans le jardin.

Je ne vois dans cette fuite précipitée que l'effet d'une modestie toujours attentive à se dérober aux éloges qui la poursuivent... ». A mesure qu'enous avançons dans cette réfutation et que s'accumulent les histoires énormes, l'ignorance du chancelier finit par prendre un caractère fabuleux, mythique. Et la présence constante à ses côtés du jardinier BANAL, dépositaire de toute la science du maître, n'est pas pour diminuer cette impression. Ce n'est qu'un jeu par exemple pour DUPUY DES ESQUILLES de justifier ce titre de sous-démonstrateur donné au jardinier : « Il avait été le maître du professeur, il était naturel qu'il le fut des élèves ». Ils finissent tous les deux, le chancelier et son jardinier par prendre le relief d'un de ces couples légendaires Don Quichotte et Pança, Don Juan et Sganarelle.

La comparaison des cours d'IMBERT avec ceux de ses prédécesseurs tourne également à son avantage : « que les trois cours qu'à fait jusqu'ici M. IMBERT sont d'une nature bien différente ! Tout y a été pour moi, intelligible, clair, lumineux. Il ne les a point hérissés d'éléments de botanique, de méthodes, de caractères, de nomenclature et de mille autres choses de ce genre qui n'avaient servi qu'à me brouiller. Sans autre prélude, cet illustre professeur a nommé chaque plante d'une manière propre, simple et aisée à retenir. Pour plus grande facilité, il n'a point chargé le nom de chaque espèce du nom du botaniste chez qui on la trouve. Il s'est entièrement reposé sur ses élèves du soin de bien examiner chaque plante, de s'en faire une image, de s'en graver les traits. Par là, quel dépouillement, que de choses difficiles à saisir supprimées ! Vous sentez que je parle des caractères

génériques et spécifiques. Pour ce qui concerne la matière médicale, il n'a eu garde de s'appesantir sur les vertus des plantes usuelles. Toujours uniforme, il a traité ce point d'une manière analogue à la partie botanique. Du simple, de l'aisé partout. Rien de trop détaillé. Qu'il est heureux pour la chirurgie et la pharmacie que M. IMBERT ait pris non par nécessité comme on a voulu l'insinuer méchamment, mais par le désir de se rendre utile à plus de monde, une voie si différente de celle qu'on avait toujours suivie dans le Jardin Royal de Montpellier ! Que ne lui doivent point ces deux brillantes parties de l'art de guérir pour avoir fait de la botanique et de la matière médicale des sciences où il ne faudra dorénavant qu'une mémoire médiocre et des yeux ordinaires ».

La préface se termine sur ces mots : « Je finis messieurs pour ne pas retarder plus longtemps votre instructions ».

Les leçons elles-mêmes sont au nombre de 28. Dans chaque leçon, une trentaine de plantes sont démontrées. Le procédé employé ici est simple : il consiste à relever purement et simplement le cours d'IMBERT en le truffant de balourdises et d'incongruités. Cela fait très canular universitaire, style Jules ROMAINS. Quelques échantillons :

Frazinus excelsior : le frêne. L'écorce de cet arbre est astringente ; le sel qu'on retire de ses cendres est diurétique ; son eau est spécifique dans la surdité ; c'est à raison de cette vertu que l'on fait de son bois des cure-oreilles fort estimés.

Pistacia : le pistachier, c'est une autre espèce de thérebinthe. Les pistaches sont un bon spermatopée, on en fait des dragées dont je suis très partisan.

Castanea sativa : le châtaignier... Bien des personnes mangent le fruit de cet arbre, je ne l'aime point, il me donne des vents...

Plus loin, à propos du sureau, c'est une minutieuse description de la manière de fabriquer une canonnière.

Malus : le pommier... Je ferai remarquer que M. LINNAEUS a mis dans le genre du poirier le pommier et le cognassier. Il sera donc permis de dire en suivant ce botaniste que l'on fait d'excellentes gelées de poires en Normandie et que le sirop de pommes est astringent. A quoi ne conduit pas l'esprit d'innovation.

Persica : le pêcher... Le fruit de cet arbre s'appelle la pêche... Il faut avoir les yeux de M. LINNAEUS pour voir une espèce d'amandier dans le pêcher.

Narcissus leucoium : le perce-neige, le bulbe de cette plante a tant de chaleur qu'elle pousse à travers la neige que ses fleurs fondent à mesure que les pédicules qui les portent s'étendent. Cela justifie le nom de perce-neige qu'on lui a donné.

Circaea lutetiana : la Circé de Paris. Il n'est aucun de vous messieurs, qui ne se rappelle la fable de Circé. Rien de plus aimable, rien de plus engageant que cette enchanteresse, mais qu'on payait cher ses faveurs.

Faba : la fève. M. LINNAEUS a rangé les fèves avec les vesces : je laisse aux vrais botanistes de juger s'il a eu le droit de le faire. Au reste ce légume a le pouvoir de faire des rois, mais ce ne sont que des rois de la fève.

Cariophyllus : l'œillet... On en compte une infinité d'espèces : le monstre, le duc de Toscane, la grande Margoton... La Margoton est l'espèce que je cultive de préférence, etc..., etc...

Ce procédé rend suspect les assertions les plus légitimes : quand à la *cicuta major*, la grande ciguë, IMBERT se propose de mettre ce remède en usage dans les hôpitaux de son département, on frémit, alors qu'à cette époque les « remèdes-poisons » dus à STORK étaient à la mode.

En dépit du pilon, ce petit livre explosif ne laissa pas de ridiculiser le chancelier. Courroucé, celui-ci : « jura que jamais M. GOUAN ne mettrait les pieds dans le jardin des plantes tant que lui en aurait la direction » (15). Cette décision eut peut-être une heureuse influence sur la carrière de GOUAN, puisqu'elle l'incita à aller chercher des plantes ailleurs qu'au Jardin Royal. Le Flora en est peut-être né.

*
**

Après cet échange serré de bons procédés, les combattants se calmèrent. GOUAN rédigeait son Flora, le chancelier poursuivait ses cours, mais la lutte continuait sournoisement. Le chancelier s'attachait à désorganiser la coalition. Il avait

(15) Mémoires d'AMOREUX. *Ibidem*.

pardonné à CUSSON et réservait toute sa haine à GOUAN. Il allait prendre un sérieux avantage en enlevant l'administration des fonds du Jardin aux intendants de Languedoc. Les archives de la Faculté de Médecine nous montrent comment furent secrètement obtenues et signifiées les lettres patentes qui allaient faire d'IMBERT le seul maître au Jardin du Roi. Dès novembre 1762, l'attitude des DE SAINT-PRIEST ayant été trop significative, SENAC avait déjà rédigé le projet de ces lettres. Elles ne furent expédiées qu'en 1764. Le problème de l'enregistrement à la cour de Montpellier était délicat. Il fallait que ces lettres fussent enregistrées sans que l'intendant puisse y mettre opposition. IMBERT envoie donc une grande lettre à son beau-père sur la tactique à adopter. SAINT-PRIEST (y est appelé « l'homme ». La manœuvre bien combinée réussit. Dans sa rivalité personnelle avec GOUAN, le chancelier marquait un point considérable, mais la Faculté y gagnait aussi, en se débarrassant d'une ingérence étrangère.

*
**

GOUAN avait perdu la partie. Son Flora terminé, il n'avait plus rien à faire à Montpellier. Il fit le projet d'aller à Paris rejoindre une bande de ses anciens élèves, AMOREUX, VICARI, CLAPIERS, PANCIN, actuellement dans la capitale. En avril 1765, il écrivait à AMOREUX : « Rien de si sûr que mon voyage à Paris, j'y serai au mois d'août » (16), et il fait déjà des projets très détaillés. Mais dans la lettre suivante qui est du 19 juillet, il y renonçait : « A la vérité, vous ne serez pas fort satisfait de ma réponse, puisque je ne viens plus à Paris. Vous voyez que je ne sais pas préparer mes auditeurs par de longs exordes... ». Puis suivait une version officielle des faits. Il ne venait pas parce que deux amis de Montpellier lui avaient fait promettre de remettre son voyage pour qu'ils puissent le faire avec lui. Il ajoute à la fin : « La plus forte raison qui m'a enfin déterminé est que votre frère m'a dit que vous partiez de Paris vers le mois de décembre, temps auquel vous aurez fini le cours d'accouchement. Or donc, si je partais d'ici au mois d'août, je n'aurais que deux ou trois mois à vous y voir ; cette conclusion l'a emporté... ».

(16) Lettres de GOUAN à AMOREUX. Bibl. Nat., F., E., N., A., Ms. 6570.

Rapprochons d'autre part de cette brusque décision, cette lettre que Guillaume AMOREUX père écrivait à son fils à Paris le mardi 15 juin 1765 : « A propos de botaniste, M. le chancelier dit l'autre jour à votre mécène (HAGUENOT) : il faut que M. AMOREUX se dispose à faire le cours de botanique au Jardin du Roi, le printemps prochain, qu'il veuille être professeur ou non et je lui mettrai tous les ans cent écus dans la main pour le dédommager de ses peines. Il fit connaître qu'il fallait cacher ce dessein jusqu'à ce qu'il vous fit nommer à cet office par Monseigneur le vice chancelier, ce qu'il obtiendra sans peine à ce qu'il dit ; il veut le secret, crainte d'être prévenu par des personnes qui pourraient lui demander cette place qu'il ne pourrait peut-être pas refuser. Il a jeté les yeux sur vous et quand vous serez nommé, il ne craindra plus la sollicitation. Je crois qu'il en ferait autant pour l'anatomie si dans la suite, vous vouliez vous mettre en état de le suppléer dans ses leçons, ce qui vous ferait un honneur infini, vous ferait connaître et vous fournirait un honnête entretien ; les cours seraient plus honorables que des cours particuliers et ne seraient pas si pénibles » (17).

Un mot très rapide d'explication : Le chancelier IMBERT avait été gravement malade et soigné par plusieurs médecins entre autres Henri HAGUENOT et Guillaume AMOREUX. Henri HAGUENOT lié par des liens d'amitié très étroits avec les AMOREUX avait résolu d'être le mécène du jeune docteur. Il lui avait d'abord proposé d'être son survivancier, mais le sage et peu ambitieux AMOREUX avait refusé. HAGUENOT qui voulait en faire un professeur ne manqua pas de le proposer à IMBERT quand celui-ci se fut déclaré dans l'impossibilité de faire ses cours l'année prochaine. IMBERT de son côté n'avait qu'un candidat à éliminer, GOUAN, mais c'était le plus puissant et ses ouvrages botaniques le désignaient pour cette place. Il accepta donc, mais recommanda le secret pour agir sous le manteau et tromper encore une fois l'intendant.

On peut se douter de la façon dont fut gardé le secret. GOUAN fut informé. Il n'allait pas quitter Montpellier quand la chance tournait enfin en sa faveur. Lui aussi fit agir son mécène. La suite de l'histoire nous est rapportée par AMOREUX de retour à Montpellier en octobre : « M. HAGUENOT reçut mes

(17) Lettres d'AMOREUX père à AMOREUX. Bibl. Nat., F.F.N.A., Ms. 4570.

premiers hommages ; je fus entraîné par lui quelques jours après chez M. IMBERT et je compris que c'était à quelque dessein. L'ample et rubicond chancelier était en convalescence à la suite d'une maladie sérieuse dont mon père l'avait traité conjointement avec M. HAGUENOT et d'autres médecins. M. IMBERT prévoyant dès lors qu'il ne pourrait de longtemps reprendre les fonctions de professeur avait eu l'idée de me charger de faire à sa place le cours d'anatomie et de botanique. Il en avait manifesté ses intentions à M. HAGUENOT qui me les transmit et le digne doyen voyait en cela un acheminement à la réussite de son projet que je ne goûtais guère, celui de me faire obtenir sa chaire.

Mon père s'opposa sagement à ce que je me chargeasse du premier de ces deux cours, quoiqu'il fut bien assuré que j'avais donné beaucoup d'application à l'étude de l'anatomie d'après ses bons conseils et que j'avais rapporté de bons extraits des cours de M. Antoine PETIT. Mon père appréhendait que je ne forçasse le travail, attendu que le cours d'anatomie ou plutôt de physiologie à faire aux écoles était trop prochain ; il aimait mieux que j'employasse les trois mois d'hiver outre mes occupations ordinaires à me disposer à faire le cours de botanique au Jardin du Roi pendant le printemps 1766. M. IMBERT parvint à accéder volontiers à cela et en différentes visites qu'il permit que je lui fisse, il se montra très disposé à s'en reposer entièrement sur moi, tantôt il me promettait de me livrer la provision de graines, tantôt il devait faire appeler le jardinier BANAL en ma présence pour lui déclarer quelles étaient à cet égard ses dernières intentions. J'avais aussi rapporté beaucoup de graines du jardin de Paris et je me promettais d'en enrichir celui de Montpellier, bien pauvre alors. Cependant, M. GOUAN manœuvrait à la sourdine pour être chargé spécialement du cours de botanique. Il était bien venu alors (ce qui ne fut pas toujours) auprès de MM. de SAINT-PRIEST père et fils, intendants de Languedoc. Il fit agir ces puissances et les puissances obtiennent tout. Ce qu'il y a de bien particulier, c'est que M. GOUAN ayant grandement déplu à M. IMBERT à cause de la brochure de plaisanterie dont j'ai parlé, à laquelle il avait la majeure part, le chancelier courroucé avait juré que jamais M. GOUAN ne mettrait les pieds dans le jardin des plantes, tant que lui en aurait la direction. D'autre part, M. IMBERT, voulant se ménager la bienveillance d'un

intendant dont la rancune aurait pu lui attirer des désagréments, obtempéra à la demande que lui fit faire M. DE SAINT-PRIEST de préférer M. GOUAN. M. COULOMB, subdélégué, fut l'entremetteur dans cette affaire d'intrigue, il fut chargé par M. DE SAINT-PRIEST de porter la parole à ce sujet à M. IMBERT qui consentit. Bien plus, M. COULOMB fut prié par M. IMBERT de dissuader M. HAGUENOT de la promesse qu'il lui avait faite, ainsi qu'à moi de me conférer les cours. M. GOUAN eut donc la préférence et il la méritait à tous égards » (18).

On comprend la molle résistance d'IMBERT. Il avait damé le pion aux intendants l'année précédente, dans l'affaire des lettres patentes. Il ne fallait pas abuser ; IMBERT crut prudent de ne pas l'indisposer davantage et même de se le gagner par sa complaisance. Puis il était malade et las d'une lutte qui renaissait de ses cendres à chaque occasion. Quant à AMOREUX, ce fut ce qu'il appela « sa première disgrâce », mais elle n'altéra pas sensiblement les rapports qu'il avait avec GOUAN.

Six ans exactement après les premiers pourparlers (décembre 59), GOUAN réalisait son rêve. Il allait faire la démonstration des plantes au Jardin du Roi, les années 66 et 67. D'ailleurs, sa fortune changeait de face. Au printemps 67, il était nommé professeur royal. DUPUY DES ESQUILLES avait su faire son chemin. Désormais, toutes les causes de discordes entre IMBERT et GOUAN étaient supprimées. Le passé fut oublié et en mars 1780, le chancelier pouvait écrire sans ironie à GOUAN : « Je vous prie de recevoir pour le présent et pour l'avenir tous les remerciements que je vous dois des bonnes leçons que vous avez données dans le dit jardin, lorsque par maladie ou autre empêchement légitime, M. BARTHEZ se trouva hors d'état de leur (les étudiants) procurer cet avantage... » (19).

(18). Mémoires d'AMOREUX. *Ibidem*.

(19). Archives Faculté de médecine, Montpellier.

LA DISPUTE DE 1766-1767

La dispute ouverte pour la chaire de M. FIZES, mort au mois d'août 1765, compte parmi les plus irrégulières et les plus troublées de l'histoire de l'Université. Contrairement à celle de 1731 dont M^{lle} Paule DUCANI nous a donné cette année même la magnifique exégèse (1) et qui se déroule selon le mécanisme à peu près normal d'une élection professorale, dans celle-ci l'intérêt scientifique passe au dernier rang et nous voyons l'emporter les machinations, les intrigues et les manœuvres électorales : « Jamais lutte académique ne fut plus orageuse, ni parfois plus indécente » (2) avouera 30 ans plus tard un des candidats à Roger DESGENETTES. La situation déjà embrouillée fut définitivement obscurcie par la mort d'un second professeur, BOISSIER DE SAUVAGES et la démission d'un troisième, le doyen HAGUENOT. Le roi finit par nommer d'office les nouveaux professeurs dont deux, GOUAN et BROUSSONET, ne disputaient pas, mais jugeaient. Il n'est pas question ici de donner une étude minutieuse de ce concours, mais d'en indiquer, sous toute réserve, les grandes lignes.

Guillaume AMOREUX qui tenait son fils encore à Paris au courant des événements universitaires, va nous brosser un tableau tout frais des préliminaires : « Je vous ai annoncé dans ma précédente lettre la maladie de M. FIZES et celle de M. le Chancelier. M. FIZES est mort dans quatre jours d'une fièvre maligne et même sans recevoir les sacrements. L'Université, les docteurs ont assisté en robe à cet enterrement... Je n'ai jamais vu tant de monde pour voir passer un enterrement, la foule est moins pressée lors de la procession des Etats. A

(1) Paule DUCANI. — Un concours professoral au XVIII^{me} siècle.

(2) Extrait dactylographié des mémoires de R. D. G. *Op. cit.*

peine pouvions-nous passer deux à deux à la Grand'rue ; on prétend qu'il laisse 700.000 fr., je ne lui en donne que 400... La dispute de la chaire vacante va causer bien du trouble. Les quatre professeurs opposants se sont trop expliqués contre les docteurs pour n'être pas dans le cas de récusation. Alors nommera-t-on des commissaires pour faire le nombre des juges. Les prendra-t-on chez les docteurs, fera-t-on disputer devant une autre Université, celle de Montpellier s'assujétira-t-elle à des universités subalternes, sera-ce devant celle de Paris que s'ouvrira la dispute ? Je pense que, vu le trouble, le Chancelier nommera. La nomination qu'il vient de faire à l'Université de Toulouse, qui était en trouble à peu près comme la nôtre, forme un préjugé pour celle-ci. Votre mécène se flatte que c'était le cas de réussir si vous aviez voulu vous attacher à l'école... » (3) (18 août 1765). Dans la lettre suivante du 22 août 1765 « VIGAROUS, le seul docteur attaché aux quatre professeurs opposants, a été nommé pour remplir le pensum de M. FIZES. Son parti qui était le plus fort l'a emporté, mais tout le monde parle que sa démarche pourrait lui coûter assez gros ; il s'est indisposé les docteurs, voilà des ennemis dans la pratique ; si on fait passer M. VENEL à la place de professeur de chimie, comme je le présume, la nomination de M. VIGAROUS est caduque puisque ce ne sera pas le même pensum qu'il faudra remplir ; d'ici à ce temps, les choses pourront changer et il sera toujours recommandé au prône. Nos docteurs se disposent à se présenter à la dispute, on dit publiquement (même vos meilleurs amis) que vous devez être du nombre ; je leur ai assuré malgré moi que ce n'était pas de votre goût, ce qu'on censure ; je m'imaginais que vous puissiez trouver des moyens plus assurés pour entrer à l'Université, si vous voulez, et peut-être sans beaucoup de peine ; je présume qu'on ne mettra pas à la dispute, on le croit même généralement ici, M. IMBERT est de cet avis, il a déjà fait prévenir son beau-père là-dessus ; il proposa il y a deux jours à votre mécène qu'il faudrait vous faire nommer et qu'il se flattait d'y réussir, votre mécène n'eut rien à répondre connaissant votre répugnance pour une chaire... Le 29 septembre 1765, la situation est toujours aussi confuse : « On est toujours dans l'incertitude si la chaire de M.

(3) Lettres d'AMOREUX père à AMOREUX. Bibl. Nat., F. F. N. A., Ms. 6570.

FIZES se disputera ou non. On trouverait à parier pour ou contre »...

Une ambiance de division règne dans l'Université depuis plusieurs années. De 1760 à 1766, en effet, s'est émue une longue suite de procès entre les professeurs et les docteurs au sujet de leurs droits respectifs : « On discutait le droit respectif que professeurs et docteurs pouvaient avoir, selon leurs anciens statuts, de donner des cours particuliers ; les uns déniaient ce droit aux professeurs qui se doivent à l'enseignement public ; les autres refusaient aux docteurs tout droit d'enseigner puisqu'ils n'étaient pas agrégés » (4). Sans entrer dans les diverses phases du débat, nous préciserons que dans le corps professoral, IMBERT et les anciens professeurs HAGUENOT, FIZES et BOISSIER DE SAUVAGES soutenaient les docteurs, alors que les jeunes, « les faiseurs de cours » : LAMURE, LE ROY, VENEL et BARTHEZ les voulaient bouter hors de l'Université. A cette division parmi les professeurs correspond une division parmi les docteurs : un VIGAROUS, seul de son espèce d'ailleurs, est du parti des jeunes professeurs. Sa subrogation à la chaire vacante est une première victoire pour son parti.

Mais quand la dispute s'ouvre, le 24 février 1766, — car elle finit par s'ouvrir — un décret tout récent du parlement de Toulouse datant du 19 février vient de modifier la balance électorale. Cet arrêt avait admis le droit pour les docteurs ayant 10 ans d'exercice d'entrer à l'Université non seulement pour les actes et les assemblées, mais aussi pour la dispute des chaires vacantes. C'est en vertu de ce décret que nous voyons le 24 février, prendre place parmi les juges, huit docteurs : PÉLISSIER, qui nous transmettra une relation de la dispute, FITZ MAURICE, AMOREUX père, RECOULES, ROCHE, FARJON, BROUSSONET et GOUAN. C'est déjà là que commence le paradoxe. Les deux derniers sortiront professeurs d'une dispute qu'ils avaient commencée comme juges. Les huit disputants sont : MM. ESTÈVE, VIGAROUS, RENÉ, LEMASSON, GABRIEL, SABATIER, FOUQUET et COLLET. A ceux-ci viendra s'adjoindre dans un mois Pierre CUSSON, qui va tenir la vedette dans cette dispute. Voici comment les décrit l'un d'eux, FOUQUET : « J'eus alors pour concurrents MM. RENÉ, CUSSON, VIGAROUS, un monsieur COLLET, un monsieur MASSON dont les noms sont aussi in-

(4) Louis-J. THOMAS. *Op. cit.*

connus aujourd'hui que méritaient de le roster ceux de MM. SABATIER et ESTÈVE. Je ne veux et ne pourrai cependant refuser à ces deux derniers une dose d'esprit assez piquante qui est en quelque sorte un produit et un attribut de ce pays-ci » (5). Le plus brillant sujet était CUSSON « qui a réellement plus de mérite que tous ses concurrents ensemble ». CUSSON et VIGAROUS allaient représenter plus particulièrement les deux partis et c'était entre eux deux que la dispute allait revêtir le maximum de violence.

Les préleçons commencèrent le 10 mars 1766. Elles se poursuivront à peu près régulièrement jusqu'en juillet. Chaque candidat doit faire 15 préleçons : les 5 premières sur des matières de physiologie, les 5 suivantes sur des matières de pathologie, les 5 dernières sur des matières de chimie. N'oublions pas que la chaire disputée était la chaire de chimie. Elles étaient au choix des aspirants et duraient une demi-heure chacune. Il s'en récitait chaque fois deux par séance.

Le premier incident est l'entrée tardive de CUSSON dans le concours. Il demanda son admission le 22 mars 1766 et l'obtint car les candidats étaient encore admis pendant un mois après l'ouverture du concours. Alors commence ce que PÉLISSIER a appelé « les brouilleries du sieur CUSSON » (6). Devant faire plusieurs préleçons à la suite pour rattraper ses concurrents, il refuse de les réciter de mémoire et s'entête à les lire, malgré le décret de l'Université. Il parle de se retirer du concours, puis vient à récispicence. Le deuxième train de brouilleries a pour cible VIGAROUS. Il accuse celui-ci d'avoir plagié mot à mot des auteurs. Aucun juge ne s'est aperçu de rien. On nomme des commissaires pour examiner les cahiers de VIGAROUS. CUSSON prétend qu'ils ont été modifiés depuis les préleçons incriminées. SAUVAGES, à qui on demandait son avis, « refusa, disant qu'il avait toujours dormi pendant les préleçons de M. VIGAROUS » (7). Le 2 juin, M. IMBERT donnait lecture d'une lettre de Monseigneur le vice-chancelier, datant du 25 mai : « Je suis instruit, Monsieur, et j'aurais dû l'être

(5) Mémoires de R. D. G. *Op. cit.*

(6) Abrégé de la dispute de la chaire de M. FIZES. Bibl. municip., Montpellier, Ms. 144.

(7) *Ibidem.*

par vous que les sieurs CUSSON et VIGAROUS, deux des contendants pour la chaire de médecine vacante dans l'Université de Médecine, s'attaquent publiquement par des personnalités indécentes et que même ils ont coutume de le faire malgré le silence que les juges du concours leur ont imposé. Ayez pour agréable de leur ordonner de ma part de se renfermer dans les bornes que la décence leur prescrit et d'éviter avec le plus grand soin toute espèce de personnalité. S'ils s'y refusent et retombent encore dans la faute qu'ils ont commise, rendez-moi compte aussitôt pour que je puisse prendre les ordres du roi, à l'effet de les exclure du concours » (8). Cette lettre du jeter un froid, mais le 6 juin, FOUQUET remettait aux juges ses préleçons pour qu'ils les fassent imprimer, CUSSON l'ayant défié de le faire. Le 1^{er} juillet, M. DE LAMURE se récusait à cause de deux longues absences. A la fin des préleçons, on décidait de rapporter les triduances à la rentrée universitaire et en novembre, à la demande des contendants, la date en fut encore reculée.

Dès cette époque, en effet, tout le monde était d'accord pour arrêter la dispute. IMBERT s'attardait à Paris pour ne plus avoir à s'en mêler. Il fallait amener le roi à nommer d'office. Dès lors, c'est un assaut d'intrigues en haut lieu. Ceux qui ne se sont pas compromis dans la dispute ont autant et même plus de chances que les disputants. GOUAN fait agir ses protecteurs. Cela semble résulter de cette lettre secrètement adressée par IMBERT à CUSSON dont il paraît vouloir le succès : « Ne soyez pas surpris que je vous écrive par une main inconnue sur les avis que vous m'avez donnés. J'ai fait beaucoup de perquisitions et j'ai su que les seigneurs dont vous me parlez ont fait et font les uns par lettre, les autres de vive voix, les démarches les plus vives en faveur de l'homme que vous me nommez. 2^o Il n'est pas moins certain qu'on a fait le complot au pays où vous êtes de vous exclure de la nomination (rayé : ainsi que M. SABATIER et on balance pour l'exclusion du troisième qui sera, dit-on, M. RENÉ ou M. LEMASSON). J'ai sur ce point des preuves invincibles. De ces notions sûres je conclus : 1^o que tout serait ici en feu après le concours de l'homme qui a su si bien mettre dans ses intérêts les plus hautes protections auxquelles cependant je

(8) Archives de la Faculté de médecine, Montpellier, D. 88.

serais bien résolu de m'opposer. Mais mes oppositions seraient-elles fructueuses ? 2^o que vous et les deux autres étant exclus de la nomination, il en résulterait pour vous un tort dans l'esprit du public qui ne juge que par les événements ; 3^o que les protections de l'homme profiteraient à coup sûr de votre exclusion de la nomination pour dire que vous trois exclus n'étiez certainement pas méritants. Donc il faut sans balancer brouiller les cartes au plus tôt. Concertez-vous bien avec vos associés, faites que vos deux amis se récuse, vous apprendrez tantôt que le troisième s'est récuse. Prenez garde que toutes les autres récusations soient légales et ne portent pas à faux. Cela est capital. Quant tout cela sera fait, mandez le moi en corps dans le plus grand détail et soyez bien persuadé que je fais mon possible pour que l'intrigue, la cabale ou la faveur ne prévalent pas sur le vrai mérite. Que cette lettre ne soit que pour vous seul. Je l'exige de votre probité. Vous ne manquerez pas de prétextes pour engager vos associés à penser comme vous. Quant tout sera fait, rendez en compte encore au chef de la justice et à un autre homme en place que vous savez. Le contenu de ma lettre doit bien vous prouver l'amitié et l'estime de votre très humble serviteur » (9) (23 janvier 1767). La situation de CUSSON était pour lors très ambiguë. D'une part, s'il aidait à faire arrêter la dispute par des récusations, il risquait d'être supplanté par un docteur mieux protégé que lui comme GOUAN. D'un autre côté, si la dispute continuait, il avait des chances de ne pas se trouver sur la liste des trois sujets que l'on présenterait au roi. La deuxième éventualité dut lui paraître plus périlleuse que la première. Il allait s'employer à faire interrompre le concours. Entre temps, la situation se compliquait. Le doyen HAGUENOT, plus heureux qu'avec AMOREUX et FARJON, venait de se trouver un successeur en la personne de François BROUSSONET, ancien condisciple de GOUAN. Il donna sa démission en sa faveur. Enfin le 19 février 1767, BOISSIER DE SAUVAGES mourait à l'âge de 60 ans d'une « oppression de poitrine ». La mort le surprit au milieu de ses études favorites, si l'on en croit Victor BROUSSONET, le fils, qui pénétra 29 ans après dans son cabinet de travail. « Il était mort depuis 29 ans et la porte de son cabinet demeurait encore scellée. Introduit un

(9) *Ibidem*.

des premiers dans le sanctuaire, j'aperçus sur une petite table couverte d'un tapis rongé par les vers, une page à moitié écrite. C'était le commencement d'un mémoire sur les muscles intercostaux. A côté se trouvaient des bandes de carton réunies par des fils entrecroisés, dernier passe-temps du prince des nosologistes » (10). Est-ce la mort du professeur et la perspective d'une deuxième chaire qui ranima l'ardeur des concurrents ? Le 21 février, l'évêque signifia la reprise de la dispute. Le 25 février CUSSON recevait d'IMBERT la lettre suivante : « Je reçois votre lettre du 18 et j'y répond sur le champ, en deux lignes, étant au moment de monter en voiture pour aller à Marly. »

1^o L'homme que vous trouvâtes un livre à la main chez M. VENEL et que vous appelez le second VENEL ne sera point placé si mes représentations sont écoutées et *je me flatte* qu'elles le seront.

2^o Vos intérêts et ceux de votre ami, M. BROUSSONET, demandent que la *dispute ne soit pas continuée*. Agissez en conséquence.

3^o Soyez assuré que j'ai fait mon possible pour que vous soyez placé et je crois faire en cela le très grand bien de l'Université qui me tient si fort à cœur.

4^o Supprimez la lettre signée de plusieurs docteurs qui se proposent, dites-vous, de demander que la chaire de M. DE SAUVAGES soit mise à un nouveau concours. Cette lettre ne saurait produire ici qu'un mauvais effet. Vous pouvez, Monsieur, avoir des amis plus anciens que moi, mais vous n'en avez pas de plus chauds » (11).

Les jours suivants, les récusations se mettent à pleuvoir. CUSSON et LEMASSON récusent VENEL et LE ROY. LE ROY accepte, VENEL refuse. VIGAROUS récusé BROUSSONET à cause de la parenté qu'il a avec un candidat, FARJON se récusé, puis GOUAN « pour avoir donné à manger chez lui à quelqu'un des disputants » (12). CUSSON récusé ensuite HAGUENOT « étant sourd ». Celui-ci « a avoué avoir une dureté d'oreille, a dénié être sourd et a promis de faire son possible pour

(10) Victor BROUSSONET. — Tableau de l'ancienne Faculté de médecine de Montpellier.

(11) *Ibidem*.

(12) Abrégé de la dispute. *Op. cit.*

assister à cette dispute en qualité de juge » (13). Le 10 mars, ils reçoivent l'arrêt du roi qui réunit les deux chaires en un même concours. Cependant, la liste des récusations a été envoyée au vice-chancelier : le décompte en est impressionnant. Du côté des professeurs, IMBERT est absent, HAGUENOT démissionnaire, LE ROY et VENEL récusés, LAMURE a abandonné le concours l'année dernière. Reste un professeur juge : BARTHEZ. Du côté des docteurs, AMOREUX père, GOUAN et FARJON se sont retirés, BROUSSONET a été récusé. Restent quatre docteurs juges sur huit. La poursuite du concours est devenue impossible. Le premier médecin SÉNAC envoie la lettre suivante au vice-chancelier : « Le premier médecin prend la liberté de représenter à Monseigneur le vice-chancelier que les troubles et les désordres augmentent de plus en plus dans la Faculté de Médecine de Montpellier. Ils sont portés aujourd'hui à un tel excès que dans le concours actuellement ouvert, certains juges ont été récusés par des contendants, d'autres se sont récusés volontairement, il y en a qu'on veut forcer à juger quoiqu'ils se soient eux-mêmes récusés par délicatesse de conscience, par exemple le doyen et le sieur AMOREUX.

L'aigreur et la haine échauffent si fort les esprits que parmi les professeurs récusés, il y en a qui ont cabalé pour faire demander la continuation de la dispute, malgré le nombre incompetent des juges afin d'avoir occasion de noircir par un jugement la réputation des contendants qui les ont récusés. Il y a eu déjà des actes donnés de part et d'autre et l'on assure que ces affaires seront portées au Parlement par les mécontents quelle que puisse être la décision qui sera portée ailleurs. Dans des circonstances aussi fâcheuses, le premier médecin supplie Monseigneur le vice-chancelier de vouloir considérer :

1^o Que ces troubles et ces animosités doivent entraîner inévitablement des procès longs et dispendieux.

2^o Que durant ces procès, les écoles seront dans le plus grand trouble et les études en souffrance.

3^o Que y ayant actuellement deux chaires vacantes et le doyen âgé et infirme ayant donné sa démission, il ne reste

(13) *Ibidem*.

que quatre professeurs qui ne peuvent suffire pour instruire ou examiner quatre ou cinq cents écoliers.

Pour faire cesser tous ces désordres, mettre fin à des procès ou les prévenir, et obvier au manque d'instruction dans la Faculté la plus considérable du royaume, Monseigneur le vice-chancelier n'a qu'un seul moyen, savoir : de nommer tout de suite les *sujets les plus pacifiques et les plus méritants* tant aux deux places vacantes par le décès des sieurs FIZES et SAUVAGES qu'à celle qui vague par la démission du sieur HAGUENOT, doyen. Monseigneur le vice-chancelier a déjà fait une pareille nomination pour Toulouse.

Le premier médecin propose les sieurs BROUSSONET, RENÉ et GOUAN. Les sieurs BROUSSONET et RENÉ sont d'excellents sujets. Ils ont eu toutes les voix dans les dernières disputes, ils sont accoutumés depuis longtemps à faire des leçons aux étudiants.

Pour ce qui est du sieur GOUAN, c'est un des plus grands botanistes qu'il y ait et comme ces sortes de gens sont extrêmement rares et nécessaires, il ne faut pas laisser échapper un tel sujet qui est connu par divers ouvrages très estimés. Le sieur SAUVAGES qui vient de mourir était le seul professeur qui sut la botanique, il faut nécessairement soit pour suppléer dans la nécessité du sieur IMBERT soit pour instruire les jeunes gens choisir le sieur GOUAN pour professeur. Les ouvrages qu'il a donnés sont des preuves les plus certaines du mérite que toutes les disputes qu'on pourrait lui faire subir » (14).

Le 18 mars, la décision du vice-chancelier conforme aux désidérata de SÉNAC était signifiée aux juges. Le même jour, les trois heureux gagnants envoyaient une lettre de remerciements à SÉNAC : « M. IMBERT votre gendre vient de nous faire part du choix que sa Majesté a bien voulu faire de nous pour remplir les chaires de MM. FIZES, SAUVAGES et HAGUENOT. Dans la ferme persuasion que c'est aux bontés et à la protection dont vous nous avez honnés que nous le devons, nous osons vous supplier de vouloir bien agréer nos très humbles remerciements. Nous ferons tous nos efforts, Monsieur, par notre exactitude à remplir les devoirs que ces places exigent et par notre application à faire le bien de l'Université en tachant d'y rétablir la paix dont elle n'est privée que depuis trop

(14) Archives de la Faculté de médecine, Montpellier, D. 88.-

longtemps, d'en mériter la continuation. Nous sommes avec respect, Messieurs, vos très humbles et très obéissants serviteurs. BROUSSONET, RENÉ et GOUAN » (15). L'installation solennelle des trois nouveaux professeurs eut lieu le 14 avril 1767.

L'opinion ne fut pas extrêmement satisfaite de ces résultats. PANCIN écrivait à AMOREUX, le 9 avril : « RENÉ est professeur — *o mores !* BROUSSONET a la survivance de M. HAGUENOT. *Quantum est in rebus inane !* Quel changement dans la plus fameuse Université de l'Europe ! La promotion de GOUAN me fait beaucoup de plaisir. Ce n'est pas qu'il soit peut-être mieux en état de posséder une chaire de médecine que ses nouveaux collègues, mais il a un mérite de plus que les autres. Un botaniste était nécessaire dans une Université comme Montpellier. Je ne plains dans tout cela que le pauvre CUSSON qui s'était bien donné de peine pour disputer, qui a tellement plus de mérite que tous les concurrents ensemble et qui ne s'est vu frustrer de ses espérances que parce que peut-être il a moins entendu les affaires bursales que les autres » (16).

On ne pardonnait pas à GOUAN deux choses : ses protecteurs, et qu'il ne pratiquât pas la médecine, entièrement consacré comme il l'était aux sciences naturelles. Comme, de par sa chaire, il n'était pas appelé à enseigner la botanique, mais la médecine, ces reproches n'étaient pas entièrement dénués de fondement. Le venimeux pamphlet dont nous avons déjà donné un couplet pour le compte du chancelier, témoigne de cet état d'esprit. « Que ce comique atrabilaire — soit le bonneau d'un grand seigneur, — qu'il l'ait fait asseoir dans la chaire — qu'il se soutienne par faveur — que sans talents et sans doctrine — il professe la médecine — c'est ce que je ne puis souffrir... » (17). Mais nous avons vu, d'un côté, que l'usage des protections était communément répandu et que GOUAN n'était pas seul à en faire usage, que le fait d'échapper au concours par la voie des survivances ou autres était courant. En ce qui concerne la médecine, un essai consacré à ce sujet nous montrera qu'il la pratiquait modérément. GOUAN était en avance sur son époque et il représentait déjà par rapport à son

(15) *Ibidem*.

(16) Lettre de PANCIN à AMOREUX. Bibl. Nat., F. F. N. A., Ms. 6571.

(17) Vers contre MM. les Professeurs en médecine. Bibl. municipale, Montpellier, Ms. 283.

maître, BOISSIER DE SAUVAGES, botaniste amateur, un spécialiste comme COMMERSON. Nous verrons comment il sut orienter son enseignement vers la matière médicale.

L'affaire Guillaume Gouan et le voyage à Paris (1774-1776)

Des bruits vagues circulaient depuis quelques temps dans la ville sur la faillite probable du conseiller Jean-Guillaume GOUAN, père du professeur. Ils furent confirmés par la visite officielle que firent chez lui le lundi 1^{er} août 1774, M. le Président DE BELLEVAL et les conseillers LA DEVÈZE et SICARD. Le conseiller GOUAN leur fit les aveux suivants : « M. GOUAN leur a déclaré que les bruits répandus dans le public ne sont que trop bien fondés, qu'il a eu le malheur d'abuser de la confiance que la Compagnie lui a témoignée dans tous les temps, que le dérangement de ses affaires remonte à l'époque de sa nomination au syndicat, que son père mourant ne lui avait laissé aucun bien et beaucoup de dettes à payer, qu'ayant entre les mains des fonds considérables et appartenants à la Compagnie, il s'en était servi pour satisfaire aux engagements de la succession paternelle, qu'une famille nombreuse dont l'éducation et l'entretien sont très coûteux a activé la déroute de ses affaires, qu'il a été assez malheureux pour s'étourdir sur sa situation jusqu'à ce moment où il se déclare débiteur de la somme de 130.080 livres, 13 deniers, 8 sols, que dans cette triste situation il s'en remet à la merci de la Compagnie et qu'il lui cède ses biens à savoir, son office, sa maison et son jardin... » (1). L'éclat de ce scandale obligea les GOUAN à demeurer cachés chez eux. Antoine GOUAN cessa de ce jour de fréquenter la Faculté de Médecine, alors dans le feu des actes. Il écrivait pour s'en excuser, le 9 août 1774, à ses collègues : « Messieurs, si le coup dont j'ai été frappé m'eut

(1), (2), (3), (4), (5) Société d'archéologie de Montpellier. Fonds de la Cour des Comptes, Ms. 477-489. Arc. Fac. médecine, F. 59.

permis de sortir, je me serais empressé de remplir les obligations de ma place et celles que vos bienfaits m'ont fait contracter envers ma Compagnie. Vous m'avez traité moins comme un confrère que comme un ami ; cette distinction flatteuse augmente en moi le sentiment dont je suis pénétré, elle excite la plus vive reconnaissance et m'assure la continuation de ces mêmes bontés dont vous m'avez honoré dans une circonstance fâcheuse : où vous aviez bien prévu que je ne pourrais encore sortir tant par rapport au public que par rapport à ceux dont je suis obligé d'adoucir l'amertume par ma présence. Si le temps qui doit s'écouler d'ici à la fin des Ecoles eut été plus long, j'aurais mis des bornes à votre générosité en me soumettant à vos décisions ; mais dans ma situation les indiscretions sont permises : je vous prie de les excuser et d'agréer les sentiments de l'attachement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc... » (2).

D'interminables procédures commençaient. La thèse des GOUAN était que la Cour de Montpellier ne pouvait être à la fois juge et partie et qu'il fallait renvoyer l'affaire devant un autre tribunal, le Parlement de Toulouse. La Cour, de son côté, se prétendait habilitée à régler elle-même ses conflits avec ses officiers. Le 17 septembre 1774, la Cour décrétait la prise au corps. Le 19 septembre, trois huissiers de la Cour des Comptes accompagnés par deux cavaliers de la Maréchaussée se présentaient au logis des GOUAN pour arrêter le conseiller. Personne, sauf un domestique qui leur ouvre les différentes pièces. Les GOUAN de leur côté obtenaient un arrêt du Parlement de Toulouse du 4 octobre 1774, qui cassait l'arrêt de la Cour. Cependant, après les ajournements légaux, Jean-Guillaume GOUAN étant contumax, la Cour rendait, le 9 novembre 1774, son arrêt définitif qui condamnait « Jean-Guillaume GOUAN, ancien syndic de ladite Cour, à un bannissement perpétuel hors du Royaume, à une amende de 20 livres envers le Roi et déclare ses biens acquis et confisqués au profit de sa Majesté » (3). De nouveau, le 17 novembre, le Parlement de Toulouse casse l'arrêt définitif de la Cour. Un débat subsidiaire surgit entre la Cour et le Sénéchal de Montpellier, est porté par les enfants GOUAN devant le Conseil d'Etat privé du Roi qui le 27 février 1775 casse les arrêts de la Cour rendus contre Jean-Guillaume GOUAN et renvoie l'instruction criminelle au Parlement de

Toulouse. Il semblerait que les GOUAN aient gagné la partie. Il en est rien. Maintenant qu'il n'a plus à débattre des questions de souveraineté avec la Cour de Montpellier, le Parlement de Toulouse n'est pas aussi favorable aux GOUAN. C'est la Cour devenue partie civile qui l'emporte. Un premier arrêt rendu le 8 juillet 1775 avait ordonné l'enquis et l'ajournement personnel. Mais de l'enquête menée depuis cet arrêt, il va résulter « que le sieur GOUAN doit être décrété au corps » (4). Si bien que les délais étant expirés et le sieur GOUAN, toujours invisible, allant devenir contumax, les enfants GOUAN se décident le 17 février 1776 à implorer la clémence de la Cour des Comptes. La transaction qu'ils proposaient est acceptée. Et cette malheureuse affaire s'en trouve « radicalement terminée ». Un passage du placet des enfants GOUAN mérite d'être cité : « Ils abandonnent tout ce qu'ils ont et ils n'ont d'autre ressource pour leur subsistance que la générosité de leur frère professeur en médecine qui offre de partager tous les revenus de sa chaire avec toute la famille » (5). Ce beau trait de générosité fraternelle valait d'être souligné.

*
**

Ce procès eut deux incidences sur la vie scientifique de GOUAN. La première fut la vente de son herbier au Roi de Pologne, par l'intermédiaire de GILIBERT et l'on pourrait tirer de ce fait l'explication de la chute de potentiel créateur après les années 1775 — mais il y a aussi pour l'expliquer un mariage et la naissance d'une petite fille, la cinquantaine approchante, etc... La deuxième conséquence fut de faire connaître Paris à notre provincial. Voyage d'affaire, certes, et quelles tristes affaires. Le Conseil d'Etat privé du Roi. Mais les botanistes sont un peu comme les poètes : une fleur ou même la rencontre d'autres botanistes les délivrent des plus fâcheux soucis. GOUAN, dès son arrivée, va saluer BUFFON, le directeur du Jardin des Plantes. Et c'est la première anecdote parisienne — ces anecdotes parisiennes paraissant avoir laissé parmi les amis de GOUAN un souvenir au moins égal à l'histoire de la *Bombycis descriptio*... « Il rendit ses hommages à l'immortel BUFFON, avec lequel il eut une conversation des plus piquantes au sujet

de la génération des poissons sur laquelle GOUAN s'était fait une opinion particulière qu'il avait émise dans son ouvrage. BUFFON lui dit que la copulation avait certainement lieu, puisque les sens étaient distincts et apparents ; que, d'ailleurs, l'opération de la castration tentée sur eux par TULL, rendait évidents les organes de la génération. Bien plus, ajouta BUFFON, mon cuisinier m'assure avoir ouvert une carpe hermaphrodite. GOUAN ne resta pas muet sur cette proposition étrange. Il répliqua, avec sa promptitude et sa franchise ordinaires, que le cuisinier était probablement né sur les bords de la Garonne » (6).

Les deux autres anecdotes concernent Jean-Jacques ROUSSEAU, avec qui le botaniste avait été en correspondance en 1769. « GOUAN avait singulièrement plu à l'illustre écrivain par ses connaissances étendues en botanique, son goût pour la musique et surtout la franchise de son caractère. Un jour, le philosophe lui recommanda d'aller entendre Iphigénie de Gluck « que vous semble-t-il de cette musique ? lui demanda le lendemain ROUSSEAU, n'est-ce pas qu'il n'en faut plus faire après celle-là ? Vraiment si, lui dit GOUAN, il n'est pas permis d'abandonner la composition quand on a fait le chef-d'œuvre du genre pastoral, le Devin du village... Ah ! Ah ! M. GOUAN, reprit Jean-Jacques, Paris vous a bien vite gâté et vous voilà devenu flatteur ? ».

Une autre fois le professeur de Montpellier, cédant aux instances d'une jeune dame qui désirait passionnément connaître ROUSSEAU, la conduisit chez Jean-Jacques et la lui présenta comme sa sœur. Celui-ci l'observa fort attentivement et ne lui trouvant aucun trait de ressemblance, aucun accent méridional et un ton trop peu familier pour un frère et une sœur, il reconnut l'officieuse supercherie. Quand il se séparèrent, après plusieurs heures passées ensemble, ROUSSEAU donna la main à la dame avec beaucoup de grâce et de politesse, mais il dit à GOUAN en lui frappant sur l'épaule : « Souvenez-vous, Monsieur, que je n'aime pas que l'on me trompe même quand on me fait plaisir » (7). C'est ici la partie mondaine de sa vie parisienne. Regardons-le plutôt agir dans son cadre naturel, le Jardin des Plantes, par l'intermédiaire d'une lettre à AMOREUX « Paris, le 3 janvier 1775, comme j'ai été obligé, mon cher

(6) AMOREUX. — Notice historique sur Antoine GOUAN. *Op. cit.*

(7) DESGENETTES. — Article Gouan, in *Biographie médicale*.

Ami, de partir presque subitement pour les affaires concernant ma famille, je n'ai ni pu, ni voulu voir personne à cause de l'indiscrétion de ceux qui vous accablent de commissions. Cependant je n'en pense pas moins à ceux que j'ai toujours regardé comme mes vrais amis. Ainsi tu verras bientôt la preuve vivante de mon souvenir puisque je viens d'expédier à ton adresse par la messagerie une boîte de plantes grasses qui te manquaient... J'ai été reçu ici par MM. LIEUTAUD, LASSONNE et LEMONNIER, comme il est impossible de l'exprimer. Le premier m'ayant retenu par force à dîner, me garda longtemps et notre conversation roula sur l'anatomie comparée et la botanique. Nous nous quittâmes avec promesse d'aller le voir souvent. Le dernier me mena aux serres de la princesse de Marsan. Elles sont très riches en liliacées et ses jardins le sont en arbres. A quatre heures, j'allai avec M. LEMONNIER chez la princesse qui me reçut le plus honnêtement et m'offrit tout ce qui pourrait me plaire, mais ce n'est pas le moment de prendre et il faut voir les serres avec le catalogue pour ne pas prendre martre pour renard. Au jardin du Roi, on m'a donné carte blanche, je coupe, je taille, je brise et tous les pouvoirs m'ont été conférés ; c'est-à-dire que je prendrai tout ce qui me conviendra. Je ne crois pas que dans les plantes que je t'envoie il y en ait deux que tu aies déjà, en tout cas, tu les rejeteras, j'en ai gardé la note et lorsque j'en aurai le temps, je verrai s'il en est quelque autre qui puisse te convenir. Ils n'ont que deux ou trois euphorbes, les liliacées de ce jardin sont peu au-dessus des miennes et j'en ai qu'ils n'ont pas ; dont il suit qu'ayant avec moi en partant d'ici par eux celles qui me manquent, je serai plus riche qu'eux. Madame de Marsan en a aussi qu'ils n'ont pas et que j'aurai, de sorte qu'entre toi et moi nous cultivons deux familles bien respectables. M. DE JUSSIEU m'a livré son herbier qui est immense. Ayant en deux jours de livres, je les ai entamés. J'ai vu les chicoracées, carduacées et ombellifères. Dans ces trois classes, il m'a donné tout ce qui était en double dans son herbier. Nous parcourrons petit à petit les autres cahiers où j'espère aussi trouver et prendre des richesses pour le mien qui quoique moins bien préparées que les miennes me feront pourtant du bien. C'est bien dommage que cet herbier soit si mal préparé ; aussi si ce n'était les notes et les exotiques son neveu l'aurait-il mis au feu ; mais il doit

respecter l'ouvrage des grands hommes qui l'ont fabriqué. Je te ferai, de vive voix, le détail de cet herbier. J'ai vu au jardin quelques ombelles bien rares que j'emporterai ou que j'enverrai en motte pour mon jardin de même que quelques arbustes précieux. En attendant, j'ai mis dans une petite boîte des graines fraîches de café qui seront toujours mieux en terre que si je les gardais et en partant j'en prendrai d'autres à Trianon, car il n'y en a point à Paris. Je te ferai présent avec le temps du *meadia* superbissime plante et l'*alstrœmeria ligta*, la troisième me sera donnée lorsque Madame de Marsan l'aura ; mes plantes du Cap sont déjà plantées à mon jardin et furent plantées quelques jours après mon départ par mes braves étudiants. J'emporterai avec moi quelques fruits étrangers et une suite de 4.000 graines pour être mises à côté de mon herbier. AUBLET avec qui je suis assez lié m'a donné des choses précieuses, et comme il me vit chez Madame de Marsan il me vint voir le mardi chez moi à Paris. J'ai vu son ouvrage qui va paraître incessamment composé de 367 estampes in-quarto environ. Ce sera le fait de trois volumes in-quarto. Adieu mon Ami, le courrier me presse et je ferme ma lettre et je suis pour la vie ton Ami... Je te prie, en outre, de garder le secret sur cet envoi, j'ai des raisons très fortes pour cela, aussi *motus à qui que ce soit* » (8). Un personnage n'est pas nommé dans cette lettre avec qui GOUAN entretient les relations les plus affectueuses. Il s'agit de THOUIN, le jardinier en chef du jardin royal, qui le reçut dans sa famille. Ils correspondaient ensemble depuis 1767 et ce séjour resserra encore leurs liens. Dès son retour à Montpellier, fin avril 1775, GOUAN allait écrire à LEMONNIER et à THOUIN pour les remercier de leur accueil. A THOUIN, il écrivait : « Je vous aurais bien plus tôt écrit, mon cher Ami, si j'eusse été libre à mon arrivée, mais vous imaginez facilement que je n'ai pas été sans affaires : mille devoirs, mille visites que j'ai reçues et que je ne rendrai pas certainement et brochant sur le tout l'Universitè où je suis accroché toute la matinée, où j'entend psalmodier du latin. C'est un charme, enfin il faut en passer par là et prendre son mal en patience. J'aurai bien préféré

(8) Lettres de GOUAN à AMOREUX. Bibl. Nat., F.F.N.A., Ms., n° 6570.

trotter un peu le jardin avec vous et votre aimable professeur » (9 mai 1775) (9). Ce voyage, si bref fut-il, décembre 1774-avril 1775, n'avait pas été infructueux. Il s'en était retourné les mains pleines. Son séjour à Montpellier fut bref. Le procès reprenant à Toulouse, il s'y rend le 17 mai et y restera jusqu'au début d'octobre. Il eut le temps de se livrer à des essais de cultures dans le jardin de l'Académie, comme en témoigne cette lettre à THOUIN du 13 août 1775 : « ...J'eusse bien préféré être à la botanique avec vous qu'à Toulouse, si la défense d'un père n'était une de ces choses qui exigent toutes les préférences possibles... Les plantes que j'ai semées ici au jardin de l'Académie ont assez bien réussies, celles de Montpellier, itou. Quant à mon jardin, je n'en sais rien puisque le destin a jugé à propos de m'exiler depuis un an. Vous voyez ainsi que je serai en état de faire la carte géographique du Royaume si cela continue... » (10). Rentré dans ses foyers en octobre, il écrit aussitôt à THOUIN : « Me voilà rendu dans mon jardin, mon bon ami, et je n'ai rien de plus pressé que de vous donner de mes nouvelles... Je passe sous silence mon affaire domestique, peut-être je viendrai à bout de la terminer bientôt par instances, offres répétées, car les cœurs se lassent de haïr comme d'aimer ; je vais donc vous entretenir de nos communes amours et parler avec vous botanique. J'ai trouvé mon jardin dans un état déplorable » (8 octobre) (11). Nous terminerons ces citations de lettres à THOUIN par ces amères remarques sur les cours de justice. « Je ne puis encore venir à bout de rattraper ma tranquillité. Je fais, j'offre à mes persécuteurs toutes sortes de sacrifices, ils me laissent des mois entiers sans me dire qu'ils acceptent ce qu'on leur offre jusqu'à leur céder une partie de mes revenus. Dieu vous garde d'avoir jamais à faire à aucun Corps. Ce sont des ennemis implacables et qui, comme Pilate, se renvoient la balle de l'un à l'autre lorsqu'ils sont en chapitre. Il n'est pour moi d'autre consolation que l'estime de mes amis et de dire dans mon âme que j'ai épuisé tous les moyens possibles pour apaiser leur haine... » (21 décembre 1775) (12).

GOUAN ET LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES DE MONTPELLIER

La Société royale des Sciences de Montpellier jouit du privilège, par dessus toutes ses homologues de Province, d'entretenir avec l'Académie royale des Sciences de Paris « l'union la plus intime comme ne faisant ensemble qu'un seul et même corps » (statuts de 1706). Aussi était-ce un honneur envié que d'en faire partie.

Si ses condisciples CUSSON et COMMERSON présentent leurs premiers mémoires, le premier dès 1754 et le second dès 1755, GOUAN attend jusqu'en 1757, soit cinq ans après son doctorat, pour le faire : « du jeudi 4 août 1757, on a lu une description exacte et circonstanciée d'un grand poisson pêché nouvellement dans la Méditerranée et porté à Montpellier où on l'a exposé pendant quelques jours au regard des curieux. C'est une espèce de chien de mer appelé par LINNAEUS *squalus* ? M. GOUAN, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, est auteur de cette description » (1). M. LE ROY fut commis pour examiner ce mémoire : « ayant examiné par ordre de l'Académie un mémoire de M. GOUAN le médecin sur le poisson nommé *Squalus cinereus* contenant la description de l'extérieur de ce poisson et des observations sur plusieurs parties internes de cet animal, j'ai trouvé que ce mémoire renfermait beaucoup de connaissances utiles et curieuses. Montpellier, le 11 août 1757. LE ROY (2) ». Sur ce rapport favorable, l'admission de GOUAN au sein de la Société fut proposée : « ce jourd'hui, septième de septembre, la Compagnie

(1) Archives départementales de l'Hérault. Société Royale des Sciences, D. 120.

(2) Archives départementales de l'Hérault, D. 164.

extraordinairement assemblée a disposé de deux places vacantes d'adjoints pour la botanique. Elle a nommé à ces deux places M. GOUAN et M. BATIGNE, l'un et l'autre docteurs en médecine à la Faculté de Montpellier, connus par les mémoires qu'ils ont présentés à la Société royale. Ces deux messieurs ont été élus en la forme accoutumée par scrutin et à la pluralité des suffrages » (3), suivent les signatures de GOULARD, docteur, à la fois directeur pour l'année 1757 et trésorier ; SAUVAGES, sous directeur ; DE RATTE, secrétaire perpétuel ; HAGUENOT, IMBERT, LAMORIER, MONTET, ROMIEU. Et dès la rentrée de la Société royale, après la St-Martin 1757, le jeudi 17^{me} novembre 1757, nous voyons en queue de liste les signatures des deux nouveaux adjoints.

A la suite des incidents BARTHEZ-D'AIGREFEUILLE, MM. LE ROY et BARTHEZ donnèrent leur démission. Aussi le jeudi 25 juillet 1765 « ce jourd'hui la Compagnie a déclaré vacante la place d'associé botaniste qu'avait M. LE ROY et celle d'adjoint anatomiste occupée par M. BARTHEZ, ces messieurs ayant donné l'un et l'autre leur démission confirmée par une absence plus longue que celle que permettent les statuts. Il a été délibéré de convoquer pour jeudi prochain 1^{er} d'août une assemblée extraordinaire pour nommer à la place qu'occupait M. LE ROY » (4), et le jeudi 1^{er} août « Ce jourd'hui la Compagnie extraordinairement convoquée, les honoraires et associés invités par billets, a nommé par scrutin à la pluralité des suffrages M. GOUAN à la place d'associé botaniste, vacante par la démission de M. LE ROY. M. GOUAN était adjoint à la même classe de la botanique et il est connu par plusieurs ouvrages, CUSSON, sous-directeur ; DE RATTE, secrétaire perpétuel ; HAGUENOT, LAMORIER, DANYZY, IMBERT, ROMIEU, DE SAUVAGES, GOULARD, MONTET » (5). Il devenait ainsi titulaire de la troisième place de la classe de botanique qu'il allait conserver jusqu'en 1793, date de dissolution de la Société. Le jeudi 15 janvier 1767 « Ce jour la Compagnie a procédé à l'élection de ses officiers. Elle a nommé d'une voix unanime M. DE SAINT-PRIEST conseiller d'Etat et intendant de Languedoc, président ; M. CUSSON directeur et M. GOUAN, sous-directeur ; M. GOULARD a été continué trésorier » (6). Ces fonctions étaient annuelles et

(3) Archives départementales de l'Hérault. Société Royale des Sciences, D. 121.

(4), (5), (6) et (7) *Ibidem*.

l'année suivante GOUAN était élu directeur « du jeudi 14 janvier 1768, il a été procédé suivant l'usage à l'élection des officiers. M. l'archevêque de Narbonne a été nommé président, M. GOUAN, directeur et M. AMOREUX, sous-directeur. M. GOULARD a été continué trésorier » (7). Ce furent là les seules fonctions administratives qu'il ait eues au sein de la Compagnie.

Un des rôles des membres de la Société Royale était d'entretenir des commerces épistolaires avec les membres correspondants de la Société. Voici la liste chronologique des correspondants de GOUAN... — le 9 août 1759, M. BRIDAUT, docteur en médecine de Montpellier, résidant à La Rochelle, connu par plusieurs mémoires d'histoire naturelle qu'il a présentés à la Compagnie — et vraisemblablement le Dr GUILLEMEAU dont GOUAN allait lire en 1763 une lettre fort longue sur l'insecte *Ictiurus*. Tous deux avaient fait de l'insectologie à Montpellier avec GOUAN — le 11 mars 1762, SCHMIDT, de Berne, membre de plusieurs académies qui étant très versé dans la connaissance des langues savantes de l'Antiquité, cultive aussi avec beaucoup de succès les différentes parties de l'histoire naturelle. Il est âgé seulement de 24 ans et il a déjà remporté cinq prix au jugement de l'Académie royale des Inscriptions et Belles Lettres, dont il est un des correspondants — le 28 novembre 1765, OEDER, professeur de botanique à Copenhague — le 10 décembre 1767, BONNAFOS, médecin à Collioure (cf. GOUAN, La pratique de la médecine) — le 9 février 1769, BERGIUS, professeur de botanique à Upsal — le 23 juillet 1772, la correspondance est accordée à M. BEGUILLET, « avocat au parlement, conseiller du Roi, premier notaire des provinces de Bourgogne et Bresse, membre de plusieurs académies, connu par différents ouvrages qu'il a envoyés à la Société » dont GOUAN a attesté le savoir en physique, en anatomie, en botanique, etc... — le 2 septembre 1773, l'abbé BERTHOLON, de l'Académie des Sciences et Belles lettres de Béziers — le 10 février 1780, GILIBERT, ancien élève de GOUAN, alors médecin à Grodno — le 13 mars 1783, M. DE LA TOURETTE, secrétaire de l'Académie de Lyon pour la partie des Sciences — le 10 juillet 1783, M. BUTTINI, docteur en médecine de Montpellier, membre de la Société royale de Paris, de l'Académie Impériale des curieux de la nature et de celle de Berlin, résidant

à Genève — le 23 juillet 1783, M. FERREIRA d'ACAMARA, docteur résidant au Brésil — le 30 août 1787, M. DE SAINT-AMANS, de l'Académie des Sciences de Bordeaux, résidant à Agen — le 3 septembre 1789, M. ARTAUD, médecin à Philadelphie. Mais nous ne nous attarderons pas davantage sur les autres fonctions académiques de GOUAN — comme d'examiner et de fournir des rapports sur les mémoires et ouvrages soumis à la Société — et envisagerons aussitôt quel fut son apport personnel et sa propre activité dans le cadre de la Société.

Il n'existe aux archives départementales de l'Hérault qu'un fragment du journal des travaux académiques allant du 15 février 1742 au 18 août 1763 (8). Nous allons y relever tout ce qui concerne Antoine GOUAN. « Du jeudi 7 février 1760, M. GOUAN a lu un mémoire sur plusieurs genres et espèces d'insectes dont il a fait la découverte... Du jeudi 7 février 1761, M. GOUAN a lu un mémoire sur la manière de préparer les poissons pour les conserver dans les cabinets d'histoire naturelle. Il a fait voir un essai de ce procédé sur un poisson... Du jeudi 18 juin 1761, M. GOUAN a lu un mémoire anonyme envoyé de Bordeaux sur des insectes trouvés dans le cercueil d'un cadavre enseveli depuis un mois et demi et qui n'exhalait aucune mauvaise odeur... Du jeudi 26 novembre 1761, M. GOUAN a communiqué une lettre de M. LINNAEUS dans laquelle il est question de l'histoire naturelle des insectes... Du jeudi 4 mars 1762, M. GOUAN a exposé le plan d'un ouvrage de botanique qu'il se propose de donner au public sous ce titre *Hortus Regius monspeliensis*. Il a demandé à la Compagnie des commissaires pour l'examen de cet ouvrage. L'Académie a nommé MM. DE SAUVAGES, CUSSON et BATIGNE... Du jeudi 13 mai 1762, M. GOUAN a parlé aussi de l'anatomie de la seiche, il a fait voir dans cet animal plusieurs petits crochets qu'on n'y avait pas encore aperçus et qui peuvent servir à expliquer comment cet animal s'attache aux différents corps qu'on lui présente... Du jeudi 22 juillet 1762, M. GOUAN a parlé du Raigrass que les anglais cultivent avec soins dans leurs prairies et qu'ils vantent comme un excellent fourrage. C'est l'*avena elatior* L., qui croît communément dans nos campagnes et non pas un *gramen cecalinum* ou un *gramen loliaceum* comme l'ont prétendu deux auteurs (à ce sujet il a demandé l'avis de

(8) Archives départementales de l'Hérault, D. 120.

SÉGUIER)... M. GOUAN a fait part à l'Académie du fait suivant : un paysan ayant été piqué en dormant par un insecte près de l'œil, cette piqûre fut suivie d'une inflammation considérable. M. MÉJEAN, chirurgien de cette ville, ayant été appelé, traita méthodiquement le mal et ayant fait une ouverture au grand angle de l'œil, il en tira environ 16 chenilles. M. GOUAN croit que l'insecte qui a piqué ce paysan était une guêpe — *ichneumon*... Du jeudi 13 novembre 1762, M. GOUAN a dit à la Compagnie qu'un botaniste allemand (Jacquin de Vienne) avait donné à un genre de plantes le nom de *gouania*. Il a communiqué ensuite quelques observations de botanique... Du jeudi 27 janvier 1763, le Roi de Danemarck, qui fait actuellement imprimer à ses dépens un grand ouvrage de botanique, a fait l'honneur à M. GOUAN de le comprendre dans la liste des personnes savantes qu'il gratifie d'un exemplaire de cet ouvrage. Cet académicien en a déjà reçu les premières feuilles qu'il a fait voir aujourd'hui à la Compagnie. La beauté des planches et la vérité qui y règnent ont été l'objet d'une juste admiration... Du jeudi 16 juin 1763, on sait assez que ce qui rend les fleurs doubles c'est le changement des étamines en pétales. M. GOUAN a observé, après une autre personne qui lui avait mandé le même fait, que dans certaines espèces d'œillettes ce changement n'est pas parfait, puisque les étamines devenues pétales conservent leurs anthères, ce qui suffit pour rendre la fleur féconde. Les phénomènes de la nature sont sujets à des variations infinies. De même, M. GOUAN a communiqué une lettre de M. GUILLEMEAU, correspondant à la Société... Du jeudi 11 août 1763, M. GOUAN a remis un pli cacheté qui contient, a-t-il dit, l'exposition d'une découverte qu'il juge importante et pour laquelle il prend date aujourd'hui. Une circonstance particulière survenue pendant la séance a déterminé M. GOUAN à ouvrir le papier cacheté qu'il venait de remettre et à faire lecture d'une observation qui y était contenue. Il s'agit dans cette observation de donner la cause du mouvement des feuilles du tremble ou du peuplier. Ce mouvement est dû au pétiole qui étant fort rond par un bout est très aplati et très faible par l'autre extrémité à laquelle la feuille est attachée. M. GOUAN donnera un mémoire détaillé sur ce sujet et sur plusieurs autres non moins importants... Du jeudi 18 août 1763, M. GOUAN a observé que les mousses desséchées ou qui ont été gardées avec

leurs mottes pendant quelques années repoussaient et fleuraient de nouveau quand on les avait arrosées. Cette observation a paru curieuse. M. GOUAN l'a faite environ sur 140 sortes de mousses ». Ces longues citations nous restituent l'ambiance de la Société. Elles nous donnent une idée de la variété des recherches que menaient GOUAN de front. L'ichtyologie et l'insectologie y tiennent d'abord autant de place que la botanique, puis perdent du terrain.

Nous terminerons cette étude par un rapide examen des divers mémoires de GOUAN dont les manuscrits sont restés dans les archives de la Société Royale. Nous ne comptons qu'un seul mémoire de botanique : *semailles et plantations faites dans les environs de Montpellier en 1767, 1768, 1769, 1771, 1772 et 1780*, lu le 6 septembre 1781 (9), publié dans les herborisations de Montpellier. Les mémoires de zoologie sont plus nombreux : il y a « le mémoire présenté aux messieurs de la Société royale des Sciences de Montpellier, le 25 août 1757, *observation d'anatomie et d'histoire naturelle sur un poisson, espèce de chien de mer*, par M. GOUAN, docteur de l'Université de Montpellier avec figure... » (10). Il fait une description minutieuse de l'animal externe et interne. La description externe comprend : 1^o la description générale, 2^o les nageoires pectorales, 3^o les ventrales, 4^o la nageoire de l'anus, 5^o les nageoires dorsales, 6^o la queue. Pour la description interne, il commence par nous avertir qu'il a suivi l'ordre de la dissection. « Les poissons manquent souvent de beaucoup des parties que l'on trouve dans les quadrupèdes et les oiseaux : c'est la raison qui m'empêche de garder un ordre méthodique dans la description interne du chien de mer dont il est ici question. Je décrirai ces parties dans l'ordre qu'elles se sont présentées à l'ouverture de l'animal... » *La réflexion sur la dissertation de M. KLEIN*, intitulée *de sono et auditu piscium*, a été lue le 9 décembre 1779. « Dans cette dissertation, M. KLEIN attaque le sentiment d'un auteur qui prétend que les poissons sont sourds et muets : sentiments qu'il a développés dans une lettre insérée dans la bibliothèque française (tome 36, par. 3, page 273). Dans mon ouvrage sur (les poissons, j'ai dit aussi qu'ils étaient sourds et muets, j'ai cru être fondé à le

(9) *Ibid.*, D. 162.

(10) *Ibid.*, D. 164.

dire et celà d'après plusieurs expériences que je fis et que je rapporte dans mon premier traité. Malgré celà je crois nécessaire d'établir mon opinion par la réfutation du système de M. KLEIN » (11)... *Le mémoire sur la structure des organes de la génération du limaçon terrestre* par M. GOUAN a été imprimé dans le volume de l'Académie royale des Sciences de Paris, année 1778, au nom de la Société royale des sciences qui envoyait par an deux mémoires à joindre à ceux de l'Académie de sciences... *La description de quelques nouvelles espèces du genre des scarabées* (12), lu le 7 février 1760, donne la description de six espèces nouvelles. On trouve d'autre part, un mémoire de géologie : *Observation sur des tubulites trouvés à Montferrier à une lieue de Montpellier* (13), lu en septembre 1779 « les carrières des environs de Montpellier ont fourni depuis près de 60 ans et fournissent encore des substances minérales, végétales et animales. Des membres de cette Société et plusieurs autres personnes ont trouvé dans ces carrières des fossiles et des substances marines de toutes espèces : avec M. DE GERLAN et M. DE JOUBERT, nous trouvâmes à Caunelles pour la première fois en 1758, l'huître pelure d'oignon, l'huître commune, et des balanites d'une grosseur peu ordinaire. Les pierres noires trouvées à Montferrier et que quelques-uns croient être des laves, m'engagèrent, il y a 11 ans, à profiter du temps de la botanique pour fouiller dans les environs et j'y trouvais des cornes d'ammon assez abondantes sur le chemin qui conduit aux Cévennes, des fragments d'autres coquillages et des tubulites isolées dont je n'avais pu déterminer l'espèce, des cercles dessinés épars sur les rochers avaient encore excité ma curiosité, mais les difficultés étaient grandes parce que dans ce quartier tout est roche et exige des dépenses et que ce n'est qu'en pétardant le rocher que je me flattais de découvrir ce que je cherchais. Le hasard m'a tout épargné : il y a trois ou quatre ans que le Diocèse ayant voulu faire raccommoder le chemin qui va à Montferrier, on fut obligé de miner dans toute la partie où l'on devait élargir le chemin et faire la chaussée pour arriver au pont qu'on y a construit. Je profitais de cette occasion pour fouiller partout où on travaillait.

(11) *Ibid.*, D. 163.

(12) *Ibid.*, D. 164.

(13) *Ibidem*.

C'est au bas du chemin qui descend au pont de Montferrier à la première arche de la chaussée vis-à-vis le chemin de la Valette que je trouvai la pétrification que VALLERIUS a nommée *tubularia tubis rotandis mordinale congestis* dont l'analogie vivante est la tubulaire de nos étangs».

Enfin, un mémoire de médecine : *mémoire sur des leucomas ou taie des yeux* (14), etc., lu à l'assemblée publique de la Société le 28 décembre 1779 et publié dans le compte rendu de cette assemblée (cf. GOUAN et la pratique de la Médecine).

Ces assemblées publiques de la Société royale des sciences se tenaient une fois l'an dans la grande salle de l'Hôtel de Ville en présence des Etats de Languedoc. « Un discours d'ouverture était prononcé par le président ; puis on passait à la distribution des prix fondés par la Société ou par les Etats eux-mêmes : Le Secrétaire prononçait les Eloges des membres décédés depuis la dernière assemblée publique et le reste de la séance était occupé par la lecture des mémoires académiques » (15). Dans l'assemblée publique du 12 décembre 1772, GOUAN présenta un « *Projet d'ouvrage botanique*, qui a pour titre : *Antonii Gouan, professoris medici monspeliensis, observationes botanicae, in folia*, avec 28 estampes du même format actuellement sous presse » et à celle du 28 décembre 1779, *le traitement des leucomas*. Ce mémoire et ce projet ont été publiés dans le compte rendu des assemblées publiques.

En 1793, la Société royale des Sciences ayant été dissoute, GOUAN participa à la création de la Société des sciences et belles lettres de Montpellier dans laquelle il passa rapidement à la vétéranee. Cette Société s'éteignit à la fin de l'Empire.

(14) Assemblée publique de la Soc. Royale du 28 déc. 1779.

(15) JUNIUS CASTELNAU. — La Société Royale des Sciences.

GOUAN, PROFESSEUR

A l'issue de la dispute professorale de 1766-1767, les trois nouveaux professeurs furent solennellement installés le 14 avril 1767. Quelle était la chaire qu'allait occuper GOUAN ? C'était la huitième chaire — huitième et dernière dans l'ordre chronologique de fondation. En 1715, la dernière agrégature subsistante était érigée en chaire « *ad docendum praxim consultandi methodum et pro aegris inopibus* », dite chaire de pratique et de consultation des pauvres. Cette chaire fut occupée par les deux HAGUENOT. Henri HAGUENOT la quitte en 1731 pour passer à la sixième chaire. Mise au concours en 1732, c'est Eustache MARCOT qui l'obtient. François BOISSIER DE SAUVAGES est nommé son survivancier en 1734, quand Eustache MARCOT devient premier médecin des enfants de France. A sa mort, en août 1557, BOISSIER en devient titulaire et GOUAN lui succède en 1767. Il allait l'occuper jusqu'en 1792, date de dissolution de l'ancienne Université de médecine. Cette chaire représentait pour l'Université une tentative dans la création d'un enseignement clinique. Louis DULIEU, dans son *Essai historique sur l'Hôpital Saint-Eloi*, nous donne les raisons de son échec : « en 1715, l'Université de médecine avait même créé une chaire dite pour le service des pauvres, qui n'avait pu atteindre son plein épanouissement faute de s'être vu ouvrir les portes de l'hôpital Saint-Eloi. Depuis lors, à plusieurs reprises et notamment en 1760 et en 1774, les chanceliers réclamèrent le droit d'entrer à Saint-Eloi pour y enseigner la clinique au lit des malades. Mais si les professeurs avaient pour eux le premier médecin du Roi, les administrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui étaient pour la plupart des gens de robe de la Cour des Comptes, avaient pour les servir leur connaissance approfondie des textes législatifs. C'est

pourquoi, malgré tous ses efforts, l'Université ne put jamais pénétrer à Saint-Eloi » (1). La huitième chaire demeurée sans objet, perdit sa spécialité et devint une chaire comme les autres, où le titulaire remplissait le pensum de son choix. BOISSIER DE SAUVAGES y avait enseigné la Nosologie. Avec GOUAN, on va s'orienter vers la matière médicale, et faute de mieux la physiologie.

Nature et dates des cours professoraux de Gouan

Année scolaire	Matière enseignée	Dates de début et de fin de cours
67-68	Histoire naturelle	
68-69	Physiologie	9 avril-27 mai 1769
69-70	Physiologie	12 janvier- ? 1770
70-71	Physiologie	3 novembre-24 déc. 1776
71-72	Physiologie	6 janvier-26 février 1772
72-73	Physiologie	7 déc. 1772-28 janv. 1773
73-74	Hist. naturelle et mat. médicale	21 février-28 avril 1774
74-75	Remplacé par Sabatier	
75-76	Matière médicale	12 février-1776
76-77	Matière médicale	10 avril 1777
77-78	Physiologie	14 déc. 1777-31 janv. 1778
78-79	Physiologie	25 nov. 1778-29 janv. 1779
79-80	?	?
80-81	?	?
81-82	Matière médicale	11 mars-31 mai 1782
82-83	Matière médicale	31 mars-14 juin 1783
83-84	Matière médicale	3 mai-2 juin 1784
84-85	Matière médicale	7 mars-23 mai 1785
85-86	Matière médicale	30 mars-7 juin 1786
86-87	Matière médicale	3 mai-10 juillet 1787
87-88	Matière médicale	4 avril-17 juillet 1788
88-89	Matière médicale	17 mars-19 juin 1789
89-90	Matière médicale	13 avril-19 juillet 1790
90-91	Matière médicale	17 mars-28 avril 1791
91-92	Matière médicale	29 février-1792
92-93		14 février-17 avril 1793

(1) Louis DULIEU. — Essai historique sur l'hôpital Saint-Eloi.

Le tableau précédent, établi d'après les registres de présence des professeurs (2), va nous permettre de faire quelques remarques sur son enseignement. Il faut souligner d'abord l'exactitude avec laquelle GOUAN remplit ses fonctions. Il ne s'est fait suppléer qu'une seule fois au printemps 1775 par le docteur SABATIER. Et nous savons trop pour quelles raisons. Si, d'autre part, l'on se souvient qu'il a assuré plusieurs fois les cours de botanique, il nous faut voir en lui un des professeurs les plus dévoués de l'Université, à une époque où les tenants des chaires avaient toute facilité pour se faire suppléer par des docteurs. La deuxième remarque, c'est qu'il s'efforce, tant qu'il peut, à enseigner la matière médicale, quand le titulaire de ce cours lui en laisse l'occasion. Jusqu'en 1775, date de la mort de VENEL, c'est VENEL qui en est officiellement chargé. Après sa mort, il semblerait que GOUAN puisse s'emparer de ce cours, mais c'est BARTHEZ qui l'enseigne alors. Et GOUAN est rejeté à la physiologie. Après le départ de BARTHEZ, il l'assure enfin sans discontinuité. Et nous le voyons à la Révolution, poursuivre naturellement en tant que professeur de botanique et de matière médicale ses fonctions de professeur royal. Il semble qu'il ait imprimé dès son premier cours, un cachet personnel à la matière médicale. Le titre de ce premier cours nous a été conservé par l'affiche : « R. D. Antonius Gouan, professor Regii remedium e triplici regno desumptorum Historiam Naturalem tradet, hora undecima matutina » (3). Ce cours ne devait pas faire double emploi avec la matière médicale que VENEL enseignait en même temps. D'après DESGENETTES, ce cours aurait été une nouveauté : « GOUAN fut chargé d'étudier l'histoire naturelle appliquée à la médecine, ce qui avait été négligé depuis RONDELET » (4). Mais, dès la seconde année, GOUAN enseignait la physiologie. Et par la suite, il dut revenir à une matière médicale plus traditionnelle. La bibliothèque municipale de Montpellier possède les notes d'un élève au cours de matière médicale de l'année 1785 (5). Enfin GOUAN nous annonce dans la préface de son traité de botanique et de matière médicale qu'il y a consigné les leçons faites à

(2) Archives de la Faculté de médecine, Montpellier, S. 127.

(3) Archives de la Faculté de médecine, Montpellier, C. 70.

(4) DESGENETTES. — Article Gouan. *Op. cit.*

(5) Bibl. munic. de Montpellier.

l'école « d'ailleurs on doit être prévenu que c'est ici le sommaire, l'extrait des leçons que j'ai données publiquement dans le jardin botanique, pendant une longue suite d'années, depuis 1766 ». Que ce terme de jardin botanique ne trompe pas. GOUAN a enseigné davantage la matière botanique à l'école que dans le jardin botanique.

*
**

Parmi les fonctions académiques des professeurs, le discours prononcé à la rentrée solennelle de l'Université tenait une place éminente. N'oublions pas que c'est dans le discours de novembre 1772, *De principio vitali hominis*, que BARTHEZ exposa, pour la première fois, sa théorie du vitalisme. Si les discours de GOUAN sont moins fameux, ils peuvent être cités. Il prononça à l'ouverture des écoles, en 1769, un discours sur les analogies et les différences qui existent entre les plantes et les animaux : *De analogia, convenientia, et discrimina plantarum cum animalibus*. En 1776, il en fit un second sur la nécessité de la botanique en médecine. Ces deux discours restés manuscrits ne nous sont pas parvenus. Le dernier fut prononcé à l'an X (1802) à la rentrée de l'école, le 9 brumaire = *sur les causes du mouvement de la sève dans les arbres*, et a été publié.

Gouan et la pratique de la médecine

Nous avons vu qu'on avait accusé GOUAN de ne pas savoir la médecine. Cette accusation était fondée sur le fait qu'il la pratiquait peu. Nous allons essayer de démontrer qu'il ne perdit jamais le contact avec la médecine pure et que sans être un grand consultant, il eut, lui aussi, une clientèle et des succès thérapeutiques.

A la sortie de l'Université, GOUAN, comme tous les jeunes docteurs à qui venait d'être départi un enseignement exclusivement théorique, s'attacha à un maître de l'hôpital. Il suivit assidument M. Sérane, le père, à l'hôpital Saint-Eloi. Mais un « excès de sensibilité » (1) et surtout une vocation impérieuse pour les sciences naturelles, le détournent de cette voie. Dans sa lettre d'introduction auprès de SÉGUIER, il écrit : « Bien que la profession de médecin ait de grands attraits, mon goût pour l'histoire naturelle m'empêche de l'exercer. Mon cabinet fait ma seule occupation ». Pendant la Révolution, il reprend du service à l'hôpital. « Au commencement de nos guerres GOUAN voulut payer son tribut à la patrie en servant dans l'un des hôpitaux militaires établis à Montpellier et faisant partie de ceux de l'armée des Pyrénées-Orientales, il contracta à son début un typhus dont la crise fut une ample parotide... » (2).

En face de ce bilan, somme toute négatif, nous pouvons réunir un « *mémoire sur des leucomas ou taie des yeux, avec aveuglement, guéris par l'application de l'huile de noix* » lu à l'Assemblée publique de la Société Royale des Sciences du 28 décembre 1779 et publié dans le compte rendu de cette

(1) DESGENETTES. *Op. cit.*

(2) *Ibidem.*

assemblée. « *Des remarques pratiques sur le toenia* par M. CUSSON fils, docteur en médecine », publiées dans l'assemblée publique du 27 décembre 1781, qui paraissent vraisemblablement inspirées par GOUAN. Un fragment de lettre écrite à BONNAFOS, dont il est le correspondant à la Société Royale sur un ouvrage de COSTA contre une thèse sur la Révulsion. Enfin un nombre assez considérable d'observations personnelles disséminées dans son *Traité de matière médicale*. Bref, GOUAN n'aurait pas pu obtenir, comme son ami AMOREUX, qui lui, a rompu définitivement avec la médecine, un « certificat d'impéritie » qui lui permit d'échapper à la Réquisition.

Le mémoire sur les leucomas comporte deux observations : la première concerne la fille d'un jardinier de la ville qui eut la petite vérole pendant l'été 1775. Il lui en resta une tache sur la cornée transparente de chaque œil. Elle était complètement aveugle « 6 mois après, on lui faisait tomber quelques gouttes d'huile de noix dans l'œil, on lui fermait les paupières et on roulait le doigt sur l'œil, afin d'étendre l'huile sur toute la surface du globe ». Ceci pendant trois ans. Dès la première année, les taches s'éclaircirent et elle vit.

La deuxième concerne le fils d'un riche négociant de Candia, en Espagne, qui avait perdu la vue d'un œil à l'âge de trois mois et à l'âge de un an la petite vérole l'avait rendu complètement aveugle. Il avait sept ans. Comme la cornée de l'œil gauche, celui qu'avait atteint la petite vérole, était non seulement opaque, mais épaissie, il eut l'idée d'une opération pour l'amincir. « Je fis donc appeler chez moi M. PELLIER, à qui je fis bien examiner l'œil ; et après avoir prescrit l'opération que j'exigeais de lui, il fixa l'œil et en présence de trois étudiants il cerna la cornée et emporta les deux tiers de son épaisseur. L'enfant ne donna aucun signe de douleur, il ne survint aucune hémorragie ; je n'employai pour tout appareil que des compresses imbibées d'eau de rose. Six jours après je fis ôter l'appareil : l'enfant distingua la clarté des clefs, les doigts de la main ». Le reste de la guérison fut dû à l'huile de noix. Ce mémoire est suivi d'une addition qui rapporte un autre succès, dans le cas d'une tache cicatricielle à la suite d'un coup de canif.

Ce succès donna à GOUAN une âme de propagandiste. Il envoya des copies de son mémoire à tous les médecins de sa connaissance. C'est ainsi que le docteur CALVET, d'Avignon,

en reçut une « Comme tout ce qui tient au bien de l'humanité et à notre état vous intéresse, j'aurai l'honneur de vous dire qu'à la séance publique de notre Académie tenue pendant les Etats, j'ai lu un mémoire sur la cure des leucomas par l'application de l'huile de noix et sur une opération que j'ai imaginée *ad hoc*, faite sur un jeune espagnol qui me fut adressé et sur qui elle a réussi au mieux. J'en ai fait faire des copies sur papier mince et en petits caractères à pouvoir être envoyées dans une lettre. J'aurai l'honneur de vous en faire parvenir une afin que si dans Avignon il y a des enfants leucomatiques, même aveugles par cette maladie, et qu'on veuille faire des remèdes on puisse me consulter comme il faut, car on doit dire l'époque de l'origine de la tache (si on s'en est aperçu), la cause, la situation locale, l'épaisseur de la cornée et autre chose que mon mémoire vous suggérera et sans lequel le malade ou son médecin ne peuvent guère orienter celui qui est consulté » (3). Au mémoire lui-même il avait joint ce mot : « J'ai pu, monsieur, vous envoyer mon mémoire, je désire votre suffrage ; vos réflexions me seront précieuses. En lisant la deuxième observation, vous verrez combien il importe quelquefois que nous examinions nous-mêmes le malade surtout lorsque nous reculons les limites d'une science par de nouvelles recherches et qui nous sont propres. Depuis la séance des Etats, quelques personnes qui se sont répandues dans les villes de la province ont déjà fait insérer le résultat de ce qu'ils ont entendu lors de la lecture du mémoire et j'ai déjà eu sept consultations ; presque toutes ont eu lieu ou pris naissance à la suite de la petite vérole et j'ai un exemple d'un leucoma par la dentition, autre circonstance à exposer d'un mémoire à consulter » (4). Dans son traité de matière médicale, à l'article *oléa*, il complète ainsi le rappel de son mémoire : « Je rapportai plusieurs observations que j'ai répétées depuis sur des personnes de ma famille, et sur d'autres, tantôt avec l'huile d'olive, tantôt avec l'huile de noix et toujours avec succès. En l'an VII, une jeune fille de 12 ans eut à la suite de la petite vérole une large taie dans chaque œil ; dans un mois, elles furent largement dissipées par l'usage de l'huile..., mais je n'ai eu aucun succès lorsque ç'a été à la suite d'une

(3) et (4) Lettres de GOUAN à CALVET. Bibl. Musée Calvet, Avignon. Correspondance Calvet, Ms. 2.538.

pustule variolique qui a suppuré et laissé une cicatrice. Depuis la publication de mon mémoire, le docteur Bernard, à Béziers, et plusieurs autres médecins, ont employé ce remède avec les mêmes succès ».

Dans les remarques sur le tœnia du docteur CUSSON, nous voyons que GOUAN inscrivait le larmolement comme un des signes de cette parasitose : « Cependant M. GOUAN qui a eu l'occasion de l'observer assez constamment, le regarde comme un signe presque assuré et qui ne laisse aucun doute de la présence de ce reptile lorsqu'il se trouve joint à d'autres ». Il cite trois spécifiques, celui de M. LACHAPELLE, « celui de M. ODIER dont les ingrédients sont l'huile de ricin et la racine de fougère mâle, enfin un troisième qui m'a été communiqué par M. GOUAN et qui ne diffère du spécifique de M. ODIER que par l'association des narcotiques et par un plus grand degré d'activité produits par le Jalap que l'auteur mêle à petites doses à la fougère mâle ». Voici la méthode de traitement : « La méthode de M. GOUAN consiste à faire prendre le soir au malade un julep fait avec une once sirop diacode, une demi-once d'eau de fleur d'orange et de menthe et une cuillerée d'huile de ricin ; à lui faire avaler le lendemain matin, deux drachmes de racine de fougère mâle en poudre dans l'eau de fleurs d'orange, à deux ou trois heures de distance. Si le malade ne se plaint d'aucune pesanteur d'estomac, on répète la même dose de fougère, à laquelle on associe selon l'âge 8 à 10 graines de Jalap ; le soir on donne le même julep pendant tout le traitement et chaque troisième ou quatrième jour si le ventre n'est pas libre, on fait prendre une simple tisane royale ».

« Par ce traitement, M. GOUAN est parvenu à chasser le tœnia quelquefois au bout de neuf jours, et il n'a jamais été obligé de donner plus de quatre drachmes de racine de fougère, tandis que dans les autres méthodes, il faut quelquefois augmenter la dose jusqu'à deux onces ; il a aussi constamment observé que les malades ne se plaignaient pas autant de douleurs qui d'ordinaire les tracassent le matin à jeun et qu'après quelques jours ils n'en ressentaient presque pas. Ces changements il les attribue bien plus au narcotique qui entre dans la composition du julep, qu'à la fougère ; il pense que le premier agissant sur le ver et l'engourdissant, en suspend les

mouvements, et il est porté à croire que dans cet état d'engourdissement, un simple purgatif sous forme de bol ou d'opiate, sans le concours de la fougère, peut suffire pour en déterminer l'exclusion ; il regarde comme essentiel d'associer aux préparations opiatiques, les eaux cordiales, tant pour éviter les cardialgies et les défaillances que les narcotiques causent souvent que pour augmenter l'effet vermifuge ; enfin il convient, dit-il, de donner la préférence à cette méthode, toutes les fois que les malades sont tourmentés d'insomnies, de mélancolie, qu'ils sont très mobiles et que la sensibilité des entrailles est exquise ; dans ce dernier cas, même, il faut n'employer que les vermifuges combinés avec les opiatiques sans y joindre les purgatifs, même à très petite dose ». C'est aux méchantes suppositions de l'abbé DUVERNOY, lequel paraît être convaincu « d'anti-gouanisme », que nous devons la connaissance de cet article. Il écrivait, en effet, à AMOREUX, le 31 juillet 1783 : « A propos de votre Flora, son auteur vient d'être grandement extollé par le petit auteur supposé du mémoire sur le tœnia imprimé dans l'assemblée de la Société Royale de 1781 et publié de nouveau dans le journal de physique de février 1783. La façon dont on le cite paraît presque hors d'œuvre et affectée. Il n'en faut pas moins pour le faire passer pour un grand Esculape. Je voudrais bien connaître les raisons de tant d'éloges et vous me feriez bien plaisir de me les apprendre » (5). Dans la lettre suivante du 22 septembre, il revient à la charge : « ...mais vous ne m'avez rien dit de la dissertation du jeune CUSSON sur le tœnia ni pourquoi le docteur GOUAN joue un si grand rôle ce que je désirerais beaucoup savoir et dont vous pouvez seul m'instruire ». Si nous comprenons bien, il soupçonnerait GOUAN d'avoir rédigé l'article ou de l'avoir inspiré. L'abbé DUVERNOY, il faut le dire, tenait CUSSON fils, Cussonet, pour incapable de rédiger une page et derrière chacun de ses mémoires cherchait l'auteur, qui était le plus souvent CUSSON père. Aussi à la mort de celui-ci, s'écriait-il : « J'ai appris avec quelque regret la mort du gros CUSSON. C'était un bon diable et qui était toujours gai ? Je ne sais si le public y perdra, mais à coup sûr toute la perte sera pour son fils, auquel il faudra de nouveaux faiseurs, s'il veut continuer à nous fournir des mémoires ».

(5) Lettre de l'abbé DUVERNOY à AMOREUX. Bibl. Nat., F.F.N.A., n° 6570.

Dans la lettre à BONNAFOS, médecin à Collioure, qui est du 1^{er} mars 1771 (6), il loue beaucoup COSTA de sa thèse contre une thèse anonyme sur la Révulsion. « Quant à la prétention de l'auteur anonyme qui veut qu'on ordonne les lavements dans l'apoplexie pour délivrer les artères iliaques à l'effet d'obtenir une révulsion, c'est une bêtise ! Il n'est pas de médecin éclairé qui ne les ordonne principalement (comme le dit très bien COSTA), afin d'exciter une irritation ou une commotion plus générale et cela par l'analogie de toutes les indications semblables dans les cas de mélancolie, etc... Ne savez-vous pas que dans les fortes migraines, on ordonne les lavements afin que les matières contenues dans le colon passent vite dans le rectum et que le malade s'aperçoit d'abord de cette transmission par la douleur qui est dans le S que fait le colon, douleur qui disparaît quand les matières passent dans le rectum. Vous voyez mon cher, que COSTA a raison et que c'est bien plutôt dans l'arcade du colon qu'on doit chercher la cause des douleurs de tête, de tous les engorgements quoique (je vous le répète) ce ne soit pas la grande raison qui détermine les médecins à ordonner les lavements et COSTA l'a très bien expliqué ». Bref, « COSTA paraît un gaillard instruit qui a bec et ongles et l'empreinte qu'il a faite au front de son ennemi ne se cicatrisera pas ».

Nous donnerons plus succinctement les observations éparses dans le traité de matière médicale. Avec le marc d'olive, il guérit un envoyé de la Cour de Danemark qui avait la jambe et le genou racornis : « Je lui conseillai d'aller chaque jour au moulin à huile..., et de placer sa jambe dans le marc de noyaux d'olives : au bout d'un mois il étendit sa jambe avec la même facilité qu'avant ». Sur l'usage de *rubia*, la garance, il a en commun avec le citoyen Poutingon, professeur dans cette école et le citoyen Petiot, une observation frappante sur la guérison d'une exostose de la mâchoire inférieure par une décoction de garance prise pendant un mois, matin et soir, avec deux onces de suc de cresson. Il a utilisé avec succès les terres absorbantes dans des intoxications violentes, l'une due au vert de gris, l'autre à des champignons. Dans ces deux cas, il a utilisé des yeux d'écrevisses. Un cas de guérison en commun avec Poutingon d'un paralytique de l'hospice et un

cas personnel d'une jeune femme de 21 ans qui venait d'avoir une fausse attaque d'hémiplégie, par l'extrait du *rhus radicans* ; avec le *polygonum aviculare*, la renouée, sous forme de tisane il a guéri trois hémorragies : une hémorragie consécutive à un avortement au sixième mois, un pissement de sang consécutif à une gonorrhée chez un étudiant, une hémorragie universelle à la suite d'un excès de quinquina rouge. Une décoction de bousserole (*arbutus uva-ursi*) eut plus de succès que la poudre chez un septuagénaire attaqué de calcul. Le *polygala* : « J'ai eu occasion de voir un jeune pharmacien attaqué de la goutte qui, pendant l'hiver, crachait des balottes gypseuses, crétacées et était atteint d'une toux violente. Je lui ordonnai l'usage du polygala indigène à la dose d'une poignée sur un pot d'eau en décoction ; il en fit usage pendant tout un hiver et il en fut extrêmement soulagé ».

Lors d'une épidémie, GOUAN fut officiellement chargé de l'enquête médicale : une épidémie s'était déclarée à Bessan, « en sept semaines elle a enlevé 47 individus grands ou petits, et ce nombre de morts sur une population de 2.000 âmes excède la moitié du nombre des années communes » (F. 121). Le Préfet invita, suivant l'usage, l'Ecole de Santé à envoyer deux de ses membres à Bessan. GOUAN et LAFABRIE furent désignés. Le 12 vendémiaire an XI. RENÉ fit parvenir leur rapport au préfet. Ce rapport parvint au Ministre de l'intérieur CHAPTAL, qui félicita ses confrères dans une lettre du 3 fumaire an XI : « Je suis extrêmement satisfait du zèle avec lequel les commissaires ont rempli leur mission et je vous charge de leur témoigner ma satisfaction ». Nous ne connaissons pas le rapport, ni par conséquent la nature de l'épidémie, mais GOUAN et LAFABRIE touchèrent 105 fr. 15 de frais de route.

Ces quelques exemples qui témoignent d'une conception très hippocratique et très prudente de la médecine nous permettront d'apprécier la pertinence de ce jugement de Roger DESGENETTES. « La pratique de GOUAN qui se bornait habituellement à un petit nombre d'amis et à quelques indigents de son voisinage était encore plus timide que circonspecte : mais du moins il troublait bien rarement les mouvements de la nature. S'il croyait comme presque tous les botanistes avec trop de facilité à la vertu spécifique des plantes, il ne mérita jamais le reproche de s'être livré à des essais dangereux sur ses malades » (7).

(7) DESGENETTES, *Op. cit.*

Or, telles sont les mœurs médicales, qu'un pareil jugement, depuis que la médecine existe, n'a jamais pu passer pour un éloge !

La correspondance de Gouan

Ce paragraphe aurait dû être la perle de notre travail. Il nous aurait mis en présence des noms les plus prestigieux de l'Europe savante du XVIII^{me} siècle, LINNÉ, Albert de HALLER, les JUSSIEU, SÉGUIER, JACQUIN, HOPE, SMITH, WILDENOW, GME-LIN, BALBIS, etc..., mais nous n'avons pu consulter ces lettres qui se trouvent à Londres, au British Museum. Aussi, pour en parler, nous faudrait-il démarquer *l'examen de la correspondance de GOUAN*, fait par AMOREUX à la suite de sa notice. Travail fastidieux et sans intérêt. Fidèle à notre méthode des essais, nous préférons reprendre quelques points particuliers concernant ces correspondances.

*
**

LINNÉ, dont la correspondance fut le grand titre de gloire de notre botaniste, connut GOUAN avant d'entrer en relation avec lui. BOISSIER DE SAUVAGES, en effet, dans ses lettres au grand botaniste l'entretenait des travaux de ses élèves. Nous avons déjà vu que COMMERSON lui avait été signalé comme un perfide. Les autres élèves, CUSSON, GOUAN, PECH lui furent présentés plus élogieusement. Aussi, nous paraît-il intéressant d'indiquer comment s'ébauchèrent par l'intermédiaire de DE SAUVAGES leurs relations. Ce fut à l'occasion d'un envoi d'insectes. Dans sa lettre à SAUVAGES du 30 octobre 1758 (1), LINNÉ écrit : « Egregium facinus perpetrasti profecto qui excitasti Dom. Gouan colligere vestra insecta ; nos tam diu legimus apud nos insecta ut vix centum homines ultra unum alterum ve non visum reporian ; et his finis certe erit. Aveo videre vestra, miror num

(1) Lettres inédites de LINNÉ à BOISSIER DE SAUVAGES, recueillies par le baron d'HOMBRES-IRMAS.

multa quae ego non habeam ex nostratibus ; habeo enim in Sueccia fere duplo plura quam quae Fauna sistit, ut videre est in Systemate novo. Salutes D. Gouan, et meis verbis ipsi gratias habe... ». Pour situer cette lettre dans la vie de GOUAN, il nous suffira de préciser que c'était l'époque où il collaborait avec BATIGNE au « Catalogue des insectes qui naissent aux environs de Montpellier » (lettre à AMOREUX père du 31 décembre 1758). Dans la lettre suivante qui est du 12 janvier 1759, LINNÉ se plaint d'avoir reçu les notes de GOUAN, mais pas les insectes... « Salutes, quaeso, D. Gouan cujus descriptiones etiam accepi ; sed vix possum extricare omnia nisi videam ipsa insecta, quae non accepi ». Il en a déterminé néanmoins quelques-uns. Le 8 août 1759, les insectes de GOUAN ne sont pas encore arrivés, il soupire : « utinam accederent Gouani insecta » et il lui demande quelques détails sur le poisson *Phycidis* « quaeso quare ab eo de Phycide pisce quem adeo graphice descriperat, situm pinarum ventralium. Utrum hae sitae sint *pone* pinnas pectorales, vel *perpendiculariter* sub pennis pectoralibus, vel etiam *ante* pinnas pectorales ; ut hoc accepero, potero piscem ad suum genus reducere. An huic pisci aliqua affinitas cum Blennius ». Mais dans la lettre du 22 novembre 1759, sa joie éclate, il a enfin reçu les superbes insectes de GOUAN : « Ignoscas, vir suavissime, quod iterum hisce tibi molestus ; nequeo me obtemperare quin grates tibi devotissimas reddam pro *pulcherrima* insecta quae mihi per D. Gouan procurasti et quae accessere postquam ego nihil minus quam ea amplius videre speraveram. Inclusas litteras, quaeso, egregio juveni cum sincera mea gratiarum actione ». Cette lettre jointe à celle de BOISSIER DE SAUVAGES fut la première reçue par GOUAN. Dans sa traditionnelle lettre de fin d'année à Guillaume AMOREUX, GOUAN commente ainsi cette première lettre : « J'ai reçu depuis peu une lettre de Linnaeus la plus flatteuse et la plus honorable. Il me dit en deux mots qu'il ne fait cas que de JACQUIN et de moi, que c'est la plus grande preuve que lui ait donnée SAUVAGES d'une amitié à toute épreuve. Il m'annonce que JACQUIN lui a éclairci des doutes au sujet de PLUMIER et qu'il lui a communiqué 700 quelques genres nouveaux en plantes. Je suis persuadé que cela monte à 1200 plantes différentes. Les numéros que je joins ici sont ceux que LINNÉ n'a pas connus ; il fait imprimer un troisième volume des animaux dans lequel il m'annonce qu'il mettra

sous mon nom les observations et descriptions que je lui ai communiquées... (5 numéros de scarabées). Ajoutez à cela la petite cigale, 2 ou 3 cerambyx leptura ou petit scarabée à deux cornes en croissant et quelques autres que je lui ai envoyés depuis deux mois et qu'il n'a pas encore reçus. Il a donné un tome 4 des *Amaenitates Academiae* dans lequel il a mis le flora monspeliaca. Cet homme-là est un diable, il voit et sait tout». Cette distinction flatteuse le détermine plus que jamais à battre la campagne montpelliéraine. «Soyez assuré que le printemps prochain, nous mettrons à contribution les deux règnes auxquels je prétends qu'AMOREUX me seconde ; il n'y aura de notre faute si nous n'avons, et des fonds et des fruits !» (2). Dans cette même lettre, il terminait en recopiant une histoire latine des vers à soie qui était destinée à une certaine célébrité «je joins en deux mots l'extrait du mémoire sur les vers à soie que j'ai envoyé à LINNÉ. Voyez, en deux mots, l'histoire de ces animaux... Voilà toute l'histoire depuis l'œuf jusqu'à l'œuf de papillon». Écoutons-le maintenant nous conter lui-même l'histoire de cette *Bombycis descriptio* : «LINNÉ voulait tenter d'élever en Suède les vers à soie deux fois l'an. En conséquence, il demanda à GOUAN des mémoires sur cet objet. Celui-ci lui envoya ceux de l'abbé DE SAUVAGES, frère du célèbre professeur et très versé lui-même dans les sciences. LINNÉ ne fut point encore satisfait et demanda à GOUAN des observations qui lui fussent particulières. Afin de satisfaire LINNÉ, GOUAN imagina de faire l'histoire des vers à soie en très peu de mots, dans le style Linnéen, c'est-à-dire comme LINNÉ a peint le chien et surtout les amours du chat : rixando et clamando miserere amat. GOUAN envoya donc à LINNÉ la description suivante qui donne en raccourci l'histoire des maladies ou métamorphoses des vers à soie, la structure de l'œuf, celle du fœtus, ou ver, les changements de peau, maladies, métamorphoses, le cocon, le développement et l'accouplement du papillon et même le sort qu'éprouvent ses enfants : «Ovum pediculi mole adoequans, cicatricula notatum, incubandum. Exit foetus nudus, polypodus, cœcus, mutus, bisgemina confectus pelle, miser sibi vincula nectit ! Ibi amorphus, mortis et vitae particeps in chrysalidem mutatur amorpham. Tandem solutis vinculis, redivivus, alatus, hexapus, oculatus, liber in

(2) Lettres de GOUAN à AMOREUX père. Bibl. Nat., F. F. N. A., Mas. 6.573.

aere, vitam et sociam quaerit, qua cum capula junctus posteros procreat, patri et matrique similes, paternarum miseriarum heredes ! ». « A peine LINNÉ eut-il reçu cette lettre qu'il assembla toute l'école d'Upsal et lut publiquement la note ci-dessus ; et il fut d'autant plus content qu'il vit bien que GOUAN avait emprunté son style descriptif » (3). L'emploi de la troisième personne ne doit pas faire oublier que ce texte est de GOUAN lui-même. Quel suprême éloge pour le jeune naturaliste ! Aussi la bombycis descriptio sera-t-elle libéralement dépariée à tous les amis, curieux de la connaître. Nous avons vu qu'il en envoyait une à Guillaume AMOREUX père. Au musée Calvet d'Avignon nous en avons retrouvé une autre de la main même de GOUAN, dans la correspondance à Audibert, envoyée vraisemblablement à Requien. Elle s'intitule : Bombycis descriptio ad Linneum missa, repetitis ab ipso quaesitis — et comporte des notes explicatives (4). Des relations, ainsi amorcées ne pouvaient être qu'excellentes. La quarantaine de lettres écrites par LINNÉ à GOUAN en témoigne. Cette correspondance mettait GOUAN hors de pair parmi les botanistes de la province. Mais aussi jamais grand homme ne connut peut-être de disciple plus fidèle, plus exclusif !

*
**

La bibliothèque Seguiér de Nîmes conserve parmi l'importante correspondance de J. F. SÉGUIER un volume de 150 lettres de GOUAN. Nous lui avons fait de larges emprunts dans cette étude. Il nous paraît intéressant de citer intégralement la première lettre de celui-ci. Elle précisera ce que représentait pour un jeune savant de cette époque l'honneur d'une telle correspondance. Elle nous permet par ailleurs d'établir un bilan des activités de GOUAN pendant les années qu'il est convenu d'appeler d'apprentissage, celles qui précèdent la publication du premier livre :

« Monsieur, je dois infiniment à M. DE CHAZES qui me procure aujourd'hui l'honneur de votre correspondance. Cet avantage que je recherchais depuis longtemps diminue le déplaisir

(3) Paragraphe donné par AMOREUX dans sa notice sur GOUAN. Il serait tiré de l'écrit que GOUAN a consacré à lui-même (?)..

(4) Parmi les lettres à AUDIBERT. Bibl. Musée Calvet, Avignon. Autographes de la collection Requien, n^o 4306-4336.

que je ressentis en passant à Nîmes de n'avoir pû offrir mes respects à un académicien que nous regardons comme un des plus dignes membres de notre Société. Je ne saurai vous exprimer, Monsieur, avec quelle ardeur je désirais posséder vos ouvrages que j'avais eu le bonheur d'avoir quelques temps entre les mains : M. DE SAUVAGES avait eu la bonté de me les prêter pour quelques mois avec ceux de M. ALLION que je trouve bien inférieurs aux vôtres. Vous avez mis le comble à la mesure en m'envoyant plus que je ne désirais. Ce nouveau bienfait me prouve que les vrais savants peu jaloux de leur lumière cherchent encore à fournir aux sujets les moyens d'acquérir des connaissances et de se perfectionner... Les hommes, en général, aveuglés de leurs propres mérites, souvent faux, croient se suffire à eux-mêmes. Pour moi, assez heureux que de connaître le prix des correspondances et du fruit que l'on retire du commerce des savants, je n'oublie rien pour me procurer ces deux avantages. Le nombre cependant de ceux qui me font l'honneur de recevoir les différents mémoires et d'écouter les différentes découvertes que je leur envoie n'est pas bien grand. Je ne connais particulièrement que LINNAEUS et SIELBECK en Suède. M. DE JUSSIEU a bien voulu avoir quelques bontés pour moi. Je sens malgré cela qu'il me manque quelque chose, si j'osais me flatter, Monsieur, de l'honneur de votre correspondance, je n'ambitionnerai plus rien, faisant ensuite très peu de cas de tous les prétendus savants dont notre France fourmille, gens sans méthode, dont le seul style fait le mérite, vrais ignorants qui marchent à tâtons... Quoique la profession de médecin ait de grands attrait, mon goût pour l'histoire naturelle m'empêche de l'exercer. Mon cabinet fait ma seule occupation. Plusieurs amis m'ont procuré des pièces dans différents genres et ont contribué à me former en petit un cabinet tel qu'on peut le former dans un pays éloigné des ports de mer. Les parties que j'ai principalement cultivées sont l'histoire des animaux et des végétaux. Dans la première classe, j'ai une collection de 600 insectes, tous beaux, parmi lesquels un grand nombre aurait été inconnu à LINNAEUS si je ne les eussent communiqués à cet ami. J'ai remis à M. DE CHAZES une boîte dans laquelle j'ai mis sous des numéros 48 insectes différents, tous de ma découverte et encore inconnus. Parmi ceux-là les quatre premiers et les numéros 22, 26, 38 sont les seuls que LINNAEUS a vus, il n'a pas encore reçu la seconde

boîte. Je me ferai un vrai plaisir, Monsieur, de vous procurer une collection pareille à la mienne si ce genre d'études peut vous plaire ou vous amuser. Quant aux poissons, je suis à la veille de donner un livre augmenté de genres nouveaux et de beaucoup d'anatomies. Dans cette partie là, il me serait impossible de vous fournir la moindre chose encore de quelque temps, cependant si quelqu'un pouvait flatter votre curiosité, il n'est rien que je ne fasse, Monsieur, pour mériter l'honneur de votre amitié. Les oiseaux de ce pays-ci ni les reptiles ne flattent pas tant que les poissons et les insectes. Je possède cependant un lézard très beau et rare dont les pattes sont attachées extrêmement haut et latéralement en sorte qu'elles ne peuvent lui servir. Il n'a que trois doigts à chacune. LINNAEUS à qui je l'avais envoyé quoique mutilé, l'a appelé *lacerta pedibus 3 dactylis chalcides*. En coquillages, je n'ai que le rebut des cabinets de Marseille et de M. de VAUGELAS. En fossiles, j'ai une collection de courtagons et de quelques (?) de Montpellier. En pétrifications, j'ai celles de Montpellier, d'Aunis et de Normandie. Dans ces parties je me ferai un honneur de vous communiquer, Monsieur, ce qui sera digne d'être placé dans un cabinet aussi beau que le vôtre. Quelques cristaux pourront augmenter cette collection. Nous n'avons ici ni (?) ni empreintes d'aucune espèce à moins quelques feuilles de vigne sur du tuf. Il m'a été impossible de me procurer des poissons ni de Baillargues, ni du Lez, quoique Dargenville prétende qu'il y en a, mais cela est faux.

Il ne me reste, Monsieur, qu'à vous témoigner ma reconnaissance et à trouver les occasions de vous en donner des preuves convaincantes. Je ferai l'impossible pour vous assurer que mes sentiments ne sont pas équivoques. Pénétré du plus profond respect, j'ose vous demander, Monsieur, un peu de part de votre estime.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec toute l'affection imaginable votre très humble et très obéissant serviteur. GOUAN.
Montpellier, 19 mars 1760.

J'avais oublié, Monsieur, l'article des plantes. Je sais et j'ai vu des pièces qui prouvent que rien n'égale la collection des plantes que vous possédez et dont la variété a moins de mérite que la grande conservation. Les miennes sont en trop mauvais état pour mériter de vous être présentées. Mais je possède des graines rares que je cultive et que je me ferai l'honneur

de vous donner si je puis me flatter de l'honneur de votre réponse sur ces différents articles... » (5).

*
**

Les AMOREUX ont été également en relations épistolaires suivies avec GOUAN. Nous ne possédons que trois lettres de GOUAN à Guillaume AMOREUX de Beaucaire. Mais celle du 31 décembre 1758 et celle de la fin de l'année 1759 sont les deux premières lettres que nous possédions d'Antoine GOUAN. Elle nous enseignent assez bien sur les travaux de cette période pré-botanique de GOUAN. Neuf lettres de GOUAN à AMOREUX fils, alors à Paris, du 4 août 1764 au 12 octobre 1765 nous tiennent au courant d'une part de la rédaction du *Flora*, des herborisations et travaux d'ichtyologie qui le suivirent, d'autre part, des occupations d'une coterie de docteurs montpelliérains réunis à Paris en voyage de fin d'étude, AMOREUX, VICARI, PANCIN, CLAPIERS, auxquels vient se joindre COMMERSON. Trois lettres écrites en 1775 de Paris par GOUAN à son cher AMOREUX complètent la collection.

*
**

Une trentaine de lettres ont été envoyées par GOUAN au docteur BOUCHET, d'origine avignonnaise, qui vint habiter Montpellier. Elles vont de l'An V à 1820. Ces lettres sont très gaies et très spirituelles. On ne les croirait pas écrites par un vieillard. Nous ne citerons que celle par laquelle il annonce sa mise à la retraite. « Sans doute vous avez su, après votre arrivée à Avignon, par la voix des journaux que le premier Consul m'a donné les « Invalides avec tous les honneurs de la guerre ». Mais tout invalide qu'on m'a fait, je me porte à merveille. L'arrêté porte : « à titre de retraite, il jouira de la totalité de son traitement ». Ainsi, j'aurai tout ce que les autres auront, Me voilà donc libre et en même temps de dire avec un aimable cardinal poète : « dans le sein de la confiance — sous le tilleul la coupe en main — libre des soins du lendemain — disputant d'art et de science — et des erreurs du genre humain ». Eh bien donc, l'hiver au coin du feu, l'été sous la

(5) Lettres de GOUAN à SEGUIER. Bbl. Séguier, Nîmes. Mas. 144..

tonne de mon jardin, je recevrai mes amis, j'irai avec eux courir comme je pourrai. Je pourrai feuilleter livres et herbiers, corriger, augmenter, etc...». Voilà un retraité bien gail-lard qui dans la seconde partie de la même lettre demande à BOUCHET, par le canal d'une jeune dame, de filouter son bon ami, PICOT DE LA PEYROUSSE et d'obtenir à son insu quelques exemplaires de ses saxifrages (Dimanche 7 brumaire, 30 octobre, veille de la pleine lune, An XII) (6).

Deux autres avignonnais ont reçu des lettres de GOUAN. C'est d'abord le docteur CALVET. Esprit CALVET fit un séjour d'une année, vers 1750, à Montpellier, aussitôt après son doctorat. Mais GOUAN ne paraît pas l'avoir connu à cette époque. Il lui envoya cinq lettres, dont le mémoire sur les leucomas, en 1779 et en 1780. GOUAN se montre désireux de se procurer un castor du Rhône. « Un ami me procura, il y a 11 ans, un vrai castor vivant qu'on prit dans le Rhône. Cet animal me fournit quelques observations anatomiques que je voudrais rectifier et que je ne puis compléter que sur d'autres. L'an passé, j'écrivis à un Chartreux de Villeneuve qui me répondit qu'ils en mangeaient assez souvent et qu'il ne leur en coûtait que 7 à 8 livres ; que la difficulté serait de me l'envoyer vivant. Pourrez-vous, Monsieur, donner quelques soins à la découverte de cet animal, dut-il coûter quelque chose de plus et tâcher de me l'envoyer vivant par quelqu'un d'affidé qui lui donnerait à manger dans le trajet... (12 février 1780) » (7). CALVET fut-il sceptique sur l'existence de ces castors ? « Je reviens à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire du castor. Vous pouvez être assuré : 1^o que M. SAUVAGES avait eu du Gardon et de St-Jean-de-Cardonenque, un vrai castor dont il avait dans son cabinet la queue ovale plate ; les pieds de devant sont faits comme ceux d'un chien, écureuil, cinq doigts libres, ceux de derrière sont armés ou liés par une membrane comme les pieds des oiseaux nageurs, 2^o c'est le même animal que l'on envoya il y a 16 ou 17 ans à HUART, alors directeur des fermes qui me le donna vivant et j'en ai encore les quatre pattes et les poches du castoreum. Il l'avait du Rhône. C'est très bien le castor de tous les auteurs et gravé par Rondelet

(6) Lettres de GOUAN à BOUCHET. Bibl. Nat., F. F. N. A., Mas. 6572.

(7) Lettres de GOUAN à CALVET. Bibl. Musée Calvet, Avignon. Correspondance de CALVET. Mas. 2.538.

page 246. 3^o un chartreux de Villeneuve à qui j'avais demandé cet animal le reconnut à ma description, m'assura qu'ils en mangeaient souvent, un M. d'Arles l'a reconnu aussi et m'a promis de m'en faire passer un s'il en a l'occasion favorable » (25 mai 1780). Avec le naturaliste REQUIEN, GOUAN échange au moins six lettres de 1807 à 1818. Et la sagacité de M. GERMAND, le conservateur du musée d'histoire naturelle d'Avignon, ayant restitué à REQUIEN des minutes de lettres attribuées à GUÉRIN, nous possédons quelques réponses de REQUIEN. Ces lettres ne concernent que l'échange des plantes.

Le musée Calvet conserve encore une vingtaine de lettres de GOUAN à AUDIBERT, le pépiniériste de Tarascon que DE CANDOLLE appelait : « le pépiniériste du midi par excellence ». Ce sont de très courts billets de commande.

*
**

Le Museum d'Histoire Naturelle présente de son côté 83 lettres ou billets de GOUAN adressées principalement à THOUIN et à LEMMONNIER allant du 14 mai 1762 au 4 mai 1814 et 40 lettres de GOUAN à Philippe PICOT, baron de LA PEYROUSE (18 janvier 1776-23 avril 1818). Nous n'avons eu le temps que de leur donner un examen superficiel. Mais nous citerons la très curieuse lettre que GOUAN écrivait à Bernard DE JUSSIEU, vraisemblablement, pour lui offrir son Hortus : « Monsieur, n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, je n'aurais pas osé vous adresser ces lignes si l'accueil que vous faites à ceux qui s'appliquent aux sciences, l'indulgence que vous avez pour leurs ouvrages ne m'avaient assuré d'avance que vous excuseriez ma démarche. Les services que vous avez rendus à la Botanique, les obligations que vous ont tous ceux qui s'y adonnent vous assurent un droit sur leur ouvrage. Je viens d'en donner un au public intitulé « Hortus Regius Mospeliensis » dont M. DE SAINT-PRIEST, qui m'honore de son estime, a bien voulu accepter la dédicace. Je vous prie, Monsieur, de me faire l'honneur d'en accepter un exemplaire et de m'indiquer la voie la plus prompte et la plus sûre pour vous le faire parvenir. Vous serez surpris que cet ouvrage soit sorti de la main d'un docteur en médecine qui n'est pour rien au Jardin du Roi ; aussi m'a-t-il attiré la jalousie et l'inimitié du professeur de botanique et celle des professeurs (à l'exception de M. DE

SAUVAGES, mon ami) qui ont été fâchés que cet ouvrage ne fut donné par celui de leurs confrères qui aurait dû le donner. Cet ouvrage ne m'a été inspiré que par LINNAEUS, qui m'aime plus que je ne mérite et m'a comme forcé à le donner et il a été fait à l'insu de tout le monde. Je suis persuadé que vous y trouverez beaucoup de fautes, mais j'espère, Monsieur, que vous voudrez bien les excuser chez un jeune homme qui au milieu de Montpellier (ville qui devrait fourmiller de botanistes) s'est trouvé dénué de tout secours, M. DE SAUVAGES étant le seul qui se soit appliqué à cette science et qui malheureusement l'a abandonnée depuis dix ans, temps auquel il est sorti du jardin du Roi et auquel je ne pensais pas à la médecine. J'ai été donc obligé de me former moi-même en lisant les ouvrages de HALLER, BOERHAAVE, TOURNEFORT, LINNAEUS, le premier et le dernier m'ayant dans leurs lettres réitérées expliqué mes doutes et aplani mes difficultés. C'est en partie sous leur auspice que j'ai l'honneur de m'adresser à vous comme le seul dont il font du cas à Paris et par conséquent le seul dont je doive rechercher l'estime. Je n'oublierai rien pour tâcher de la mériter, heureux si je peux y réussir. J'ai l'honneur, etc...» (14 mai 1762) (8). Ce mélange de vérité et de fabulation déconcertantes c'est déjà tout GOUAN.

(8) Museum. Mas. n° 509.

LES DERNIERS ECRITS DE GOUAN

Les deux minces brochures par lesquelles se termine la carrière littéraire d'Antoine GOUAN sont assez significatives pour être rapprochées. Elles traduisent l'une le côté polémique, combattif de GOUAN, l'autre le grand amour qu'il portait à la botanique au point de prendre une dernière fois la plume pour annoncer au monde que son cher Gingko avait fleuri.

La première est une lettre à M. DELEUZE en réponse à l'article botanique inséré dans *Le Moniteur* du 27 octobre 1811. A travers ce M. DELEUZE, il vise l'actuel tenant de la chaire botanique, Augustin Pyrame DE CANDOLLE. Ce qui nous permettra d'indiquer rapidement quelles pouvaient être les relations existantes entre le genevois et le professeur en retraite. Lors du passage à Montpellier pendant l'été 1807 de DE CANDOLLE en train de rédiger sa Flore française, GOUAN écrivit à son ami PICOT DE LA PEYROUSE cette lettre : « Nous avons ici M. DE CANDOLLE qui a pris et vu dans nos herbiers toutes les notes qu'il a voulues. Il n'a pas fait deux lieues dans nos environs et comme je suis franc, je lui ai dit qu'il m'avait l'air de faire la Flore française dans le cabinet et sur les herbiers qu'on lui ferait voir. Et je crains qu'aux Pyrénées il n'envoie des émissaires pour ramasser et ensuite en parler comme s'il avait herborisé lui en personne. Tous ces Messieurs de Paris n'ont pas le pied marin ; ils craignent de trouver du gravier sous les pieds » (1). La sympathie qui règne entre les deux hommes ne paraît pas très chaude. D'autant que DE CANDOLLE avait choisi d'herboriser cette année là dans les Pyrénées pour se rapprocher de Montpellier où la chaire de botanique était pendante, de part la maladie d'Auguste BROUSSONET. C'est

(1) Lettre citée in Mémoires d'Augustin de Candolle.

déjà contre le successeur possible de BROUSSONET que GOUAN se dresse. Après la mort de BROUSSONET quand on attend la nomination du nouveau professeur, GOUAN écrit à AUDIBERT, le pépiniériste de Tarascon : « On ignore encore quel sera le successeur de mon pauvre BROUSSONET, le Ministre CHAPTAL m'écrit à ce sujet. Si celui qu'on désigne est nommé, ça ira assez bien. N'importe, vous trouverez toujours ici à qui parler... » (12 octobre 1807) (2) et le 6 novembre 1807 « M. DE CANDOLLE sera professeur, je m'en réjouis ». Est-il sincère ? Il faut surtout envisager son grand âge, son infirmité qui croît chaque jour. Il n'a pas envie de faire les frais d'une nouvelle discorde. Il est prêt à vivre au mieux avec le successeur de son pauvre BROUSSONET. Quand les DE CANDOLLE se sont installés à Montpellier, il les reçoit chez lui, comme en témoigne ce court billet, sans date, adressé à BOUCHET, un de ses anciens élèves : « Lundi 20, mon bon ami, si vous aimez la bonne compagnie, je vous invite à venir demain matin, à 8 heures, l'agrémenter et déjeuner avec M. DE CANDOLLE pour saxifragier, cardoniser, rannunculiser... GOUAN ». Mais ces bons rapports de voisinage n'engagent pas les sentiments profonds. DE CANDOLLE a une piètre opinion de la science botanique de GOUAN comme de celle de son maître BOISSIER DE SAUVAGES, et GOUAN de son côté le lui rend bien.

C'est un article paru dans *Le Moniteur* du dimanche 27 octobre 1811, qui trouble ces bons rapports superficiels. A propos de deux thèses, l'une de J. A. J. BIRIA : *Histoire naturelle et médicale des Renoncules*, l'autre de P. DUFRESNE : *Histoire naturelle et médicale de la famille des Valerianées*, un certain DELEUZE, que GOUAN soupçonne de n'être qu'un prête-nom, trace un tableau assez fantaisiste des activités botaniques de la Faculté de Montpellier. Pour lui, Montpellier fut sans rivale jusqu'à Richer de Belleval et Magnol « son contemporain » (sic). TOURNEFORT donne le sceptre de la botanique à Paris. Puis c'est UPSAL qui le ravit avec le grand LINNÉ. Mais les Bernard DE JUSSIEU, ADANSON, A.L. JUSSIEU, DESFONTAINES ont fait de nouveau de l'école de Paris la première du monde. Depuis RICHER DE BELLEVAL, Montpellier languissait et c'est l'arrivée de

(2) Lettres de GOUAN à AUDIBERT. Bibl. Musée Calvet, Avignon. Autographes de la collection *Requien*, 4306-4336.

(3) Lettres de GOUAN à BOUCHET. Bibl. Nat., F. F. N. A. Mas. n° 6572.

DE CANDOLLE qui lui redonne la vie. « A la mort de M. BROUSSONET, M. DE CANDOLLE, qui avait fait ses études au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, ayant été nommé professeur de botanique à Montpellier, le goût de cette science s'est ranimé, le jardin a pris un accroissement considérable et s'est enrichi de plantes qu'on a pu se procurer par la correspondance la plus active tellement qu'on y compte aujourd'hui plus de 5.000 espèces parmi lesquelles il en est plusieurs qui n'ont point encore été décrites. Les leçons de ce nouveau professeur ont excité le zèle de ses élèves ; la connaissance qu'il leur a donnée des vrais principes les a dirigés dans la route en leur épargnant d'inutiles tâtonnements et plusieurs ont fait des progrès si rapides qu'ils se sont trouvés à même de répandre du jour sur certaines parties de la botanique en publiant le résultat de leurs observations » (4). L'éloge était peut-être un peu gros. Du moins GOUAN le trouva tel. Il répondit par un double plaidoyer pour l'école de Montpellier (et indirectement pour lui-même, ses maîtres et ses élèves, représentants de la lignée traditionnelle pour qui DE CANDOLLE est un étranger), et pour la méthode linnéenne dont DE CANDOLLE et les parisiens étaient les plus illustres contempteurs. Il termina par des critiques précises contre une des thèses, la monographie des renoncules. Voici quelques passages de son plaidoyer pour Montpellier. « Le grand SAUVAGES, l'ami et le contemporain de LINNÉ, SAUVAGES (nom que les médecins ne prononcent qu'avec respect et qui ne mérite pas moins la vénération des botanistes) forma des disciples dignes de lui. Je devrais me contenter de citer COMMERSON dont M. DE JUSSIEU a fait un si bel éloge dans la préface de son *généra plantarum*, mais vous me forcez de dire que j'ai été aussi son élève, que je lui ai succédé et que j'ai eu le bonheur de former des botanistes et des zoologistes dont la réputation est faite depuis longtemps, tels que *Dombey, Broussonet, Bruguière, Dorthes, Olivier, La Billardière...* ». Puis il exalte l'œuvre de BROUSSONET au jardin : « Vous ignorez sans doute ce qu'on doit à M. BROUSSONET qui y avait rassemblé plus de 4.000 espèces dont il a publié le catalogue en 1804 et le supplément en 1805. Il est fort douteux si les acquisitions faites depuis ont surpassé ou seulement compensé les pertes. Il faut pourtant rendre

(4) *Moniteur du Dimanche* du 27 octobre 1811.

justice au zèle de M. DE CANDOLLE, professeur estimable et éclairé qui par ses dons, ses voyages et par la protection du gouvernement en a beaucoup augmenté le nombre. Ce jardin, il est vrai, avait été bien négligé pendant les orages de la Révolution. On ne doit en imputer la faute, ni à moi, ni à mes collègues. Les établissements privés ne peuvent prospérer que par les libéralités du Gouvernement. Nous en étions privés alors et je me vis réduit à me procurer à mes frais les choses les plus indispensables afin que l'instruction n'en souffrit pas». Par delà les dissensions, les haines violentes (COMMERSON), GOUAN est ici le défenseur de la brillante succession de botanistes exclusivement montpelliérains de culture qui, par la grâce d'un climat sans pareil, avaient fait de Montpellier un centre d'enseignement rayonnant et autonome dont on proclamait trop haut l'actuelle sujétion causée par la mort prématurée de BROUSSONET. C'est un vieil homme, un homme du XVIII^{me} qui parle au nom d'une tradition brisée. C'est une autre tradition aussi que cette méthode linnéenne à Montpellier. Pour GOUAN, si les familles naturelles sont scientifiquement valables, il ne peut admettre que dans l'enseignement elles prévalent sur la méthode linnéenne. « On n'est pas encore parvenu et sans doute on ne parviendra pas de longtemps à réduire en méthode générale et à lier ensemble ces groupes isolés qu'on appelle des familles. Ceux qui veulent substituer dans l'enseignement cette méthode incohérente à la méthode linnéenne qu'on a toujours suivie à Montpellier, sont semblables, selon l'expression de LINNÉ, à un homme qui démolit sa maison pour en reconstruire une autre dont il ne peut parvenir à couronner le faite ou bien à celui, comme dit un auteur célèbre, qui croit être à cheval quand il est à califourchon sur un roseau ». Autant de reproches directs à la méthode d'enseignement de DE CANDOLLE.

Il commence la critique de la thèse des renoncules en précisant les qualités d'une monographie : « Trois choses sont également essentielles à la perfection d'une monographie : la détermination exacte des caractères génériques, la distinction des espèces et la synonymie..., la détermination des caractères génériques du *Ranunculus* n'offrait aucune difficulté... Il n'en est pas de même de la distinction des espèces et de la synonymie. Cet ouvrage demandait du temps, de la réflexion et la confrontation de plusieurs herbiers. Il était facile à notre élève de consulter le mien que je me fais un plaisir de communiquer à

tous ceux qui ont des doutes à vérifier. Il a cru pouvoir se passer de ce secours qui lui aurait épargné quelques erreurs». L'imprudent BIRIA a commis un crime de lèse-majesté envers LINNÉ. Il a osé incriminer certaines de ses espèces : « tout autre aurait été frappé de voir un néophyte en botanique accuser plusieurs hommes célèbres qui sont censés avoir quelque expérience, d'avoir pris mal à propos des variétés pour des espèces ». Certaines de ces espèces à lui ont été débaptisées. Comme son *Ranunculus pyrenaicus* établi avec le conseil de LINNÉ, son *Ranunculus illyricus*. Ou même ne se retrouvent plus comme *Ranunculus monspeliacus*.

D'après ce qu'il avance au début de son article, GOUAN n'aurait pas été tenu au courant de ces travaux. « J'ai su, par hasard, que *Le Moniteur* du 27 octobre dernier contenait l'annonce de deux thèses : l'une sur les renoncules, l'autre sur les valérianes soutenues devant notre Faculté de médecine, il y a peu de temps. Curieux de connaître ces deux opuscules et le jugement que vous en portez, j'ai prié quelqu'un de m'en faire lecture parce que j'ai presque perdu la vue ». Les deux auteurs BIRIA et DUFRESNE faisaient partie des 12 disciples préférés de DE CANDOLLE. « Parmi la foule des jeunes gens, j'en distinguais d'ordinaire quelques-uns en raison de leur intelligence. Je me décidai à les réunir chaque dimanche en une sorte de conférence et à leur faire faire, sous ma direction, quelques travaux d'histoire naturelle à leur goût et d'après la tournure de leur esprit. J'avais fixé à 12 le nombre de ces élèves de choix et d'affection » (5). DE CANDOLLE a dû participer d'assez près à la confection des thèses incriminées. Le Génois BIRIA rendit visite à GOUAN : « Le docteur BIRIA est venu me voir. Il a parlé plus d'une heure avec moi. Il a été stupéfait et confondu par toutes les observations que je lui ai faites au sujet de sa thèse et de sa bévue, surtout au sujet de son genre *helleborum hiemale* et encore plus de ce *Ranunculum monspeliacum* et quand je lui ai dit que ni lui ni aucun autre peut-être que ROUBIEU et moi ne connaissaient point le *Ranunculum monspeliacum* de GASPARD-BAUNIN et de LINNÉ et qu'il avait à l'instar de VILDENOW et de beaucoup d'autres eu tort de dire que j'avais pris le R.M. pour *illyricum* ; il m'a répondu qu'il m'avait cité comme

(5) Souvenirs d'Augustin de Candolle.

synonyme, sur quoi je lui observai qu'il aurait pu citer tout ce qu'il aurait voulu, mais qu'il ne devait pas dire R.M. GOUAN. Il a encore ajouté que dans votre herbier et dans celui de M. DE CANDOLLE, il avait vu une plante R.M. *villosissimum* de BAUHIN qui passait à Montpellier chez tous les botanistes pour le monspeliacum de LINNÉ. Il a fallu prendre le prodrome de BAUHIN pour lui prouver que c'était une toute autre plante, que le *villosissimum* était une variété de *Larginosum* et que tous avaient été trompés par ce nom de *Monspeliacum*, mais que s'il eut eu le bon esprit de venir consulter mon herbier et ce que j'aurai pu lui dire alors, il aurait évité de faire cette sottise. Il a été atterré et enfin notre conversation a fini par lui inculquer tout ce que j'ai imprimé et dit de la méthode naturelle et sexuelle et que sans celle-ci il ne serait jamais botaniste qu'autant qu'il étudierait à fond la philosophie botanique. Au surplus, d'après tout ce qu'il m'a dit, j'ai cru entrevoir qu'on l'avait détourné de venir me consulter. Nous nous sommes quittés bons amis et il m'a demandé la permission de venir me voir souvent. J'en suis très aise, parce que j'aurai le plaisir de convertir un hérétique » (lettre à BOUCHET, le 6 novembre 1811) (6). Ne voilà-t-il pas une scène charmante, le le vieux GOUAN s'efforçant de convertir à la méthode sexuelle un disciple chéri de DE CANDOLLE ? Est-ce à cause de cette petite trahison de BIRIA que DE CANDOLLE l'a noté ainsi : « BIRIA gènois, doué de quelques talents, qui a fait pour sa thèse doctorale une monographie des renonculacées assez médiocre, mais qui annonçait plus qu'il n'a tenu » (7).

Au printemps suivant, la nature allait donner à GOUAN une des plus grande joie de sa vie. Le 12 avril 1812, 24 ans après sa plantation, le Gingko Biloba de son jardin se décidait à fleurir. C'était un souvenir de son pauvre BROUSSONET qui le lui avait envoyé d'Angleterre et un don du chevalier BANKS. Le Gingko Biloba est devenu de nos jours une espèce d'arbre fétiche du jardin botanique. Dès le P. C. B., les étudiants en médecine le connaissent et l'admirent. Il nous est agréable de songer que cet arbre vénérable donna à Antoine GOUAN sa dernière joie botanique.

(6) Lettres de GOUAN à BOUCHET. Bibl. Nat., F. F. N. A. Mas. n° 6572.

(7) Souvenirs d'Augustin de Candolle.



TROISIÈME PARTIE

NOTES ET DOCUMENTS

I. — DOSSIER GOUAN

1. — Ascendance

La famille des Gouan était originaire de Saint-Gilles, dans le diocèse de Nîmes. L'arrière grand-père du botaniste, Jean Gouan, eut de sa femme Madeleine Ducros deux fils, Pierre et Jean.

Le cadet Jean quitta Saint-Gilles pour venir s'établir à Montpellier. On peut le considérer comme l'auteur et de la fortune et des revers ultérieurs des Gouan. Il était praticien, c'est-à-dire homme de loi aux emplois subalternes, quand il épousa, en mai 1707, la montpelliéraine Jeanne Guibal. En 1711 il achetait la charge de Procureur en la Cour des Comptes, Aides et Finances de Montpellier qu'il conserva jusqu'en 1739. Il était dépensier et laissera à ses fils une succession obérée.

Son premier fils, Jean-Guillaume Gouan, naquit le 26 avril 1708 et fut baptisé en la paroisse de Saint-Anne, le 29. Il devint avocat en la Cour des Comptes, puis acheta, en 1738, la charge de conseiller-maître. Cette haute fonction lui conférait la noblesse. Aussi requerrait-il Louis-Pierre d'Hozier, juge général d'armes de France de lui établir des armoiries timbrées.

En 1759, enfin, Jean-Guillaume Gouan est nommé Syndic de la Compagnie, c'est-à-dire qu'il est chargé de l'administration des affaires bursales. Cet emploi de « confiance » allait bientôt le plonger dans une situation très fâcheuse.

Nous pouvons suivre la progression sociale des Gouan par le chiffre des dots et des charges. La dot de Jeanne Guibal est constituée par la somme de 300 livres en espèces et de 600 livres en meubles. Celle de Anne Salavy, épouse de Jean-Guillaume se monte à 12.000 livres et la demoiselle Cot, épouse

de son fils aîné lui apportera 35.000 livres. D'autre part, la charge de procureur vaut : 12.000 et celle de conseiller-maître vaut 60.000.

Aussi les Gouan vivaient-ils dans une grande aisance. Ils habitaient « dans la rue vis-à-vis de l'église Sainte-Anne » un grand hôtel à deux étages. Ils possédaient également hors des murs de la ville un jardin avec sa maison de plaisance.

2. — Règlement d'armoiries pour Jean-Guillaume Gouan

Louis-Pierre d'Hozier, juge général d'armes de France, chevalier de l'ordre du roi, son conseiller en ses conseils, maître ordinaire en sa chambre des comptes de Paris, généalogiste de la maison de la chambre, et des écuries de sa Majesté et de celles de la Reine.

Sur ce qui nous a été représenté par Jean-Guillaume Gouan, conseiller du roi, maître ordinaire en sa cour des comptes, aides et finances de Montpellier, demeurant au dit Montpellier, suivant sa requête du 27^{me} du présent mois de décembre de l'an 1740 portant qu'en sa dite qualité de maître des comptes, il est en droit de jouir de toutes les prérogatives et marques d'honneur dont jouissent les nobles du royaume et entre autre, de celle de porter des armoiries timbrées ; mais que comme par un arrêt du Conseil du 9^{me} du mois de mars de l'an 1706, il est défendu de prendre des armoiries que, préalablement elles n'aient été réglées par le juge général d'armes de France, il nous requerrait de lui délivrer notre acte de règlement des armoiries qu'en qualité de maître des comptes il peut convenablement porter, pour lui servir à l'avenir et à ses enfants et postérité mâle et femelle.

Nous, comme Juge général d'armes de France, avons réglé pour les armoiries dont le dit sieur Jean-Guillaume Gouan et ses enfants et postérité useront à l'avenir, savoir un *écu d'azur à un chevron d'or accompagné en chef de deux canes d'argent affrontées, becquées et membrées de gueules, et en pointe d'un monde aussi d'argent croisé et cintré de gueules ; cet écu timbré d'un casque de profil orné de ses lambrequins d'or, d'azur, d'argent et de gueules*, ainsi que le tout est blasonné, peint et figuré dans le présent règlement que nous avons enregistré dans le registre des règlements d'armoiries que sous

l'autorité de roi, nous donnons à ceux qu'il plait à sa Majesté d'annoblir, par lettres en forme de charte, provisions d'offices nobles et autres privilèges. En foi du quoi, pour servir et valoir ce que de raison au dit sieur Jean-Guillaume Gouan, à ses enfants et à postérité, tant qu'ils jouiront des privilèges de la noblesse, sans préjudice du droit d'autrui, nous avons signé le présent acte et nous y avons fait mettre l'empreinte du sceau de nos armes.

A Paris, le jeudi 28 du mois d'avril de l'an mille sept cent quarante. Signé : *d'Hozier*.

Bibliothèque nationale. Nouveau d'Hozier n° 159. Gouan 3.584. Ce document nous a été signalé par M. R. Lecotte.

3. — Naissance d'Antoine Gouan

L'an 1733 et le 17^{me} jour du mois de novembre, a été baptisé Antoine Gouan, né le 15^{me} dudit mois, fils légitime et naturel de M. Jean-Guillaume Gouan, conseiller du roi, receveur général du Taillon en la généralité de Montpellier et de dame Anne Salavy ; son parrain a été le sieur Antoine Gouan, oncle paternel de l'enfant et sa marraine demoiselle Claudine Gouan, sa tante paternelle, faisant pour demoiselle Elisabeth Salavy grand'tante maternelle dudit enfant, veuve du sieur Bouis, habitant de la ville de Clermont, diocèse de Lodève, tous signés avec nous curé et autre ici présents.

Archives Municipales de Montpellier, G.G. 170.

4. — Mariage d'Antoine Gouan

Contrat de mariage. — L'an 1777 et le premier jour du mois de février, après-midi par devant nous notaire de la ville et les témoins ci-après nommés, furent présents M. Antoine Gouan, conseiller du roi, professeur en médecine de l'Université de Montpellier et y habitant, fils légitime et naturel de M. Jean-Guillaume Gouan, ancien conseiller de la Cour des Comptes, aides et finances de Montpellier, y habitant et de feu dame Anne Salavy, d'une part, et demoiselle Anne-Marie Molis, habitante de cette ville, fille légitime naturelle de

feu sieur Antoine Molis et de demoiselle Marie Palatan, habitante de ladite ville, d'autre part, procédant ledit sieur Gouan en la présence et du consentement de M. son père et ladite demoiselle Molis en la présence et du consentement de sa mère ; et ont promis de se prendre et épouser 'en vrai et légitime mariage, l'accomplir et le solenniser en l'église apostolique et romaine, les bans publiés à la première réquisition de l'un d'eux ; en faveur duquel mariage, la dite demoiselle Molis se constitue en dot à la somme de 3.000 livres qu'elle a gagnées depuis le décès de son père, laquelle somme elle a tout présentement compté au dit sieur Gouan fils réellement en espèces de cours à la vue de nous et témoins et en conséquence il a reconnu et assuré au profit de ladite demoiselle Molis sa future épouse ladite somme de 3.000 livres sur tous les biens présents et avenir pour lui être rendue ou à qui de droit dans le cas de restitution arrivant, et pour l'observation de ci-dessus les parties, chacune pour ce qui les concerne, ont obligé et hypothéqué tous leurs biens présents et à venir qu'elles ont soumis à toute rigueur de justice et par exprès au petit scel royal de Montpellier réuni au Sénéchal de la ville, fait et récité dans la maison de la future épouse, en présence de MM. Antoine Viguié, avocat, et du sieur Jacques Carquet, maître apothicaire, habitant dudit Montpellier, signés avec les parties, sauf la mère de la future épouse qui a déclaré ne savoir signer de ce requise par nous Joseph Vézian, avocat et notaire, soussigné.

Archives départementales de l'Hérault, Vézian, II E. 57, n° 55, année 1777.

Acte de mariage. — L'an que dessus et le 5 février un ban publié sans opposition le 2 du courant et dans notre paroisse qui est celle des parties vu l'amendement de Monseigneur l'Evêque signé de Granville, vicaire général, contenant la dispense de deux autres bans dûment contrôlée et insinuée au Greffe des insinuations ecclésiastiques de ce diocèse, au date du 3 dudit, vu encore dans les certificats du contrat retenu par M. Vézian, notaire de cette ville, le consentement au présent mariage du père du fiancé et de la mère de la fiancée, ont été conjoints en légitime mariage et reçu de nous soussignés la bénédiction nuptiale après avoir donné leur mutuel consentement par parole du présent M. Antoine Gouan, conseiller du roi, professeur de médecine et habitant, fils légitime et naturel de Messire Jean-Guillaume Gouan, ancien

conseiller et habitant, et de feu dame Anne Salavy, d'une part, et demoiselle Marie-Anne Molis, habitante de cette ville, fille légitime et naturelle de feu Antoine Molis et demoiselle Marie Pelatan, habitante de ladite ville, d'autre part.

Furent présents audit mariage : MM. Antoine Viguiier, avocat ; Sieur Jean Moly, frère de la fiancée ; Jean de Cambis et Jean Pachin, tous habitants de cette ville.

Signés avec nous et les parties.

Archives départementales de l'Hérault, 3 E. 1777, 5.

Ce mariage ne laissa pas de susciter des commentaires, nous citerons, sous toutes réserves :

1^o Le 21 février 1777, SÉGUIER écrivait à AMOREUX : « Je suis fâché du pitoyable mariage qu'à fait notre ami dont vous me parlez. Il n'avait pas besoin d'ajouter cette croix aux autres qu'il a. Je connais nombre de gens qui s'appliquent aux lettres qui ne savent pas se conduire lorsque la fantaisie leur prend de prendre femme. Je ne sais par quel dessein ils choisissent toujours mal. Ils ne tardent pas à s'en repentir ».

Bibliothèque nationale F.F., N.A., 6570.

2^o De Paris, le 12 février 1775, donc deux ans avant son mariage, GOUAN répondait ainsi à AMOREUX : « Vous auriez pu sans risque me parler de ma femme puisque vous étiez à mi-chemin, je ne me fâche jamais de ce que me dit un ami, parce que je lui rend justice de droit qu'il n'a pas non plus l'intention de me fâcher ».

Avignon, Musée Calvet, Autographes de collection Requien, n^o 4306 à 4336.

Nous terminerons en citant AMOREUX lui-même dans sa notice : « Pendant sa jeunesse GOUAN avait eu une forte inclination pour une demoiselle dont il était assuré d'être aimé. Il soutint longtemps l'espoir d'un mariage avec elle ; sa constance fut couronnée de succès et lorsqu'il fut en leurs pouvoirs ils se rendirent heureux ». N'oublions pas qu'avec AMOREUX, il faut lire entre les lignes. Nous ne citerons pas le couplet satirique contre les professeurs en médecine qui paraît mettre GOUAN en bien fâcheuse posture.

5. — Naissance de la fille de Gouan

L'an que dessus et le 14 du mois d'octobre a été baptisée sous condition Anne-Marthe Honorée, née le 12 du même mois laquelle avait été ondoyée au moment de sa naissance par la sage-femme ; fille légitime et naturelle de Messire Antoine GOUAN, conseiller du roi, professeur royal en l'Université de Médecine de cette ville et de dame Marie-Anne Molis. Le parrain a été Jean-Baptiste-Honoré GOUAN, ancien conseiller en la cour des aides, oncle paternel et la marraine Marie Palatan, veuve du sieur Antoine Molis, qui n'a su signer de ce requise. Le père présent, le parrain et d'autres parents ou amis ont signé avec nous.

Archives municipales de Montpellier, G.G. 76.

II. — LES ETUDES DE MEDECINE A MONTPELLIER EN 1760

Extrait de l'Anarchie Médicinale, ou la médecine considérée comme nuisible à la Société, par J.-Emmanuel Gilibert (ancien élève de GOUAN).

Nous avons dû nous former une idée de ce qu'est communément un jeune homme en entrant dans les Universités de Médecine. Peu de connaissances antérieures, un esprit faux, un jugement peu développé, des mots pour toute science, voilà tout ce qu'il a emporté des collèges. Des passions formées et sans frein, une haine invincible pour toute application d'esprit et pour tout assujettissement, voilà son caractère. N'ayant aucun motif assez fort qui puisse lui faire surmonter le dégoût qu'il a pour l'étude, il s'abandonne à tous les plaisirs. Nul frein ne peut l'arrêter ; loin des yeux de ses parents, confié à des professeurs qui n'ont aucune inspection sur sa conduite, il suit les conseils des anciens étudiants, qui étant presque tous débauchés se font une gloire d'augmenter le nombre des libertins. Ils amorcent d'abord les nouveaux venus par des plaisirs innocents, bientôt ils obtiennent leur confiance en leur faisant part de leurs observations de débauche. Dès qu'ils s'aperçoivent qu'ils y prennent goût, ils les conduisent dans tous les sanctuaires du libertinage, ils n'épargnent rien pour leur en faire parcourir tous les détours les plus mystérieux. Ils rient des dangers qu'ils leur font courir : que dis-je, ils triomphent lorsqu'ils ont pu les infecter du poison dangereux de la débauche.

Cette conduite vous paraîtra étrange, cependant elle a ses causes comme toutes les autres démarches des hommes. Plusieurs motifs déterminent les anciens étudiants à s'attacher aux nouveaux venus. Ils ont communément beaucoup d'argent ; les

anciens en ont peu. Leur crédit est très borné, l'habitude du plaisir le leur a rendu nécessaire. Sans argent, ils ne peuvent s'en procurer de bien piquants ; ils sont donc obligés, pour bien se soutenir, d'entraîner les nouveaux débarqués. Tant que leur argent dure, ils ne les abandonnent pas, ils les promènent de partie en partie. Mais dès que la source a tari, les voilà de niveau. Ils s'unissent pour sucer de nouvelles dupes : c'est ainsi que le libertinage se perpétue. Les étudiants passent leur vie dans la débauche, doutez-vous de ce que j'avance ? Consultez ceux qui ont vécu dans les Universités, ils vous diront que les étudiants sont cités dans toutes les familles comme des débauchés décidés ; que depuis le lever du soleil jusqu'à bien avant dans la nuit, les cafés et les cabarets sont remplis de ces jeunes étourdis qui y perdent leur temps au jeu et à la débauche ; que très peu fréquentent les cours ; que l'on voit souvent des professeurs faire leur leçon à dix ou douze personnes, tandis que l'Université est composée de 250 étudiants ; que si quelquefois vous en voyez davantage c'est parce que le professeur à une méthode singulière : encore la plupart dorment ou s'entretiennent familièrement, tandis qu'il faudrait prêter toute son attention.

Suivez-les dans leurs assemblées privées ; croyez-vous qu'ils s'entretiennent des objets de leurs études ? Rien moins que cela, leurs parties de débauche sont presque toujours le sujet de leur conversation.

Le cours médical dure trois ans ; les deux premières s'écoulent sans que le plus grand nombre des élèves aient ouvert un livre. Quelques-uns moins débauchés suivent les leçons qui se font à l'Université, mais leurs progrès sont peu sensibles les premières années.

1^o Parce que les leçons se font peu régulièrement.

2^o Parce que les professeurs cherchent plutôt à briller qu'à instruire.

Ils se mettent peu à la portée de leurs auditeurs ; ils exposent tout ce que la science a de plus abstrait sans s'inquiéter si on les comprend. D'ailleurs mille obstacles arrêtent les progrès. Une nomenclature grecque et barbare, des cadavres, un grimoire chimique, une foule de maladies dont on n'a pas la moindre idée, tout cela trouve très difficilement prise dans des têtes mal préparées, dans l'esprit des jeunes gens qui n'ont fait que des études primaires imparfaites et mal dirigées.

Cependant la troisième année on songe aux grades, il faut quitter l'Université, on n'obtient les honneurs du doctorat qu'après avoir subi plusieurs examens ; on sait que les professeurs en renvoient quelques-uns ; on a même eu soin d'attacher au refus une espèce d'ignominie, tout cela inquiète. On se détermine à ouvrir des livres élémentaires : n'ayant que peu l'habitude de la langue latine dans lesquels ils sont écrits on les comprend imparfaitement. Le jugement a été peu cultivé, on a d'ailleurs qu'un très petit nombre d'idées particulières et ces éléments ne contiennent que des généralités. L'on est à 20 ans dans le même état qu'à huit ; on apprend des mots, vides d'idées. Enfin, les examens approchent. Comme les professeurs indiquent quelques jours auparavant le sujet de leur examen, on trouve toujours des docteurs en ville qui vivent du métier de préparer les récipiendaires. Ces messieurs composent des thèses que les étudiants apprennent ; ils postent derrière eux des amis un peu plus instruits qui les remettent sur les voies à chaque interrogation ; par tous ces moyens on évite la censure des professeurs sévères. Quelques-uns, par faiblesse ou par intérêt ferment les yeux ou forment eux-mêmes les récipiendaires aux attaques des autres professeurs. On pense bien que ceux qui ont par agent ou autrement gagné un de ces protecteurs ne seront pas renvoyés. Si cependant le sujet est si ignorant que raisonnablement on ne puisse l'admettre sans faire rire les assistants, on le renvoie pour la forme quelques jours. Après quoi on le reçoit et on le décore du titre de Docteur comme le plus savant.

Je n'avance que ce que j'ai vu. Nous étions au moins 200 étudiants dans l'Académie que j'ai fréquentée, il y en avait à peine 20 qui étudiaient sérieusement, 20 autres lisaient à temps perdu quelques petits traités élémentaires, accrochaient de temps en temps quelques idées aux leçons publiques. Tous les autres passaient régulièrement leur vie à jouer au café, à boire dans les cabarets ou à faire leur cour à quelque grisette. Cependant j'ai vu tous ces apprentis Esculapes honorés du bonnet de docteur. On leur a donné à tous sans distinction le pouvoir d'enseigner, de gloser, de pratiquer la médecine dans tous l'univers. Lisez leurs lettres, vous croyez que ce sont des prodiges d'érudition ; parlez leur de belles lettres, de philosophie, de médecine, ils vous prouveront par leur silence ou par leur sotte réponse qu'ils en savent moins qu'une femme passablement instruite.

III. — MEMOIRES CONCERNANT LE JARDIN DES PLANTES

Le Conseil du district de Montpellier par son arrêté du 7 Floréal, m'ayant nommé Commissaire à l'effet de *constater l'état du jardin de botanique et des plantes rares qui se trouvent dans le district et de proposer les mesures les plus convenables pour leur conservation et leur entretien provisoire*, je vais répondre à l'une et à l'autre demande en mettant sous les yeux des sages administrateurs qui me donnent leur confiance, les deux mémoires qu'ils exigent de moi, afin qu'ils soient à même de connaître tous les objets relatifs à l'enseignement d'une science aussi utile à la médecine et aux arts que la botanique.

Premier mémoire. — Relatif au jardin de botanique, aux plantes rares du district et à la situation du district à cet égard.

.

Second mémoire. — Relatif aux mesures les plus convenables pour la conservation des jardins de botanique et leur entretien provisoire.

Le jardin de botanique est tel qu'il fut d'abord après le dernier siège de Montpellier à quelques portions près qui lui furent enlevées il y a peu d'années ; ses dépendances s'étendaient jusqu'à la place du Peyrou et consistaient en champs et olivettes dont le produit était un casuel suffisant pour l'entretien d'un sous-jardinier et d'une mule. Ce jardin, a éprouvé des vicissitudes et comme tous les établissements publics il a été exposé à des dégradations qui se sont accumulées par plusieurs causes dont la principale a été le manque de secours malgré les réclamations réitérées des professeurs. En effet,

depuis sa fondation, les fonds qui lui furent affectés sont restés fixés à 2.400 livres, ils étaient employés à salarier le jardinier, le portier, à réparer les bâtiments, à payer les pots de plantes, graines, les voyages en montagne. Cette somme suffisante, il y a deux siècles, est devenue successivement trop modique à cause de l'augmentation du prix des denrées et de la main d'œuvre et insuffisante pour fournir à tous les objets énoncés ; le paiement en a été retardé et suspendu plus d'une fois depuis quelques années et voilà ce qui a donné lieu au refroidissement ou à la négligence des gens proposés à son entretien, qui, faute de moyens particuliers, ont été forcés souvent (pour vivre) de travailler au dehors comme journaliers. Voilà les causes du dépérissement où est tombé ce beau jardin qui faisait l'admiration des savants étrangers. Aussi dans ces dernières années les professeurs de médecine, gémissant autant du mauvais état du jardin que de la situation critique où se trouvaient les jardiniers et autres, par le défaut de paiement de leur salaire, ces professeurs, animés par un sentiment d'humanité, jaloux de la réputation de l'École et toujours empressés à maintenir et à favoriser l'enseignement, n'ont pas hésité à faire l'avance des fonds nécessaires aux dépenses les plus urgentes et au paiement des jardiniers. En outre, connaissant les vues sages de la Convention nationale et voulant concourir avec la Société d'Agriculture de Paris au renouvellement des forêts, les professeurs ont tenté de faire une pépinière d'arbres et arbustes de toute espèce où les cultivateurs pourront avec le temps prendre des sujets acclimatés et en former des pépinières ou plantations propres à renouveler les bois utiles à l'humanité. Cette pépinière a été faite dans l'enclos situé à gauche du chemin de Ganges.

Il suffit sans doute d'avoir imposé les principales causes du dépérissement de ce jardin pour qu'on devine facilement quelles sont *les mesures les plus convenables pour sa conservation et son entretien provisoire* ; et comme il a pour objet primitif et principal l'enseignement d'une science utile à l'humanité, il faut donc s'occuper de tout ce qui peut le favoriser, surtout par l'augmentation des plantes et des lieux propres à les recevoir.

En conséquence :

1^o Les voyages aux montagnes doivent être faits de 2 ans en 2 ans, et jamais dans les mêmes lieux, ni mêmes saisons, à moins de nécessité, sans quoi le jardinier ne ramasserait que les mêmes plantes. Il fera ces voyages d'après les avis du citoyen chargé de l'enseignement et par l'ordre du district.

2^o Il sera établi une correspondance entre tous les instituteurs de la République chargés de la botanique ; des paquets de plantes, graines seront adressés au district et afin de prévenir les abus qui pourraient avoir lieu à cet égard, les amateurs et les autres botanistes seront invités à concourir à ces établissements, afin de faire des échanges, et il sera permis au jardinier de les faire, en prévenant toutefois l'instituteur de botanique.

3^o La serre actuellement existante est mal vitrée, trop petite, et il serait important d'y remédier. Cependant l'on peut proposer des moyens économiques et tout à la fois utiles à l'éducation des plantes, à la faveur desquels on aura des bâches hollandaises ou vitrages inclinés sous lesquels on mettrait pendant l'hiver à l'abri de la pluie et du gros froid les plantes qui exigent un fort degré de chaleur. Alors la serre chaude contiendrait une plus grande quantité de plantes africaines ou autres étrangères et on évitera la dépense d'une serre chaude jusqu'à ce que les circonstances en permettent la reconstruction. L'emplacement de ces vitrages est tout fait dans le lieu qui longe la promenade publique, sur la longue banquette du Midi ; quant aux boiseries, on trouvera dans ce même lieu du bois suffisant. En effet, il y a des arbres dont les racines et les branches nuisent beaucoup aux plantes et le sillicide achève de les faire périr, et presque tous les ans il en coûte beaucoup pour arracher les racines et refaire les aqueducs qu'elles engorgent. Je me suis souvent récrié contre ces arbres ; j'ai souvent proposé de les abattre. J'ai toujours trouvé des obstacles parce que les citoyens qui ne consultent que la satisfaction d'errer sous une belle allée se refusent à tout ce que l'utilité publique sollicite et exige, mais ne leur restera-t-il pas toujours le jardin et les allées publiques dont ils jouissent à toutes les heures ? ainsi les arbres dont il est question doivent être arrachés, ils fourniront du bois pour les châssis et peut-être même une somme pour les vitrages et serrures.

4° Les voyages à la mer et aux montagnes deviendraient infructueux si on ne réparait pas les lieux destinés à les recevoir dont il a été parlé dans le premier mémoire ; il faudra donc profiter du premier moment où les ouvriers seront moins occupés aux travaux de la campagne et la main-d'œuvre moins chère pour faire travailler la terre et la préparer par des engrais à recevoir les plantes.

5° Ce qui vient d'être dit se rapporte également à la terrasse et au labyrinthe dont la conservation est si nécessaire et pour lequel les professeurs ont fait également l'avance de quelques dépenses, afin d'en prévenir la ruine totale.

6° Enfin, les causes principales du mauvais état du jardin sont incontestablement l'insuffisance de fonds qui depuis deux siècles n'ont pas été augmentés et le retard ou suspension de leur paiement. Il en sera fait une augmentation telle que les circonstances l'exigent ou l'exigeront. Le salaire des gens proposés à son entretien doit être augmenté proportionnellement à leur peine et il est juste qu'ils soient payés exactement et à des termes très rapprochés, afin de leur ôter tout prétexte et que leur négligence ne puisse trouver des excuses dans l'insuffisance ou le retard de leur paiement. On pense encore combien il importe que ces gens soient subordonnés aux ordres des citoyens chargés de l'enseignement, dirigés eux-mêmes par celui d'entre eux qui étant spécialement chargé de la botanique sera un censeur continuel et nécessaire au bon ordre, mais toujours sous la surveillance du corps administratif dont tous les membres animés du même esprit, également excités par leur zèle pour le bien public seront autant de témoins et juges de l'exactitude que chacun apportera aux fonctions qui lui seront propres.

A Montpellier, le 19 Floréal, l'an II de l'ère française, GOUAN.

Archives Départementales de l'Hérault, L. 3842.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	5
AVANT-PROPOS.	9
Une chronologie de Gouan.	11

PREMIÈRE PARTIE

<i>Œuvres et Manuscrits.</i>	15
I. — Principaux ouvrages.	17
II. — Opuscles.	38
III. — Mémoires imprimés dans divers recueils.	38
IV. — Ouvrages anonymes.	39
V. — Mémoires inédits.	39
VI. — Manuscrits.	40
VII. — Ouvrages perdus, non retrouvés. — Projets.	42

DEUXIÈME PARTIE

<i>Les essais.</i>	43
Une vocation de naturaliste.	45
Gouan et Commerson.	48
Gouan et Boissier de Sauvages.	52
Gouan et Imbert.	58
La dispute de 1766-1767.	80

L'affaire Guillaume Gouan et le voyage à Paris (1774-1776).	91
Gouan et la Société Royale des Sciences de Montpellier.	98
Gouan professeur.	106
Gouan et la pratique de la médecine.	110
La correspondance de Gouan.	118
Les derniers écrits de Gouan.	128

TROISIÈME PARTIE

<i>Notes et Documents.</i>	135
I. — Dossier de Gouan.	137
II. — Les études de médecine à Montpellier en 1760.	143
III. — Mémoires concernant le Jardin des Plantes.	146

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !

En ma qualité de Censeur de tour,
j'ai lu la Thèse ayant pour titre :

*Antoine Gouan (1733-1821), professeur
et botaniste montpelliérain. Essais et
documents inédits.*

Je pense que la Faculté peut en
permettre l'impression.

Montpellier, le 13 décembre 1953

Le Professeur,

HARANT.

Vu :

Montpellier, le 15 décembre 1953

Le Doyen,

GIRAUD.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Montpellier, le 16 décembre 1953

Le Recteur

GUILLON

*La Faculté de médecine de Montpellier déclare que les opinions émises
dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme
propres à leur auteur ; qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni
improbation.*

